24me Année | N° 20 | 15 Octobre 1917

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Émile Mâle	*Le Château de Coucy*	673
Edith Wharton	*Plein Été* (2e partie)	700
Charles Baudelaire	*Lettres inédites.* — III	747
Ernest Gaubert	*L'Archiduc mystérieux*	779
André Fribourg	*Au Bois des Chevaliers*	802
Altiar	*Journal d'une Française en Amérique.* — IV	824
S. Reizler et N. Chtchoupak	*Raspoutine à Jérusalem*	851
B. Auerbach	*« L'Autriche nouvelle » des Allemands autrichiens*	863

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

LES RACES ET LES NATIONALITÉS EN AUTRICHE-HONGRIE,

par **B. Auerbach.**

Le problème austro-hongrois, d'où est sorti la guerre mondiale, retiendra longuement, sans nul doute, l'attention du Congrès de la paix. Ses données sont extrêmement complexes: races et nationalités s'enchevêtrent, et les divisions politiques actuelles, arbitrairement établies, aggravent la confusion. Le livre déjà classique de M. Auerbach, qui vient d'être réédité, étudie avant tout l'ethnographie, et le peuplement; il dégage ainsi les éléments fondamentaux et permanents de ce vieil empire en voie de transformation. Sa lecture s'impose à qui veut comprendre les luttes intérieures, si grosses de conséquences, qui se déroulent à Vienne.

L'ESSOR DES COLOMBES,

par **Mathilde Alanic.**

L'auteur nous raconte les drames qui bouleversent une famille jusque-là paisible, au moment où les enfants, les « colombes » tendrement couvées, prennent leur essor à travers la vie. Le roman, tout en évoluant dans une atmosphère vraie, garde la tenue la plus scrupuleuse et convient à toutes les catégories de lecteurs. Des dons très appréciables de fantaisie, d'émotion et d'esprit s'allient à une observation exacte et à une notation fort juste. Le livre aidera à mieux faire connaître la femme française, qui n'est pas toujours jugée comme elle devrait l'être à l'étranger.

LE PALAIS ET LA JUSTICE PENDANT LA GUERRE,

par **Edgard Troimaux.**

La première partie de ce volume pourrait s'intituler: *Le Livre d'or de la magistrature et du barreau;* les deuils et les exploits de la grande famille judiciaire s'y trouvent inscrits, avec le texte même de toutes les citations. La liste glorieuse et douloureuse va jusqu'au milieu de 1916 ; elle se continuera, prochainement sans doute, par un second volume. La deuxième partie débute par un résumé, clair et facile à consulter, de la législation de guerre ; puis, en petites notes vivantes, en raccourcis pittoresques où excelle le chroniqueur judiciaire de l'*Echo de Paris*, parfois en tableaux saisissants qui seront des pages d'histoire, vient le compte rendu des procès de la fin de 1914 et de l'année 1915.

LA MAYORQUINE,

par **M. Ernest Gaubert.**

Le roman évoque l' « île bienheureuse » qui vit tour à tour passer l'ombre hautaine et mystique de Raymond Lulle et les poétiques ombres de George Sand et de Chopin. Dans ce numéro de la *Revue de Paris*, précisément, M. Gaubert nous parle d'un dernier hôte de Mayorque, l'archiduc mystérieux. Il connaît donc à merveille le pays féerique où il a situé l'intrigue de son livre. Celui-ci est d'un charme fort séduisant et d'une couleur brillante ; il touche à l'actualité de la guerre par plus d'un point, et il nous présente une figure de femme très attachante, la Française transplantée à Mayorque. Tout cela compose un livre des plus agréables qui soient, avec des parties d'émotion et des vues très instructives sur ce monde méditerranéen.

DU TORRENT AU LAC,

par **Lucy Kufferath.**

Cet élégant volume se compose d'effusions lyriques, de méditations sur les spectacles de la nature et les symboles qu'ils représentent pour l'imagination ardente et poétique de l'auteur. Tantôt Mme Kufferath célèbre les beautés des pics inaccessibles de la Suisse, tantôt elle s'émeut sur les villages de Savoie « lourds de deuils », ou rêve aux splendeurs artistiques de la Belgique qui a su se sacrifier pour la défense du droit. En France comme en Suisse, le public lettré goûtera ces « visions » harmonieuses et toutes frémissantes de sentiments généreux.

UNE FEMME POÈTE DU XVIe SIÈCLE ANNE DE GRAVILLE,

par **Maxime de Montmorand.**

Un lettré, érudit et homme de goût, est séduit par un écusson de pierre qui orne la muraille d'un château familier : il le déchiffre, entreprend des recherches sur les deux familles dont les armes s'y trouvent réunies, et identifie celle qui le porte avec Anne de Graville, fille de Louis Malet de Graville, amiral de France, et épouse de Pierre de Balsac d'Entragues, — une femme poète du XVIe siècle, qui, par ordre de la reine Claude, écrivit une adaptation de la *Téséide* de Boccace se terminant par un adorable rondeau, tout empreint de volupté. Il compulse les manuscrits, il s'amuse à refaire le catalogue de la bibliothèque de son héroïne, à évoquer les personnages qu'il rencontre chemin faisant, et il finit par faire revivre ainsi, autour de sa poétesse, la famille tout entière, aïeux et descendants, en un livre plein de choses et amusant à lire.

LE CHATEAU DE COUCY

ET

L'ARCHITECTURE MILITAIRE DU MOYEN AGE

I

Un bref communiqué nous a appris, un matin, que les Allemands, en se retirant, avaient détruit « le château historique de Coucy ». Nul commentaire ; notre état-major n'a pas de temps à perdre. Ce commentaire, il faut le faire pourtant, car la France n'a peut-être pas assez senti l'odieux de ce nouveau crime de l'Allemagne. Tout le monde avait entendu parler de la cathédrale de Reims, mais le château de Coucy n'était connu que des admirateurs passionnés du moyen âge. Ceux-là ont reçu un coup au cœur. Ils savent, ceux-là, que Coucy était le plus magnifique donjon de l'Europe, une œuvre titanique, quelque chose comme notre grande pyramide de Chéops. Ils avaient été écrasés, puis exaltés par cette haute tour qui s'élevait hautaine, dédaigneuse, toute nue, sans autre ornement qu'une légère guirlande de feuillage à son sommet, comme une couronne de chêne sur le front d'un héros. Ceux-là savent ce que la France perd. Soyons sûrs que le général qui a donné l'ordre de faire sauter le château le sait aussi bien qu'eux. Ces généraux sont des érudits, des lettrés. Ne nous a-t-on pas appris que le général qui bombarde la

cathédrale de Reims est un ancien élève des cours d'histoire de l'art[1]. Leurs professeurs, leurs livres parlent de Coucy, avouent qu'aucun château du moyen âge ne peut lui être comparé. Coucy était donc condamné à l'avance. Le jour où ils devinrent les maîtres du chef-d'œuvre, il fut certain que le monde ne le reverrait plus. Ils voudraient pouvoir anéantir tout ce qui porte témoignage du génie de la France, cet insolent génie qui les humilie tant.

Détruire le château de Coucy, c'était détruire une vieille chanson de geste, effacer un magnifique poème. Seules les plus belles de nos épopées donnent une impression de grandeur comparable à celle qui rayonnait de Coucy. Sur beaucoup d'esprits le monument agit avec plus de force que le livre : le choc qu'il donne est plus brusque, plus foudroyant. Il y a aussi dans le monument un mystère qui émeut plus profondément l'imagination. Coucy suggérait l'idée d'une indomptable volonté. Rien ne faisait mieux sentir que Coucy ce qu'avait été la féodalité ; mais rien ne faisait plus haute la stature du roi de France. Voilà les hommes que Louis VI, que Philippe-Auguste, que saint Louis durent soumettre pour faire la France.

Quand, pour la première fois, on apercevait le château de Coucy au bord de son promontoire, on croyait voir un lion au repos. Aux quatre coins, quatre puissantes tours s'enfonçaient dans le sol comme des griffes, et, en avant, le donjon levait fièrement sa haute tête. Cette idée du lion qui vous avait saisi d'abord ne vous quittait plus. On la retrouvait à peine entré. Au tympan de la porte du donjon on voyait un sire de Coucy luttant avec un lion comme un roi d'Assyrie : fier symbole de force, sorte de métaphore de poète épique traduite en pierre. On se souvenait aussi qu'il y avait jadis, dans cette même cour, une grande dalle, portée par trois lions, sur laquelle un autre lion était assis. C'est devant ce lion, qui avait l'air d'être le seigneur du lieu, que les vassaux venaient prêter le serment d'hommage. Partout la figure du lion.

1. C'est ce que nous lisons dans une étonnante brochure intitulée : *la Protection allemande des monuments de l'art pendant la guerre*, publiée par un archéologue allemand, Paul Clemen. Cette brochure a été traduite et commentée par M. Louis Dimier.

Ces Coucy eux-mêmes semblaient être de la race des fauves. Ils étaient terribles dans leur colère, indomptables, sauvages. Enguerrand Ier de Coucy enleva au comte de Namur sa femme Sibylle et l'épousa. Son propre fils, Thomas de Marle, lui fit la guerre, et le père et le fils essayèrent de s'assassiner. C'est la famille des Atrides. De générations en générations ils furent en lutte contre le roi de France, contre l'évêque. Plusieurs fois ils furent excommuniés. Peu d'hommes ont vécu plus complètement affranchis des lois. On comprend leur devise, la plus dédaigneuse que le moyen âge nous ait laissée :

Roi ne suis,
Ne prince, ne duc, ne comte aussi,
Je suis le sire de Coucy.

Ces Coucy, d'ailleurs, ont racheté leurs fautes par leur héroïsme. Ils étaient toujours prêts à donner leur vie pour une noble cause. Ces vieux ennemis du roi combattaient à ses côtés à la bataille de Bouvines. A chaque croisade, il y eut dans l'armée française, un sire de Coucy. La légende racontait qu'en Terre Sainte, Enguerrand Ier, surpris par les musulmans et ne retrouvant plus sa bannière, avait coupé un pan de son manteau rouge fourré de vair pour en faire un étendard. Ce fut le fameux blason des Coucy, fascé de vair et de gueules. Trois Coucy sont morts aux croisades ; l'un d'eux fut tué à la bataille de Mansourah après avoir essayé de sauver la vie au frère de saint Louis. Le dernier des Coucy, Enguerrand VII, fidèle aux traditions de sa race, était, en1396, à la bataille que la chevalerie française livra aux Turcs du sultan Bajazet à Nicopolis. Il fut fait prisonnier et emmené dans cette Asie Mineure que ses ancêtres avaient traversée en conquérants. Il mourut de désespoir, bien loin de son magnifique donjon, au pied de l'Olympe de Brousse. Il avait demandé à ses compagnons de captivité de rapporter son corps en France : ils ne purent y envoyer que son cœur.

Il a manqué à cette famille des Coucy d'être chantée par un grand poète. Un Dante, en un tercet, les eût fait vivre à jamais dans la mémoire des hommes. Le poème du *Châtelain de Coucy et de la dame de Fayel* n'est qu'une fiction, sans vérité historique, où nulle part n'apparaît la grandiose figure

du vrai sire de Coucy. Chose étrange, ce petit roman s'est trouvé prophétique, et il a annoncé, plus d'un siècle à l'avance, la mort du dernier des Coucy. Comme le héros du poème, Enguerrand VII est mort loin de son pays ; son cœur, comme celui du romanesque chevalier, fut apporté en France, mais au lieu d'être envoyé à sa dame, il fut confié à la garde des Célestins de Villeneuve.

Ce que la poésie n'avait pu faire pour les Coucy, l'art l'avait fait. Leur château, le plus fier du moyen âge, leur assurait l'immortalité. Sans les vandales, il eût duré aussi longtemps que la colline qui le porte.

II

Pour bien faire comprendre le vrai caractère et la beauté de Coucy, il faut d'abord esquisser à grands traits l'histoire de l'architecture militaire au commencement du moyen âge. Ce long détour est nécessaire. On ne sentira ce qui fait l'excellence du château de Coucy que si on connaît ce qui a précédé Coucy.

Vers 1825, M. de Caumont, tout jeune alors, parcourait le Calvados, la Manche et l'Eure pour y retrouver les traces des plus anciens châteaux normands. Guidé par des paysans, qui lui racontaient des légendes, il découvrait dans les bois, dans les landes, au confluent de deux ruisseaux, des restes de fossés qui dessinaient une enceinte, des remparts de terre, et, presque toujours, une butte artificielle, une *motte*, sur laquelle s'élevait jadis le donjon.

Ces châteaux remontaient presque tous au XIe siècle, et beaucoup avaient le double prestige de la poésie et de l'histoire. C'est là qu'avaient vécu les compagnons de Guillaume le Conquérant, ceux que Wace avait chantés, ceux dont les noms étaient inscrits dans le *Domesday Book*, le livre de la victoire. Ce dut être pour M. de Caumont, si passionnément épris de sa Normandie, une bien vive joie de retrouver après tant de siècles, les châteaux oubliés de ces hardis barons normands qui avaient pour cri de guerre un nom de saint, qui

tantôt luttaient contre leur duc et tantôt marchaient à ses côtés. Voici qu'il découvrait à Livry, dans le Calvados, les restes du château de Briquesart, qui se révolta contre Guillaume et dont Wace a parlé. A Vieux-Conches, dans l'Eure, il retrouvait le château de Roger de Toéni qui portait l'étendard des Normands à la bataille d'Hastings; à Curcy, dans le Calvados, le château de ces Curcy dont la victoire fit de puissants barons dans le comté d'Oxford. Tout le vieux *Roman de Rou* semblait revivre sous ses yeux.

Mais une chose étrange le frappa. Sur la plupart de ces *mottes* féodales, il n'y avait ni un pan de mur, ni une pierre, et les fouilles n'y faisaient découvrir aucune trace de fondations. Il lui apparut donc bientôt, avec évidence, que les plus anciens donjons normands étaient des donjons de bois. Ainsi, cette vieille féodalité normande, ces hommes qui avaient conquis la Pouille, la Sicile et l'Angleterre, avaient vécu derrière des poutres équarries et des murs de charpente. Leur donjon n'était pas plus durable que la barque de leurs ancêtres.

Si quelques doutes eussent pu demeurer dans l'esprit de M. de Caumont, l'étude de la tapisserie de Bayeux les eût dissipés. Quatre châteaux y sont représentés, ceux de Dol, de Dinan, de Bayeux et de Rennes. Ils sont presque pareils tous les quatre, et il est visible qu'ils sont en bois. Des assaillants s'approchent du château de Dinan, et, avec des torches, s'efforcent d'y mettre le feu. Nous avons là une image naïve des vieux châteaux normands : on distingue fort bien la motte artificielle sur laquelle ils s'élèvent, et le pont de bois, jeté par-dessus le fossé, qui y donne accès.

Dans ces châteaux normands la motte est généralement située au milieu d'une cour qu'entourent des fossés, que protège une levée de terre. Des pieux enfoncés dans ce tertre formaient l'enceinte du château.

Le château normand apparaît en Angleterre après la conquête. Les Anglais ont recherché avec autant de passion que M. de Caumont les traces de ces premières demeures de leur vieille aristocratie[1]. Les siècles suivants en ont souvent modifié l'aspect, mais parfois le dessin primitif est resté intact. On

1. Voir S. Armitage, *The early norman castles of the British Isles*. Londres, 1912.

retrouve, comme en Normandie, la cour entourée de fossés et la motte artificielle qui portait le donjon de bois.

Ces châteaux de bois du XIe siècle ne sont pas particuliers à la Normandie et à l'Angleterre. Les textes nous en signalent dans diverses régions de la France. Mais nos provinces n'ont pas été explorées avec autant de soin que la Normandie. Qui ne sent pourtant l'intérêt d'un livre consacré à nos plus anciens châteaux? Il nous donnerait notre première géographie féodale et le décor de notre vieille épopée.

Le château de bois du XIe siècle persiste encore dans les premières années du XIIe. Ce fameux château du Puiset qui barrait à Louis VI la route de Paris à Orléans, ne différait en rien des anciens châteaux normands. Louis VI finit par l'emporter d'assaut. Suger, qui nous a raconté cette Iliade de la Beauce, est aussi précis qu'on peut le désirer. Toury, qui était au roi, avait une tour de bois à trois étages; le Puiset, qui était à Hugues, avait un donjon de bois et une circonvallation de pieux. C'est par le feu que le roi essaya de faire une brèche dans l'enceinte; des chariots chargés de bois enflammé furent poussés jusqu'à la palissade. La tentative échoua, mais, au même moment, un prêtre-soldat, abordant le retranchement par un autre côté, en arracha les pieux et ouvrit un passage aux assaillants. Hugues se réfugia dans le donjon, mais il ne put s'y défendre longtemps et dut bientôt se rendre. Le roi, vainqueur, emmena Hugues prisonnier et fit mettre le feu au donjon. Faciles à détruire, ces châteaux de bois n'étaient pas moins faciles à réédifier. On vit le Puiset renaître de ses cendres, et il fallut que Louis VI le prît et le détruisît une seconde fois.

III

Le XIe siècle avait été le siècle des donjons de bois, le XIIe fut le siècle des donjons de pierre. Le donjon du XIIe siècle conserve la forme carrée ou rectangulaire qu'il avait au XIe; la primitive construction de charpente se reconnaît encore dans les grandes lignes du monument.

Il ne faudrait pas croire pourtant que le donjon de pierre ait apparu brusquement au commencement du XIIe siècle. Dès le XIe siècle, et même dès le Xe, il y eut, à côté des châteaux construits en bois, des châteaux construits en pierre. Il en subsiste encore quelques uns aujourd'hui. Le donjon à demi ruiné de Langeais, le plus ancien qu'il y ait en France, a été élevé par Foulques Nerra en 992 : la brique s'y mêle au petit appareil, comme dans les monuments romains. La fameuse tour de Londres, la « tour Blanche », commencée par Guillaume le Conquérant, est une œuvre du XIe siècle.

Mais, au XIe siècle, le donjon de pierre est une exception ; au XIIe, il devient la règle.

Le farouche donjon de Beaugency ouvre le XIIe siècle. Il est à peu près contemporain de la *Chanson de Roland* et de la prise de Jérusalem. Il ressuscite pour nous ces temps héroïques. On s'imagine d'habitude que ces hautes tours rectangulaires n'étaient que des forteresses inhabitées, on croit qu'elles ne s'emplissaient de défenseurs qu'au jour du péril. C'est pourquoi le voyageur jette un coup d'œil distrait sur ces salles ouvertes du côté du ciel, qui ne l'émeuvent pas plus qu'un corps de garde. Mieux instruit, il aurait eu un bien autre plaisir à contempler ces vieux murs ; car le donjon du XIIe siècle n'est pas, comme il le croit, une simple tour de défense, c'est la demeure même du baron. C'est là, c'est derrière ces tristes murs, dont on ne voudrait pas aujourd'hui pour en faire une prison, qu'a vécu le héros de nos épopées, le soldat des croisades. Il vivait là, avec sa femme et ses enfants, planant de haut sur la contrée, inexpugnable dans son fort. A Beaugency, cette ouverture qu'on aperçoit au premier étage et qu'on prend pour une fenêtre, c'était la porte ; car on n'entrait dans le donjon que par un escalier mobile. Le rez-de-chaussée, voûté et sans fenêtres, était le magasin ; on y entassait assez de provisions pour pouvoir soutenir un siège. Le premier étage, avec sa grande cheminée, était la salle où vivaient le baron et les siens; car, à l'âge héroïque de la féodalité, le noble n'était guère mieux logé que le vilain. Des cloisons de bois, des tentures pouvaient dessiner quelques compartiments. Les étroites fenêtres romanes, percées dans des murs de trois mètres d'épaisseur, ne découpaient qu'un petit cercle

de soleil sur le pavé; elles ne laissaient entrer jusqu'au fond de la salle que les rayons horizontaux du matin et du soir. Pour vivre en sûreté, on vivait dans une demi-nuit. Une de ces fenêtres, celle qui regardait l'Orient, s'ouvrait au fond d'une niche plus vaste que les autres, parce que cette niche était un oratoire. C'est là que le baron assistait à la messe; un chevalier qui respectait les commandements de la chevalerie y assistait tous les jours. En temps de siège, on trouvait dans le donjon tout ce qui pouvait soutenir l'âme aussi bien que le corps.

Cette rude demeure a façonné la féodalité. Elle lui a donné des défauts : le dédain, l'orgueil de l'homme qui n'a pas d'égaux autour de lui ; mais elle lui a donné aussi plus d'une vertu : l'amour de la tradition et des mœurs antiques, le profond sentiment de la famille. Il n'y a plus là comme dans la villa gallo-romaine, un gynécée, un triclinium d'été, un triclinium d'hiver, des thermes, des galeries, une foule de chambres où l'on peut s'isoler : il n'y a qu'une salle. Le père, la mère et les enfants vivent ensemble à toutes les heures du jour, serrés les uns contre les autres, souvent sous la menace du danger. Il fallait qu'il y eût dans cette grande salle sombre une chaude atmosphère d'affection. La femme surtout gagna infiniment à cette vie si austère : elle devint la reine de la maison. Et l'on s'en aperçoit bien. Jamais le costume féminin n'a eu plus de majesté : longue robe aux plis fins comme les cannelures d'une colonne, longues tresses serrées par des fils d'or, longues manches, ceinture aux bouts pendants, et sur la tête un diadème retenant le voile. Ce costume, tout en lignes verticales, faisait paraître la femme plus grande, lui donnait une dignité royale. Ces longues reines au sourire mystérieux de la façade de Chartres, qui nous semblent de fantastiques créations, ce sont les femmes du XIIe siècle. Pour la première fois, depuis l'antiquité, la femme inspire les poètes. Elle fait naître la charmante poésie des troubadours. La dame du donjon, la belle Azalaïs, « fraîche comme la neige de Noël » semble à Bernard de Ventadour, le fils du pauvre valet du château, une apparition céleste. « Je suis si rêveur, dit-il, que les voleurs pourraient m'enlever sans que je m'en aperçoive. »

Les beaux donjons du XIIe siècle ne sont pas rares en France. Il y en a de magnifiques, comme le donjon de Falaise assis sur son roc de quartz ; il y en a de si grandioses, comme le donjon de Loches, qu'ils font penser aux monuments romains. Pour nous, les plus intéressants ne sont pas ceux des villes, mais ceux des campagnes, le donjon de la lande ou de la colline qui évoque toute la féodalité. Solitaires à l'origine, ils ont fait bientôt naître un village à leur pied. Dans le Bourbonnais, c'est le donjon d'Huriel, aux belles pierres dorées par les siècles ; en Normandie, c'est le donjon de Chambois qui nous font le mieux sentir ce qu'était la vie un peu sauvage du baron. Il ne voyait de son étroite fenêtre que la cime de la forêt, le lointain clocher de l'abbaye des moines noirs, ou la légère colonne de fumée qui montait de la cabane de l'ermite. C'est le décor des poèmes chevaleresques, une fraîche nature, pleine d'une virginale beauté.

Le donjon de Chambois, si l'on retranche par la pensée une ligne de machicoulis qui y fut ajoutée au XIVe siècle, est le type parfait du donjon normand [1]. Il y a aux quatre angles quatre contreforts saillants, et à la grande tour s'accole une tour carrée plus petite. La silhouette a du mouvement, quelque chose de fier qui donne à ce rude monument une âpre beauté. Tels sont exactement les donjons que la féodalité anglo-normande éleva en Angleterre. On y voit toujours, accolée à la grande tour, une tour plus petite contenant l'escalier et parfois la chapelle. Ces donjons sont souvent plus vastes que les nôtres, et, à l'intérieur, un peu plus ornés ; le baron anglais n'avait pas voulu vivre entre des murs entièrement nus : il avait fait sculpter des bâtons brisés dans l'archivolte des portes et des fenêtres. Il y a encore en Angleterre quelques-uns de ces grands fantômes du passé qui font presque peur : Hedingham, Ludlow, Porchester et le poétique Kenilworth. Shakespeare avait sans doute rencontré l'un d'eux sur sa route, car on n'imagine pas autrement le sombre château de Macbeth, le donjon auquel les hirondelles avaient suspendu leur nid.

Les Normands bâtirent jusqu'en Sicile ces donjons carrés

1. Chambois est dans le département de l'Orne, arrondissement d'Argentan.

auxquels s'accole une tour plus petite. A Palerme, la Zisa et la Couba sont deux donjons normands. Mais ces donjons que les rois de Sicile avaient voulus au dehors rudes comme les forteresses du pays de leurs aïeux, étaient, au dedans, des lieux de délices. Le rez-de-chaussée de la Zisa, qui s'est conservé presque intact, ressemble à une salle de l'Alhambra de Grenade avec son bassin, ses stalactites, ses mosaïques et son inscription arabe qui célèbre le charme de ce « paradis terrestre ».

Achevons la description du château français du XIIe siècle. Le donjon n'est pas tout le château, puisqu'il s'élève, comme jadis, dans une cour entourée de murs. Ces cours ou *baillies* étaient des lieux d'asile où se réfugiaient les paysans en temps de guerre, où ils apportaient leurs récoltes et leurs pauvres richesses. Car, comme l'a si bien dit Fustel de Coulanges, « chaque château fort était le salut d'un canton... Au moment où s'élevèrent ces forteresses seigneuriales, les hommes ne sentirent pour elles qu'admiration et reconnaissance. Elles n'étaient pas faites contre eux, mais pour eux. »

Le mur de circonvallation était parfois flanqué de quelques tours, mais souvent il était nu. Il devait être assez médiocrement construit, car presque partout il a disparu, et, seul, le donjon est resté debout.

Le château du XIIe siècle, avec son grand caractère, était plus fort en apparence qu'en réalité. La forme carrée du donjon n'était pas la plus favorable à la défense, parce qu'il restait toujours, aux quatre coins, quatre angles morts que les projectiles du défenseur n'atteignaient pas. De hardis pionniers pouvaient s'y glisser et saper la base de la tour. Les murs d'enceinte, si l'on en juge par celui du château d'Arques, étaient tracés sans beaucoup d'art. De pareils châteaux n'étaient redoutables que parce que la guerre de siège n'était pas encore une science, et parce que les engins de destruction étaient d'une très médiocre puissance. Dans la Chanson de geste, Ogier le Danois, à lui tout seul, et avec quelques troncs d'arbres habillés en soldats, brave dans sa tour toute une armée.

Mais, vers la fin du XIIe siècle, tout changea presque subitement. En 1197, Richard Cœur de Lion construisit, non loin des Andelys, sur un promontoire qui domine la Seine, ce

célèbre Château-Gaillard qui devait fermer l'accès de la Normandie au roi de France.

Démantelé, ruiné par le temps et par les hommes, le Château-Gaillard est encore debout. Là, tout est profondément médité et tout est nouveau. Le donjon n'est plus carré, il est circulaire avec une base qui s'évase largement. De grandes arcades appliquées à l'extérieur s'ouvraient par le haut, et donnaient passage aux projectiles qui rebondissaient sur le talus de la tour : ce sont des machicoulis, dont nous avons ici un des plus anciens exemples. Deux enceintes concentriques protègent le donjon, savantes toutes les deux, flanquées de tours saillantes aux points précis où elles sont utiles. Enfin, en avant du château, à l'endroit le plus vulnérable, s'élève un ouvrage triangulaire, une sorte de bouclier qui en défend l'approche.

Voilà d'étonnantes nouveautés. L'architecture militaire nous apparaît pour la première fois comme une science où rien n'est donné au hasard. Un pareil château semble n'avoir point d'ancêtres ; et, en effet, il n'en a pas en France, mais il en a en Orient.

IV

Il n'y a pas, dans notre histoire du moyen âge, d'épisode plus féerique que la prise de possession du Levant par la France. En face de ce profond passé, la jeune France du XIIe siècle resta elle-même avec naïveté. Aux antiques villes phéniciennes elle donna des noms familiers : la Sidon des prophètes s'appela Sajette, Byblos, la ville des mystères d'Adonis, devint Giblet, et Antaradus fut Tortose. Partout s'élèvent des châteaux qui se nomment, comme s'ils étaient en France, Châteauneuf, Beaufort, Montréal, Mont-Ferrand ; quelques-uns s'appellent le Château-Pelerin, Blanche-Garde, et ont l'air d'être des châteaux des romans de la Table Ronde. Cette lumineuse France d'outre-mer a encore plus de puissance de séduction que notre Afrique française. On comprend que ceux qui ont parcouru au temps de leur jeunesse ces pays

où l'on heurte à chaque pas un souvenir de la France, en soient demeurés les prisonniers et aient passé leur vie à les étudier.

Parmi les objets d'étude qu'offre la Syrie, il en est peu de plus intéressants que ses châteaux. Ils s'élèvent dans les défilés des montagnes, dans les vallées des fleuves, sur toutes les routes des invasions.

Du côté du sud, Ibelin et Blanche-Garde fermaient, avec Ascalon, le royaume de Jérusalem au sultan du Caire. Près de la mer Morte, le château du Karak, « la Pierre du désert », dont le duc de Luynes nous a fait connaître les grandes ruines, et, plus loin, Montréal, sur la route de la mer Rouge, défendaient « la terre d'Outre-Jourdain » contre les Arabes nomades. Du côté du nord, Beaufort, Castellet et le château de Banias protégeaient Tibériade contre une attaque des Arabes de Damas.

Le comté de Tripoli était défendu par ses montagnes. Mais au défilé de la route d'Emesse et d'Hamah, deux villes qui étaient aux infidèles, s'élevait le formidable château du Krak des Chevaliers. Le massif des Ansariés, royaume du Vieux de la Montagne et de ses Assassins, était surveillé par Margat, Chastel Blanc et Saone. Il avait fallu fortifier aussi les ports de la côte menacés par les flottes égyptiennes. Le magnifique château de Tortose, où les Templiers gardaient le trésor de l'ordre, où ils luttèrent jusqu'au dernier jour, s'élève encore au-dessus de la mer. Athlit, au pied du Carmel, conserve sur un promontoire les ruines du Château-Pelerin. D'autres forteresses protégeaient les frontières de la principauté d'Antioche et du comté d'Edesse.

Il y a dans tous ces châteaux une grandeur et une science qui étonnent ; on est surpris de les trouver si visiblement supérieurs à ceux qui s'élevaient en France au même moment.

Chastel Blanc, que les Arabes appelaient Bordj Ṣafita, est un des plus simples de ces châteaux. Il s'élève à l'est de Tortose, sur les premières pentes de la chaîne des Ansariés, au milieu d'antiques oliviers qui remontent peut-être au temps des Francs. Chastel Blanc appartenait aux Templiers, et ils y ont laissé leur marque. Le donjon du XIIe siècle, qui est rectangulaire comme un donjon français, n'est pas autre chose qu'une chapelle. De sorte que les moines-soldats, leurs retran-

chements forcés, combattaient près de l'autel et défendaient leur Dieu. Une citerne, ouvrant dans la chapelle, permettait d'y soutenir un siège.

Ce donjon, si original, ne marque pourtant aucun progrès sur les donjons français contemporains. Il n'en est pas de même de la double enceinte concentrique qui entoure le donjon. Des tours, dont quelques-unes subsistent, sont placées aux points faibles de la muraille. La première enceinte s'élargit à sa base en talus, et, par endroits, se montrent de grands contreforts qui ne sont pas autre chose que des restes de machicoulis [1]. Voilà autant de nouveautés.

Le château de Margat, le Markab des musulmans, s'élève non loin de Tortose. Il domine la plaine de si haut, que « seuls l'aigle et le vautour, disent les historiens arabes, volent à ses remparts. » De là, on voit blanchir la mer sur une immense étendue de la côte phénicienne.

Margat existait déjà au commencement du XIIe siècle, mais les constructions actuelles ne paraissent pas antérieures à 1186, date à laquelle les Hospitaliers vinrent s'y établir. Rien en France ne pouvait alors se comparer à Margat. C'est d'abord une vaste enceinte flanquée de tours, où mille hommes d'armes pouvaient tenir garnison.

Cette première enceinte, cette basse-cour, comme on disait, était séparée du château proprement dit par un profond fossé. Ce château formait un ensemble à part. Sa partie vulnérable était au sud, aussi est-ce là que se dresse le donjon. Cette fois ce n'est plus un donjon carré, mais une énorme tour circulaire de vingt-neuf mètres de diamètre, construite en assises de basalte noir, séparées par des joints blancs. En avant du donjon, une sorte d'ouvrage avancé, une tour demi-circulaire, dont la base se perd dans un puissant talus de maçonnerie, recevait le premier choc de l'ennemi. Au donjon viennent se souder de hauts corps de logis, une chapelle romane, une grande salle, des magasins, tout un ensemble de constructions qui se groupent autour d'une cour. Pour la première fois, le château nous apparaît, non plus comme une tour isolée au milieu d'une enceinte, mais comme un tout organique.

1. Voir G. Rey, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie*. Paris, 1871, p. 85.

Saladin passa au pied de Margat sans oser l'attaquer. Ce ne fut qu'un siècle après, en 1285, dans les derniers jours de la domination chrétienne en Orient, que le sultan Kalaoun s'en empara. Son succès parut si merveilleux aux historiens arabes, qu'ils en font honneur aux quatre anges, Gabriel, Mikael, Asrael et Israfil, qui vinrent combattre à ses côtés.

Le château du Krak des Chevaliers [1] est encore plus grandement conçu que celui de Margat : c'est le chef-d'œuvre de l'art militaire des croisés en Orient. Le Krak des Chevaliers s'élève dans les montagnes du comté de Tripoli, au-dessus de la route d'Emesse ; de là la vue s'étend à l'infini, d'un côté jusqu'au désert de Palmyre, de l'autre jusqu'à la mer ; au sud brillent les neiges du Liban. Le château appartenait aux Hospitaliers qui s'y établirent en 1145 ; il a dû être élevé dans la seconde partie du XIIe siècle, comme le prouve le style de la chapelle.

Jamais forteresse ne fut mieux conçue. Elle se compose de deux enceintes concentriques. La première est flanquée de tours régulièrement espacées, plus saillantes et plus puissantes sur le front le plus menacé, le front du sud. La seconde enceinte domine la première et la renforce : ses tours sont placées dans l'entre-deux des tours de la première ligne, de sorte qu'elles forment avec elles un redoutable quinconce. Les défenses les plus puissantes sont également au sud ; là, trois énormes tours, jaillissant d'une base en talus, sont réunies entre elles par de larges plates-formes, sur lesquelles on pouvait établir des machines de guerre. Magasins, chapelle, casernements s'adossent au mur intérieur de cette seconde enceinte et augmentent sa force de résistance. Dans ce savant ensemble tous les organes concourent à la défense.

Ce n'est pas tout encore : le haut des murs n'est pas seulement défendu par des créneaux et des meurtrières, mais par des machicoulis. Au Krak des Chevaliers ces machicoulis sont de trois sortes. Les uns sont de grandes arcades qui descendent presque jusqu'au bas du mur, formant de longs couloirs par lesquels glissaient les projectiles. Les autres sont de petites guérites de pierre, des *bretèches*, comme on les appellera plus

1. Le mot Krak est un mot sémitique, adopté par les croisés, qui désignait en Syrie les lieux fortifiés.

tard chez nous, accrochées de distance en distance au sommet du mur. Ouvertes en dessous, elles permettaient d'accabler sous les pierres l'assaillant arrivé au pied du rempart. La troisième espèce de machicoulis est faite d'une bretèche continue, si l'on peut dire. C'est une galerie en saillie au sommet d'un mur ou d'une tour ; elle est établie sur des consoles de pierre qui laissent entre elles des ouvertures [1]. Tous ces raffinements de l'art de la défense étaient encore inconnus à l'Europe.

Le Krak des Chevaliers demeura longtemps imprenable. Le soudan d'Alep fut défait sous ses murs. Saladin, après la grande victoire d'Hattin qui lui livra le royaume de Jérusalem, l'assiégea vainement. Ce ne fut qu'en 1271, quand la mort de saint Louis eut enlevé aux chrétiens d'Orient tout espoir, que le sultan du Caire, Bibars, s'en empara. Il força la première enceinte, mais il ne put triompher de la seconde que par la ruse. Il fit remettre aux chevaliers de Saint-Jean une fausse lettre du gouverneur de Tortose qui leur ordonnait de se rendre. Bibars célébra pompeusement sa victoire. Une inscription qu'il fit graver au-dessus de la porte d'entrée le proclame « le guerrier assisté de Dieu, la pierre angulaire du monde ». Ces inscriptions avaient aux yeux des musulmans une vertu magique : celle-là devait leur assurer la possession du château pour toujours.

Pourquoi l'architecture militaire des chrétiens d'Orient fut-elle, au XIIe siècle, tellement supérieure à celle des chrétiens d'Occident? C'est qu'en Asie les Latins se formèrent à une rude école. Les croisés qui quittèrent la France à la fin du XIe siècle, étaient plus riches d'enthousiasme que de science. Ils ignoraient presque tout de l'art des sièges. Quand Guillaume le Conquérant, quand son fils Guillaume le Roux voulaient mettre à la raison un vassal indocile, ils ne donnaient pas l'assaut à son

1. M. Rey suppose (*ouv. cité*, p. 45) que les machicoulis continus du front sud de la première enceinte furent refaits par le sultan Bibars en 1271, après la prise du château. MM. Van Berchem et E. Fatio, dans le *Voyage en Syrie* qu'ils viennent de publier (*Mémoires publiés par l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, 1914), émettent la même hypothèse. Mais il est plus que probable que le sultan Bibars se contenta de refaire ce qui existait déjà ; car, il y a sur le front nord des lignes de machicoulis et des bretèches qui, au témoignage de MM. Rey, Van Berchem et Fatio, paraissent bien dater du temps des Hospitaliers. Il y avait longtemps que les Latins n'avaient plus rien à apprendre des Arabes.

donjon ; ils en construisaient un autre à côté, y établissaient une garnison et réduisaient le rebelle par la famine. Telles étaient les naïves méthodes de guerre des Normands, le peuple le plus militaire de l'Europe. Avant la première croisade, les engins de siège étaient à peu près inconnus. Orderic Vital nous signale, comme un homme unique, un ingénieur normand qui savait construire des machines à lancer des pierres.

C'est ce qui explique pourquoi les croisés eurent tant de peine à s'emparer des grandes villes d'Orient : Nicée, Antioche. Quelques années après, au siège de Tyr, les chrétiens, un peu mieux instruits, essayèrent de démolir les murs de la ville avec des quartiers de roc lancés par des pierrières. Mais ils y réussissaient si mal, qu'ils furent obligés de faire venir un oriental, un Arménien, nommé Havedic, qui leur apprit à se servir de leurs machines.

L'Orient était le dépositaire de vieux secrets qui se révélèrent aux Francs les uns après les autres. L'art de bâtir un château, une enceinte de ville était immémorial en Asie. Les Assyriens avaient porté cet art à sa perfection. Leurs bas-reliefs nous montrent des places défendues par une triple enceinte flanquée de tours. La seconde enceinte s'élève au-dessus de la première, la troisième au-dessus de la seconde, et les tours des trois lignes sont disposées exactement en quinconce. Le pied des tours est engagé dans un talus qui fait rebondir les projectiles sur l'assaillant et qui met obstacle au travail du mineur. Les tours enfin sont défendues par le haut avec une science consommée. Chose étrange, le profil des tours assyriennes rappelle celui des tours françaises du XIVe siècle ; et, en effet, elles sont conçues de la même manière. En Assyrie, une galerie en saillie couronne la tour : c'est, à n'en pas douter, une galerie de machicoulis. Parfois cette galerie semble être en bois et rappelle les *hourds* de nos châteaux.

Les Perses héritèrent de cet art si savant de l'Assyrie et le transmirent aux Byzantins et aux Arabes. Les croisés qui sortaient de leur donjon entouré de son mur, virent avec étonnement ces enceintes de villes aux innombrables tours et ces grands châteaux qui ressemblaient à des problèmes de mathématiques. Mais leur vive intelligence ne tarda pas à

pénétrer le secret de leurs adversaires. Ils firent bientôt mieux que leurs maîtres. Quelques-uns de leurs châteaux sont de véritables chefs-d'œuvre. L'Orient arabe ne nous a pas encore montré une forteresse qui puisse se comparer à Margat ou au Krak des Chevaliers. Il faut souhaiter que la France s'intéresse un jour à ces splendides ruines qui parlent si haut de son courage et de son génie. Les Turcs les déshonorent : ils les transforment en villages sordides et bientôt, si on n'y veillait, les rendraient méconnaissables.

V

On comprend maintenant pourquoi le Château-Gaillard, construit en 1197 par Richard Cœur de Lion à son retour de la Terre Sainte, marque un tel progrès sur les châteaux élevés en France dans le cours du XIIe siècle. Richard avait vu les enceintes des villes du Levant et les forteresses bâties par les croisés. Il ne se contenta pas d'admirer ces grandioses monuments ; il les comprit. Il était naturel qu'à son retour il appliquât les principes qui venaient de lui être révélés. Toutes les nouveautés que nous avons signalées au Château-Gaillard ont leur origine en Orient [1].

Mais Philippe Auguste, lui aussi, avait vu la Palestine, et quoiqu'il y fût resté moins longtemps que Richard, il avait parfaitement compris l'originalité de l'architecture militaire du Levant. Ses châteaux le prouvent.

Philippe Auguste fut un grand bâtisseur. Lorsque, en 1204, il eut conquis la Normandie, il voulut qu'on ne pût la lui reprendre. Dans plusieurs villes il construisit des châteaux nouveaux ou renforça les anciens. Quelques-uns des donjons qu'il éleva alors subsistent encore aujourd'hui : on les voit à Rouen, à Lillebonne, à Gisors, à Falaise, à Verneuil. Ils se ressemblent tous et révèlent un plan mûrement réfléchi. La forme ronde a été adoptée de propos délibéré, parce qu'elle

1. C'est ce qu'a montré, le premier, M. Dieulafoy, dans une remarquable étude qui a paru dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, t. XXXVI, 1898, p. 325 et suiv.

donne moins de prise aux machines de guerre et qu'elle ne laisse aucun point sans défense. C'est une vérité d'expérience que les croisés avaient déjà reconnue, puisque, à Margat, au Krak des Chevaliers, les principales tours sont rondes. Philippe Auguste ne revint jamais à la forme carrée, toutes les tours qu'il a élevées sont circulaires.

Ces donjons ronds s'élèvent sur un soubassement plein, sur un véritable talus. Jadis le rez-de-chaussée était un magasin à provisions, maintenant c'est un massif de maçonnerie, une sorte de roc artificiel. Un pareil donjon avait peu de chose à craindre des entreprises des mineurs. On reconnaît là une méthode de défense sans cesse appliquée dans les châteaux de la Terre Sainte, où les tours, où les murs mêmes enfoncent leur base dans un large talus. Les Latins connaissaient par expérience l'habileté des Arabes à miner une tour ; leurs pionniers remplaçaient les pierres qu'ils enlevaient par des étais de bois, puis, quand la tour était comme suspendue sur ses pilotis, ils mettaient le feu aux étais, et la tour s'écroulait. Les bases pleines rendaient l'opération beaucoup plus difficile.

Aucun des donjons, aucune des tours élevées par Philippe Auguste n'a conservé son couronnement. Viollet-le-Duc a rétabli au sommet du donjon de Rouen une ceinture de *hourds*, c'est-à-dire une galerie saillante en bois formant machicoulis. La restauration est vraisemblable. Le léger talus que dessine le bas des tours élevées par Philippe Auguste était certainement destiné à faire ricocher sur l'ennemi les projectiles qui tombaient d'en haut.

Si plusieurs des donjons élevés par Philippe Auguste sont encore debout, il ne subsiste plus qu'un seul des châteaux qu'il éleva de toutes pièces : c'est le château de Dourdan. Dourdan était une vieille forteresse des Capétiens placée sur la route de Paris à la Loire ; Philippe Auguste la reconstruisit.

Son plan offre le plus vif intérêt. Les murs, qui forment un carré parfait, sont défendus avec un art consommé ; une tour ronde occupe chacun des angles, et une autre tour s'élève au milieu du mur. Ces tours ont une telle saillie que leur puissance défensive s'en trouve presque doublée ; d'autre part leur distance est si bien calculée que de l'une à l'autre les

assiégés pouvaient croiser leurs traits, et qu'il ne restait pas, sur toute l'étendue du mur, un seul point à l'abri des projectiles. Le rôle des tours comme organes de défense du mur, qui s'était révélé aux croisés en Orient, est ici parfaitement compris. La Terre Sainte elle-même ne nous offre rien d'aussi achevé.

A Dourdan, la place du donjon mérite une attention particulière. Il occupe un des angles du carré et ne se distingue des autres tours que par ses dimensions. Jadis il était si loin de la muraille qu'il ne pouvait participer à sa défense, maintenant il fait corps avec elle et s'élève au point le plus menacé. Dans la nouvelle architecture militaire, le donjon n'est plus seulement la suprême ressource, c'est l'organe actif par excellence. Il est difficile de ne pas reconnaître là une idée réalisée longtemps auparavant au château de Margat et au Krak des Chevaliers.

Ainsi, au commencement du XIIIe siècle, Philippe Auguste porte à son point de perfection cet art de la défense qui s'était élaboré en Orient.

VI

On retrouvait dans le château de Coucy l'expérience des Latins de la Terre Sainte unie à la science des architectes de Philippe Auguste.

Il fut entrepris dans les premières années de la minorité de saint Louis par Enguerrand III de Coucy, On se souvient que, de 1226 à 1231, Blanche de Castille, devenue régente, vit une partie de la grande féodalité française se révolter contre elle. Enguerrand III était au nombre des rebelles, et il n'aspirait à rien moins qu'à être roi. S'il en faut croire un témoignage contemporain, il avait déjà fait faire sa couronne. C'est qu'Enguerrand se rattachait à la lignée des rois de France; il était, par sa mère, arrière-petit-fils de Louis VI. Trois mariages avaient fait de lui un des barons les plus riches de son temps. Sa dernière femme, Marie de Montmirail, lui avait apporté par surcroît le prestige d'un nom vénéré par l'Église.

Le père de Marie, Jean de Montmirail, était devenu moine de l'abbaye cistercienne de Longpont, et ce fut un moine si parfait qu'il fut béatifié. Longtemps les malades se pressèrent autour de l'étrange tombeau qui le représentait deux fois, en dessous, avec la cotte d'armes du chevalier, en dessus, avec la robe du moine.

Enguerrand III était donc un des premiers barons de France. Un roi d'Écosse lui demanda la main de sa fille, et l'on ne s'étonne pas qu'il ait songé lui-même à devenir roi. Mais Blanche de Castille triompha de tous ses ennemis avec l'aide de Thibaud, comte de Champagne. Thibaud, qui était poète, avait été ébloui par la beauté de la reine. Il composait des vers en son honneur et les faisait écrire sur les murs de ses palais de Troyes et de Provins.

Le château de Coucy témoignait de la grandeur du rêve d'Enguerrand. Il l'avait voulu unique, incomparable, plus formidable que les châteaux du roi. Il n'y avait pas de bannière en France qui pût flotter plus haut que la sienne.

Viollet-le-Duc a affirmé que le château de Coucy avait été bâti en cinq ans, de 1225 à 1230. Il est probable que ces cinq années marquent, en effet, le moment de la plus grande activité des travaux ; mais certains détails décoratifs semblent se rapporter à une période un peu plus avancée. Une œuvre aussi énorme a dû demander un peu plus de temps que ne l'a dit Viollet-le-Duc.

Il y avait sur le château de Coucy comme un reflet de l'Orient. En effet, plusieurs des particularités qui nous ont frappés à Margat se retrouvaient à Coucy. Le château proprement dit était, comme à Margat, précédé d'une immense basse-cour. C'est là que campait la garnison ; c'est là qu'elle devait recevoir le premier choc de l'ennemi. Un puits, une chapelle dont les fondations subsistaient encore, indiquaient le caractère de cette enceinte qui était une place d'armes. Comme à Margat, la basse-cour était séparée du château par un profond fossé. Comme à Margat, le donjon se trouvait placé au point le plus menacé, qui, à Coucy, à l'inverse de Margat, se trouvait du côté de la basse-cour. Comme à Margat, le donjon était protégé par un ouvrage demi-circulaire. Enfin, les deux donjons de Coucy et de Margat avaient presque les

mêmes dimensions : le donjon de Margat a vingt-huit mètres de diamètre, celui de Coucy en avait trente et un. Maintenant que le donjon de Coucy n'existe plus, la tour de Margat est la plus énorme du monde.

Je doute que le hasard tout seul suffise à expliquer ces ressemblances. Il semble probable que l'audacieux architecte de Coucy avait vu l'Orient. Il y avait agrandi son imagination et se trouvait tout prêt à réaliser les rêves d'Enguerrand. Quelques-uns des détails de son œuvre nous ramènent encore en Orient. Dans l'enceinte du château, la muraille du nord avait un chemin de ronde porté sur des arcades appliquées au revers du mur. Ces profondes arcades avaient le double avantage d'élargir le chemin de ronde et de former une suite d'abris où les provisions pouvaient s'entasser. Cet ingénieux procédé de construction était traditionnel en Orient, et les croisés, maîtres d'Antioche, avaient pu l'observer à l'intérieur des murs.

Mais ce n'est pas tout. Le donjon de Coucy montrait à son sommet une suite de grandes arcades ouvrant sur le vide ; au-dessous de ces arcades, on voyait des consoles de pierre. En temps de guerre, des *hourds* de bois, posés sur ces consoles, enveloppaient le haut du donjon d'une couronne de machicoulis. Les arcades faisaient communiquer la plate-forme du donjon avec la galerie suspendue. Or, presque au moment même où s'élevait le donjon de Coucy, les musulmans construisaient à Bagdad une tour fameuse en Orient, « la tour du Talism ». Elle s'est conservée presque intacte depuis sept siècles et on lit encore, près de deux longs dragons entrelacés, l'inscription arabe qui la date de l'année 1222 [1]. Chose extraordinaire, le sommet de la tour de Bagdad est exactement pareil au sommet de la tour de Coucy : mêmes grandes arcades en tiers-point ouvertes sur le vide, mêmes consoles de pierre. Comment expliquer une ressemblance aussi étrange? En supposant qu'il y a eu en Terre Sainte des modèles, aujourd'hui détruits, dont les musulmans s'inspirèrent aussi bien que les chrétiens.

Ainsi, au château de Coucy on retrouvait l'Orient des croi-

1. Sarre et Herzfeld, *Archäologische Reise im Euphrat und Tigris Gebiet*, 1911, t. I, p. 35.

sades, et c'était une des beautés du magnifique monument qu'il éveillât tant de grands souvenirs.

Mais on y retrouvait aussi tout le génie de la France du commencement du XIIIe siècle. L'art des architectes militaires de Philippe Auguste atteignit là à sa perfection.

Conformément aux principes nouveaux, les murs de la basse-cour étaient flanqués de tours saillantes et régulièrement espacées dont la base s'évasait en talus. Leur distance était calculée sur la portée des armes de jet. Seul le front nord, où une attaque n'était pas à redouter, était dépourvu de tours.

Le château proprement dit avait le plan des châteaux de Philippe Auguste. C'était un quadrilatère que la forme du plateau avait empêché d'être un carré parfait. Comme dans les châteaux de Philippe Auguste, quatre tours très saillantes s'élevaient au quatre angles, mais ces tours étaient énormes. Elles avaient jusqu'à dix-huit mètres de diamètre, alors que le donjon de Dourdan n'en a que quatorze. Ainsi, au château de Coucy les simples tours de flanquement étaient beaucoup plus grandioses que les donjons de Philippe Auguste. Dans ce siècle de hiérarchie, ces dimensions étaient insolentes. Admirablement construites, belles de la perfection de leur appareil, ces tours étaient savamment aménagées pour la défense. De belles salles voûtées d'ogives, chauffées par de grandes cheminées se superposaient. Elles étaient éclairées par des meurtrières qui se chevauchaient et ne laissaient sur toute la circonférence de la tour aucun point mort. Une ouverture ménagée à la clef de voûte de chaque salle permettait de hisser, au moyen d'un treuil, les munitions jusqu'au sommet. L'escalier s'interrompait à chaque étage. Il fallait, pour le retrouver, traverser la salle tout entière et se faire reconnaître par les défenseurs : une trahison, une surprise étaient impossibles.

Mais si belles que fussent ces tours — et le XIIIe siècle ne nous en avait pas laissé de plus belles — elles s'oubliaient dès qu'on avait vu le donjon. « Auprès de ce géant, a dit Viollet-le-Duc, les plus grosses tours connues en France, en Italie, en Allemagne, ne sont que des fuseaux. »

Jaillissant d'un profond fossé qui l'isolait, le donjon montait d'un seul élan jusqu'à cinquante-cinq mètres. Jadis,

quatre magnifiques pinacles, sortes de fleurons de sa couronne murale, l'élevaient encore de cinq ou six mètres, de sorte que la bannière du sire de Coucy flottait à la hauteur des tours de Notre-Dame.

La largeur répondait à la hauteur. Le donjon de Coucy avait trente et un mètres de diamètre. Il pouvait prendre en pitié le plus puissant donjon de France — celui de qui relevaient tous les donjons du royaume — le donjon du Louvre élevé par Philippe Auguste, car le donjon du Louvre ne mesurait que quarante mètres de haut et vingt mètres de large.

Le donjon de Coucy n'avait pas seulement la force, il avait la beauté. Son mur lisse, percé de rares ouvertures, donnait l'impression de la perfection. C'était une cuirasse sans défaut. Toutefois, au milieu de cette grandiose nudité, un détail étonnait : deux trous superposés se répétant indéfiniment, dessinaient autour du grand cylindre une mystérieuse hélice. Quel étrange ornement avait-on voulu suspendre autour du donjon? Viollet-le-Duc devina l'énigme. Il comprit que c'était cette hélice qui avait engendré ce cylindre. Dans ces trous s'enfonçaient des chevrons : ils portaient un chemin en spirale s'élevant en même temps que la tour. C'est par ce plan incliné, d'une pente très douce, que de petits chariots à bras transportaient les matériaux jusqu'au sommet.

Un pont jeté sur un fossé large de huit mètres donnait accès, par une porte étroite, à la salle du rez-de-chaussée. Au-dessous de ce rez-de-chaussée il n'y avait rien : la base du donjon était pleine et formait un bloc de cinq mètres de hauteur que la sape ne pouvait entamer.

Une fois entré, on apercevait dans l'ombre de hautes salles qui n'avaient plus de voûtes. C'est qu'au temps de la Fronde, le donjon de Coucy, élevé par la rébellion, s'était une fois de plus révolté contre le roi. Mazarin ne pardonna pas à la vieille tour. En 1652, il ordonna à Metezeau, l'ingénieur du siège de la Rochelle, de faire sauter le donjon. Mais les pierres du XIIIe siècle furent plus fortes que la poudre ; seules, les voûtes des salles furent emportées comme des projectiles. Le donjon resta vide, et ce fut désormais un grand clairon de pierre dans lequel soufflait le vent.

Les trois salles étaient très faciles à reconstruire par la

pensée : tous les éléments en subsistaient. Elles étaient dodécagonales, hautes de treize mètres, et imposantes comme des églises en forme de rotonde. On retrouvait, dans les beaux chapiteaux à feuillages, dans les statuettes assises à la retombée des voûtes, le grand style de la sculpture des cathédrales contemporaines. Douze profondes niches creusées dans les murs et destinées sans doute à recevoir des provisions et des armes, ressemblaient à des chapelles et concouraient encore à l'impression presque religieuse que donnaient ces grandes salles pleines d'ombre.

C'est au second étage qu'était la plus belle rotonde. Ses profondes niches, communiquant entre elles, formaient une sorte de déambulatoire ; une tribune, élevée à mi-hauteur, régnait jadis tout autour de la salle. Un millier d'hommes pouvaient se rassembler là pour entendre la parole du chef avant le combat. Un romantique dessin de Viollet-le-Duc nous montre le sire de Coucy, debout au milieu de cette grande cloche sonore, parlant devant la garnison rassemblée, pendant que les projectiles montent silencieusement par les ouvertures des voûtes.

Les plus fermes esprits subissaient la fascination de ce donjon : l'analyse et l'étude s'y achevaient en rêverie. Viollet-le-Duc, qui vécut de longues années dans la familiarité de Coucy, avait fini par croire que sa forme circulaire était symbolique. Il y voyait la pensée rayonnant d'un centre sur toute la circonférence. Le donjon circulaire supposait un chef, une volonté, d'où tout partait, où tout aboutissait. Infiniment supérieur au donjon carré, le donjon rond marquait l'avénement de l'unité, de la centralisation : aussi avait-il été adopté d'abord par le roi de France.

On pensait à tout cela en gravissant un escalier qui semblait ne devoir jamais finir. On arrivait enfin sur la plate-forme, ébloui par la grande lumière. Des arcades s'ouvraient sur tous les points du ciel. Au loin, la grande forêt de Saint-Gobain s'étendait, la forêt des moines, des ermites et des saints. Elle n'avait point de feuilles encore et semblait une fumée rousse flottant au ras du sol ; mais, déjà dans les vergers, des arbres en fleurs annonçaient le printemps. Le vent soufflait dans les arcades, et des vols de corbeaux tournaient

autour du donjon. Tout était grave, antique, immuable. Depuis des siècles, rien n'avait changé dans cet horizon. On avait le moyen âge sous les yeux.

VII

L'énorme tour de Coucy n'était qu'une forteresse, elle ne fut jamais une demeure. Vers 1230, il y avait déjà longtemps que les barons avaient renoncé à habiter leurs donjons. Partout, maintenant, des corps de logis s'adossaient aux murs de la cour : le château était né. C'est en Orient, nous l'avons vu, que les salles, la chapelle, les magasins, harmonieusement groupés, formèrent un tout pour la première fois. L'exemple fut suivi chez nous dès la fin du XIIe siècle. C'est alors que le donjon fut abandonné par ses habitants : il resta le suprême asile de la défense, il ne fut plus une maison. On vit s'élever au revers des courtines la « grande salle », une sorte de palais austère mais plein de noblesse, dont les ruines du château de Druyes, dans l'Yonne, et celles du château de Lucheux dans la Somme, peuvent nous donner une idée.

Au château de Coucy, deux corps de logis s'adossaient au mur de l'ouest et au mur du sud ; une chapelle gothique abritait sa frêle architecture derrière le donjon. Mais il faut croire que ce logis du commencement du XIIIe siècle était encore fort simple, car, en 1385, Enguerrand VII ne le jugeant pas digne de lui, le fit reconstruire [1]. Peut-être prévoyait-il déjà la visite que Charles VI lui fit en 1387 : il voulut montrer au roi que Coucy, qui était formidable, pouvait devenir magnifique. Sur les côtés de la cour deux palais s'élevèrent, qui depuis le passage de Metezeau, n'étaient plus que d'imposantes ruines. Celui du midi était une immense salle de fêtes, une des plus belles de France, que couvrait une charpente en carène, qu'éclairait une verrière démesurée. Une tribune était réservée aux musiciens, une autre aux dames. Mais la merveille de cette salle était la cheminée dont Androuet Ducer-

1. Les comptes de ces travaux ont été retrouvés et publiés par M. L. Broche, dans le *Bulletin de la Société académique de Laon*, 1908.

ceau nous a conservé le dessin. Neuf statues la décoraient : Josué, David, Judas Macchabée, Hector, Alexandre, César, Artus, Charlemagne et Godefroy de Bouillon. On reconnaît les neuf preux. C'était la fleur de la chevalerie, les plus nobles héros qui eussent paru parmi le peuple de Dieu, chez les païens et chez les chrétiens. Chacun d'eux portait un écu avec ses armes, comme il convenait à de si hauts barons. On voyait là tout ce qui méritait d'être retenu dans l'histoire : un chevalier n'avait pas besoin d'en savoir davantage. C'est pourquoi tant de grands seigneurs suspendaient alors aux murs de leurs palais des tapisseries des neuf preux. Quelques années plus tard, Louis d'Orléans les fera sculpter sur chacune des tours de son château de Pierrefonds.

On comprend qu'Enguerrand VII, le plus aventureux des Coucy, ait voulu avoir sans cesse ces grands modèles sous les yeux. Enguerrand VII fut le dernier des chevaliers errants. Il combattit en Italie contre les Visconti, en Écosse contre les Anglais, en Afrique contre les Arabes, à Nicopolis contre les Turcs. Il avait rêvé d'être empereur d'Allemagne, comme son ancêtre Enguerrand III avait rêvé d'être roi de France. Son astrologue, Guillaume de Verdun, lui avait sans doute, du haut du donjon de Coucy, montré son étoile.

Quand Charles d'Orléans, l'aimable poète, devint au siècle suivant seigneur de Coucy, il fit sculpter un dixième preux sur la cheminée de la grande salle. Il eut pu, certes, choisir Enguerrand VII lui-même, mais il préféra Bertrand Duguesclin.

On ne voyait pas seulement les preux au château de Coucy, on voyait aussi les preuses. Elles avaient donné leur nom à une autre salle. Sur le manteau de la cheminée se dressaient, appuyées sur leur bouclier, et tenant la lance à la main, Penthésilée, les Amazones et, sans doute aussi, Judith et Pallas. A Coucy, la femme elle-même apparaissait avec les armes du soldat. Telles étaient ces grandes salles du château de Coucy que rougissaient la flamme du foyer et la lumière du soir.

Il a suffi de quelques instants pour anéantir tout ce passé, toute cette beauté. A la place où s'élevaient les énormes tours d'angle et le formidable donjon, il n'y a plus maintenant que

des buttes de décombres. Le château de Coucy, une des gloires de la France, n'existe plus. On sent que si nos ennemis le pouvaient, ils nivelleraient nos collines, combleraient nos vallées, tariraient nos fleuves. Cette fois, ils ont réussi à changer la figure de la France : on ne verra plus, dans l'admirable pays de Laon, le donjon de Coucy lever sa tête au-dessus des forêts. Ils nous ont appauvris, comme ils le désirent ; car il n'est pas sur notre sol une chose qui soit plus utile que ces sublimes monuments qui ne servent à rien. Ce sont des trésors d'énergie, d'inspiration, de bonheur.

On souhaiterait que l'Allemagne fût condamnée à rebâtir le donjon qu'elle a détruit. Certes elle ne nous rendrait pas la vieille tour du moyen âge, mais nous aurions un monument triomphal. Debout sur sa plate-forme, nous ne songerions plus à l'orgueil des Coucy, mais à l'orgueil de l'Allemagne que nous aurions désormais sous les pieds.

ÉMILE MÂLE

PLEIN ETÉ[1]

VI

Le même jour, après le repas du soir, Charity, assise à la fenêtre de la cuisine, écoutait les propos de Mr Royall et du jeune Harney s'entretenant sur le perron.

Elle était restée là, la table desservie, attendant que Verena, traînant ses vieilles jambes, fût montée se coucher dans sa mansarde. Charity avait installé sa chaise près de la fenêtre ouverte et se tenait immobile, les mains sur les genoux. Le soir était frais et silencieux. Par delà les collines noires l'horizon teint de l'ambre du couchant passait lentement au vert pâle, puis à un bleu profond, un bleu de cobalt. En ce ciel élyséen une grande étoile vint se suspendre. Le cri plaintif et doux d'une chouette, montant dans l'obscurité grandissante, ponctuait les paroles des deux hommes.

Mr Royall parlait d'une voix sonore et gaie. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait eu un interlocuteur de la qualité de Lucius Harney. Charity devina que le jeune homme symbolisait pour l'homme mûr tout un passé détruit mais jamais oublié. Miss Hatchard venait d'être appelée à Springfield pour soigner la veuve de son frère, qui était tombée malade, et le jeune Harney, qui avait pris au sérieux sa tâche de

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre 1917.

dessiner toutes les vieilles maisons entre Nettleton et la limite du New Hampshire, et d'en relever les plans, avait proposé à Mr Royall de prendre pension chez lui. Il n'avait pas été question de loger le jeune homme, car on n'aurait pu lui céder une chambre. Mais il pouvait s'arranger pour rester chez miss Hatchard si Mr Royall consentait à ce qu'il prît ses repas chez lui. Après une journée de réflexion, Mr Royall avait accepté la combinaison offerte.

Charity le soupçonna d'être content de l'occasion de se faire un peu d'argent. Certes, il avait la réputation d'être avare, mais elle commençait à deviner qu'il était probablement plus pauvre qu'on ne le supposait. Ses occupations professionnelles étaient passées à l'état d'une vague légende, que faisaient seulement revivre, à de longs intervalles, de rares convocations à Hepburn ou à Nettleton. Il semblait bien qu'il ne vivait plus guère que du produit de sa ferme et des rares commissions versées par les compagnies d'assurances qu'il représentait dans le voisinage. En tous les cas, il s'était hâté d'accepter la première offre que lui avait faite Harney, celle de louer le buggy pour un dollar et demi par jour, et sa satisfaction se manifesta même d'une façon assez inattendue, à la fin de la première semaine. Rentrant un soir, il trouva Charity en train de s'arranger un vieux chapeau : en passant, il lui jeta sur les genoux un billet de dix dollars.

— Tenez, — dit-il, — faites-vous venir de Nettleton un joli chapeau du dimanche, un chapeau qui fera crever de jalousie toutes les filles du pays.

En parlant ainsi, il la regardait timidement, avec des yeux souriants. Elle devina tout de suite que ce cadeau imprévu, le seul cadeau important qu'il lui eût jamais offert, provenait du premier paiement de Harney.

Mais la venue du jeune homme avait apporté à Mr Royall autre chose qu'un avantage pécuniaire. Il lui était donné, pour la première fois depuis des années, de s'entretenir avec un homme instruit. Charity n'avait qu'une faible compréhension des besoins intellectuels de son tuteur, mais elle n'ignorait pas qu'il se sentait, avec raison, au-dessus des gens dont il faisait son habituelle compagnie. Elle se rendit compte vivement que Lucius Harney, lui aussi, reconnaissait cette

supériorité. Elle fut même surprise de constater avec quelle autorité Mr Royall parlait, maintenant qu'il avait un interlocuteur qui le comprenait, de même qu'elle fut frappée de la déférence affectueuse que le jeune Harney témoignait à l'avocat.

Leurs discussions roulaient principalement sur la politique ; elle y comprenait peu de chose. Ce soir-là, toutefois, leur conversation avait un intérêt tout particulier, car ils s'étaient mis soudainement à parler de la Montagne. Elle recula un peu sa chaise, ne voulant pas qu'on s'aperçût de toute l'attention qu'elle prêtait à ce qu'ils disaient.

— La Montagne? La Montagne? — s'écriait Mr Royall. — Mais c'est une honte pour le pays, monsieur, une honte. Depuis longtemps la police aurait dû balayer toute cette engeance malsaine. Mais on a eu peur, voilà, on a eu peur. La Montagne dépend de notre commune, et c'est la faute de North Dormer s'il y a là-haut tout un ramassis de voleurs et de repris de justice qui vivent en face de nous, défiant audacieusement les lois de leur pays. Non, pas un gendarme, pas un percepteur ou un *coroner* qui ait osé s'aventurer jusque là-haut... Quand on entend dire qu'il se passe des choses effrayantes dans la Montagne nos conseillers regardent de l'autre côté... et votent une dépense supplémentaire pour l'abreuvoir communal! Le seul homme qui aille quelquefois dans la Montagne, c'est le pasteur ; et il y va parce qu'ils le font demander quand une mort le réclame. Oui... il paraît que là-haut on a le souci de se faire enterrer chrétiennement... concevez-vous cela, monsieur? Je n'ai jamais entendu dire qu'on ait fait venir ce même pasteur pour bénir un mariage, pour lequel, d'ailleurs, ils ne dérangent pas davantage le juge de paix. Tous ces gens-là vivent comme des sauvages, en pleine anarchie.

Il poursuivit, expliquant sous une forme un peu technique comment cette petite colonie de « squatters » était arivée à vivre en dehors des lois, et cela sans qu'on les dérangeât. Charity, brûlant d'impatience, attendait les commentaires de Harney ; mais le jeune homme paraissait plus soucieux de connaître les idées de Mr Royall que d'exprimer les siennes.

— Je suppose que vous n'y avez jamais été vous-même? — finit-il par demander.

— Si, j'y suis allé, — répondit Mr Royall avec un rire méprisant. — Les augures du pays me prédirent même que je n'en reviendrais pas vivant; mais personne n'a levé un doigt pour me toucher. Et pourtant je venais de faire coffrer un des leurs, coupable de vol et assassinat !

— Y êtes-vous monté par la suite?

— Mais, oui; tout de suite après, même. Le drôle était descendu à Nettleton, et quelques heures après, selon leur coutume, pris de boisson, s'était mis à courir tous les mauvais lieux de la ville. Il faut vous dire que chaque fois qu'ils font une coupe de bois ils descendent et dépensent leur argent dans les débits. L'homme a naturellement fini par faire un mauvais coup ; il a tué un homme. Je l'ai tout de même fait condamner à dix ans de réclusion, bien qu'on ait la terreur de la Montagne jusqu'à Nettleton ; mais alors il se produisit une chose curieuse. Cet homme me fit demander d'aller le voir dans sa cellule. Je m'y rendis, et voici ce qu'il me dit : « L'imbécile qui m'a défendu est un propre à rien. J'ai besoin de quelqu'un pour me faire une commission à la Montagne, et vous êtes le seul que j'aie vu ayant la mine d'un homme à qui l'on peut demander ce service. » Il me raconta donc qu'il y avait là-haut un enfant dont il était le père — du moins, il le croyait — et qu'il voulait qu'on prît cette petite et qu'on l'élevât chrétiennement. Le pauvre diable me faisait vraiment pitié... Eh bien, j'ai fait la commission ; je suis allé chercher l'enfant.

Il s'arrêta; Charity écoutait, pâle, le cœur battant à l'étouffer.

— C'est la seule visite que j'ai faite à la Montagne, — continua sèchement Mr Royall.

Il y eut un moment de silence ; puis Harney demanda :

— Et l'enfant... n'avait-elle pas de mère?

— Si, il y avait une mère; mais elle paraissait plutôt heureuse de se débarrasser de la petite. Elle l'aurait donnée à n'importe qui. Ces gens, je vous le répète, sont des demi-sauvages. La mère, à présent, doit être morte, étant donné surtout le genre de vie qu'elle menait. Toujours est-il que je n'en ai plus jamais entendu parler.

— Quelle horreur ! — murmura Harney.

Charity, suffoquée par la honte, se leva brusquement et courut s'enfermer dans sa chambre...

Elle savait donc enfin la vérité : elle était la fille d'un ivrogne, d'un forçat, et d'une mère qui avait été heureuse de la voir partir, de se débarrasser d'elle... et cette histoire de son origine, elle l'apprenait en l'entendant raconter au seul être à qui elle désirait passionnément paraître supérieure !

Elle avait remarqué que Mr Royall ne l'avait pas nommée, qu'il avait même évité toute allusion pouvant l'identifier avec l'enfant ramenée de la Montagne ; et elle comprit que c'était par égard pour elle qu'il avait gardé le silence. Mais à quoi servait cette discrétion, puisque cet après-midi même, trompée par l'intérêt dont Harney faisait preuve à l'endroit des étranges habitants de la Montagne, elle s'était sottement vantée devant lui de son origine? Maintenant, tout ce qu'elle venait d'entendre lui montrait qu'une telle origine ne pouvait qu'agrandir la distance qui les séparait déjà...

Depuis dix jours qu'il demeurait à North Dormer, Lucius Harney ne lui avait pas dit un seul mot d'amour. Il était seulement intervenu pour elle auprès de sa vieille cousine, et avait convaincu miss Hatchard de ses mérites de bibliothécaire ; mais ce n'était là, après tout, qu'un acte de justice, puisque ces mérites n'avaient été mis en doute que par la propre faute du jeune Harney. Puis, il avait prié Charity de le conduire quand il avait loué la voiture de Mr Royall pour excursionner dans le pays. Mais cela, en somme, était aussi assez naturel, puisqu'il n'était pas familier avec la région et qu'il lui fallait un guide. Enfin, quand sa cousine avait été appelée à Springfield, il avait demandé à Mr Royall de le prendre en pension. Mais à quel autre habitant de North Dormer aurait-il pu s'adresser? Ce n'était certainement pas à Carrick Fry, dont la femme était paralysée et dont la famille était si nombreuse que Harney n'aurait pu trouver une place à sa table ; ni aux Targatt, qui demeuraient à plus de trois kilomètres du village, ni à la pauvre vieille Mrs Hawes, qui, depuis que sa fille aînée l'avait abandonnée, avait à peine la force de vaquer à son ménage pendant qu'Ally travaillait au dehors comme couturière.

La maison de Mr Royall était vraiment la seule où le jeune homme pouvait prétendre à recevoir une hospitalité convenable. Il n'y avait donc rien dans les événements extérieurs qui pût susciter dans le cœur de la jeune fille de si vives espérances. Mais sous les incidents visibles résultant de l'arrivée de Lucius Harney elle sentait agir une influence aussi mystérieuse que celle qui fait éclore les premiers bourgeons et jaillir les feuilles avant que la glace ait fondu à la surface des étangs.

C'était vraiment pour une affaire sérieuse que Harney était venu dans le pays : Charity avait lu la lettre d'un éditeur de New-York le chargeant de faire une étude sur l'architecture du dix-huitième siècle dans les régions les moins connues de la Nouvelle Angleterre. Ce travail était à peu près incompréhensible pour Charity, et jamais elle n'arrivait à deviner pourquoi il s'arrêtait, enchanté, devant certaines maisons d'aspect plutôt minable, alors que d'autres, soigneusement recrépies et repeintes par un entrepreneur du cru, ne lui arrachaient pas même un coup d'œil. Malgré les affirmations de Harney, elle était persuadée que l'Eagle County ne possédait pas autant de richesses architecturales qu'il le disait ; et cela l'amenait à soupçonner que le séjour prolongé du jeune homme n'était pas sans rapport avec leur première rencontre, lorsqu'il était entré dans la bibliothèque et s'était arrêté devant elle en la regardant tout interdit. Tout ce qui avait suivi semblait être né de ce regard : la façon affectueuse dont le jeune homme lui parlait, sa promptitude à la comprendre, son désir évident de prolonger leurs excursions et de saisir toutes les occasions de se trouver seul avec elle...

Sa sympathie se révélait donc à des signes évidents ; mais il était difficile d'en mesurer l'importance, les façons de Harney étant tout à fait différentes de celles des jeunes gens de North Dormer. Il était à la fois plus simple et plus respectueux que tous ceux qu'elle avait connus jusqu'alors ; et souvent même, c'était quand il était le plus simple qu'elle mesurait davantage la distance qui les séparait. L'éducation et les circonstances avaient mis entre eux un abîme que les efforts de Charity n'arriveraient jamais à combler, puisqu'au moment même où la jeunesse de Harney, et l'admiration qu'il lui témoignait, le rapprochaient d'elle, il suffisait d'un mot

dit par hasard, d'une involontaire allusion, pour la rejeter bien loin de lui.

Jamais ce gouffre ne lui avait paru si profond qu'au moment où elle s'était enfuie dans sa chambre, emportant au fond de l'âme le douloureux écho du récit de Mr Royall. La première idée qui perça en elle, au milieu de son immense désarroi, fut le désir de ne jamais plus revoir Harney. Il lui semblait trop amer de se le représenter écoutant d'un air détaché une telle histoire...

« Qu'il s'en aille ! Qu'il s'en aille demain et ne revienne jamais ! » gémissait-elle, le visage sur son oreiller,... et, tard dans la nuit, elle resta ainsi prostrée, ayant oublié de se dévêtir, souffrant jusqu'au fond d'elle-même, perdue dans un océan de tristesse où tournoyaient comme de pauvres épaves tous ses espoirs et tous ses rêves.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux le lendemain matin il ne lui restait de tout ce tumulte qu'une vague angoisse au cœur. Sa première pensée fut de constater le temps qu'il faisait. Harney lui avait demandé de le conduire à la maison brune, et ensuite au village éloigné de Hamblin. Comme l'excursion devait être longue, on était tenu de partir de bonne heure. Le soleil brillait dans un ciel clair, sans nuage. Charity, levée plus tôt que d'habitude, descendit dans la cuisine pour préparer des sandwichs au fromage, passer du petit lait dans une bouteille et envelopper des tranches de tarte aux pommes. Toute à sa tâche, un peu nerveuse, elle prit à partie la vieille Verena, l'accusant d'avoir égaré un panier dont elle avait besoin, et qui d'habitude était suspendu dans le corridor. Quand elle gagna le perron, vêtue de sa robe de percale rose un peu passée au lavage, mais encore assez fraîche pour faire valoir son teint brun, elle eut soudain un sentiment si joyeux d'être en harmonie avec le soleil et la fraîcheur du matin, que les dernières traces de sa peine s'effacèrent. Qu'importait, après tout, d'où elle venait et de qui elle était née, puisque l'amour chantait en elle, et puisque, justement, elle apercevait le jeune Harney ouvrant la grille du jardin?

Mr Royall se trouvait, lui aussi, sur le perron. Il n'avait rien dit au déjeuner, mais quand elle apparut avec sa robe rose, son panier en main, il la regarda d'un air surpris.

— Où allez-vous? — demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Mais... Mr Harney se met en route aujourd'hui de meilleure heure...

— Mr Harney? Mr Harney? Est-ce que Mr Harney n'a pas encore appris à conduire un cheval lui-même ?

Elle ne répondit pas. L'avocat se renversa sur sa chaise en rotin et se mit à tambouriner des doigts sur la balustrade en bois qui entourait le perron. C'était la première fois qu'il prenait ce ton en parlant du jeune homme, et Charity eut un léger frisson d'inquiétude. Un moment après, il se leva silencieusement et passa derrière la maison, se dirigeant vers le bout de terrain où bêchait un homme de peine.

L'air était frais et bleuté, et les lointains brillaient de cet éclat automnal que leur donne le vent du nord aux premiers jours de l'été. La nuit avait été si calme que la rosée était restée partout suspendue, non comme une buée légère mais en gouttes translucides qui frangeaient les fougères et mettaient des diamants dans les herbes. Il y avait du chemin à faire avant d'arriver au bas de Porcupine. Il fallait traverser la vallée, où des collines bleues s'élevaient au delà des prairies en pente; puis descendre à travers les bois de hêtres, suivre ensuite le cours du Creston — petite rivière bondissant entre des rochers feutrés de mousse — et enfin traverser les terres cultivées qui entourent le lac de Creston, pour gravir, en dernière étape, les côtes de l'Eagle Range. Enfin, ils atteignirent le sommet. Devant eux s'ouvrait une autre vallée verte et sauvage, et au delà, d'autres collines bleues fuyaient vers un ciel d'un bleu plus clair, comme les vagues d'une mer déferlant sur une côte voilée de brume.

Harney attacha le cheval à un tronc d'arbre, et ils déballèrent leur panier sous un vieux châtaignier dont le tronc fendu laissait s'échapper un vol continu de bourdons. Le soleil était brûlant. Derrière eux montait le grand murmure de la forêt. Des insectes d'été dansaient dans l'air, et un essaim de papillons blancs éventaient les panicules frangées de l'eupatoire rose. En bas, dans la vallée, pas une maison n'était visible ; on eût dit que Charity et le jeune Harney étaient les seuls êtres vivants entre la terre et le ciel.

La gaîté de Charity tomba soudain ; de vagues inquiétudes

effleuraient sa pensée. Couché à côté d'elle, ses bras pliés sous sa tête, les yeux sur la dentelle des feuilles qui l'ombrageaient, Harney se taisait. Charity, inquiétée par son silence, se demandait s'il songeait à ce que Mr Royall lui avait raconté la veille, et si vraiment il la méprisait à présent à cause de sa triste origine. Elle regretta soudain qu'il lui eût demandé de le conduire à la maison brune : elle aurait préféré qu'il ne vît pas les gens de son milieu natal à cette heure où l'histoire de la veille était encore toute fraîche dans son esprit. Plus d'une fois elle fut sur le point de lui proposer d'aller directement à Hamblin, où se trouvait une autre maison qu'il désirait voir ; mais la timidité et l'orgueil la retinrent.

« Après tout, il vaut mieux qu'il sache d'où je sors », se dit-elle ; mais en réalité c'était la honte qui l'empêchait de parler.

Tout à coup elle leva la main et montra le ciel :

— Voilà un orage qui s'annonce.

Il suivit son regard en souriant.

— C'est ce petit nuage parmi les pins qui vous effraie?

— Il est au-dessus de la Montagne, et un nuage sur la Montagne annonce toujours le mauvais temps.

— Oh ! vous savez, — fit-il en souriant, — je ne crois pas la moitié du mal que vous dites tous ici sur la Montagne. Mais en tous les cas nous aurons le temps d'atteindre la maison brune avant que la pluie n'arrive.

En effet, quelques gouttes seulement tombaient quand ils s'engagèrent sur la route longeant les flancs abrupts de Porcupine, se dirigeant vers la maison brune. Celle-ci se dressait solitaire devant un marécage bordé de fourrés d'aulnes et de grands joncs. Pas d'autre habitation en vue. Il eût été difficile d'expliquer pour quel motif le premier colon s'était décidé à construire sa demeure dans un endroit aussi hostile.

Charity avait tout de même recueilli assez de bribes de l'érudition de son compagnon pour comprendre les raisons qui l'avaient attiré vers cette maison. Elle remarqua les moulures en forme d'éventail de l'imposte vitrée, les cannelures des pilastres aux encoignures de la façade, et l'œil de bœuf du fronton; car elle savait, pour des raisons qui lui échappaient encore, que c'était là des particularités à noter

et à admirer. Pourtant ils avaient vu d'autres maisons beaucoup plus « typiques » (c'était le mot de Harney). Comme il jetait les rênes sur le cou du cheval il dit avec un léger mouvement de mépris :

— Nous ne resterons pas longtemps.

Derrière les aulnes agités par le vent, la maison avait l'air étrangement désolée. La peinture des volets et des portes s'était écaillée et par endroits avait disparu, les vitres des fenêtres, brisées, étaient bouchées avec des guenilles, et le jardin n'exhibait plus qu'un triste fouillis d'orties et de mauvaises herbes, parmi lesquelles bourdonnaient de grosses mouches bleues.

Au bruit des roues un petit garçon aux cheveux filasse et aux yeux pâles comme ceux de Liff Hyatt vint regarder pardessus la barrière, puis alla se cacher derrière un hangar en appentis.

Harney mit pied à terre et aida Charity à descendre de voiture. A ce moment la pluie se mit à tomber, une grosse pluie d'orage balayée par un vent furieux qui s'éleva tout à coup, faisant plier à se rompre les buissons et les jeunes arbres, arrachant leurs feuilles, changeant la route en rivière et remplissant les creux du terrain de flaques d'eau écumantes. Le tonnerre grondait sans cesse, accompagnant le bruit de la pluie et du vent, et une étrange lueur courait à ras du sol sous l'obscurité grandissante.

— Nous avons de la chance d'être ici, après tout, — dit en riant Harney.

Il attacha le cheval sous le hangar délabré, puis enlevant son veston pour en envelopper la jeune fille, il courut avec elle vers la maison. L'enfant n'avait pas reparu. Comme on ne répondait pas quand ils frappèrent à la porte, Harney souleva le loquet et tous deux entrèrent.

Ils se trouvèrent dans une cuisine. Trois personnes s'y tenaient. Une vieille femme, qui avait un mouchoir noué autour de la tête, était assise près de la fenêtre ; elle tenait sur ses genoux un jeune chat maigre et pelé. Une autre femme — la pauvresse échevelée que Charity avait remarquée un jour à la porte de la maison — se tenait debout, appuyée contre la fenêtre, et les regarda entrer d'un air hébété. Près du

poêle un homme à la figure mal rasée, la chemise sale, dormait assis sur un tonneau.

La pièce était nue et misérable. Une atmosphère lourde chargée d'odeurs de crasse et de fumée de pipe y stagnait. Le cœur de Charity se souleva. Les histoires invraisemblables qu'on lui avait racontées sur les gens de la Montagne lui revinrent à la mémoire. Le regard de la femme était si déconcertant, et le visage de l'homme endormi si ignoblement brutal, que son dégoût s'augmenta d'une peur vague. Elle ne craignait rien pour elle, sachant bien que les Hyatt ne lui causeraient aucun ennui; mais elle n'était pas sûre de la façon dont ils recevraient un « monsieur de la ville ».

Lucius Harney aurait certainement ri de ses craintes. Il promena son regard autour de la cuisine, proféra un « bonjour ! » général auquel personne ne répondit, et demanda à la jeune femme s'ils pouvaient s'abriter sous leur toit jusqu'à la fin de l'orage.

Elle détourna les yeux et regarda Charity.

— Vous êtes la demoiselle de chez l'avocat Royall, n'est-ce pas?

Charity rougit.

— Je suis Charity Royall, — dit-elle, comme si elle voulait affirmer son droit à porter ce nom dans l'endroit même où il pouvait le plus être mis en doute.

La femme ne parut rien remarquer.

— Vous pouvez rester, — dit-elle simplement; puis, indifférente, elle se retourna et se pencha sur une casserole dans laquelle elle remua quelque chose.

Harney et Charity s'assirent sur un banc fait d'une planche reposant sur deux caisses. En face d'eux était une porte, pendante sur ses charnières brisées ; par la fente, ils aperçurent les yeux du gamin aux cheveux filasse, et la tête d'une petite fille pâlotte avec une cicatrice rouge à la joue. Charity sourit et fit signe aux enfants d'entrer, mais ceux-ci s'enfuirent sans bruit sur leurs pieds nus. Sans doute avaient-ils peur d'éveiller l'homme endormi, et la jeune femme partageait probablement cette crainte, car elle marchait sur la pointe des pieds, en évitant de s'approcher du poêle.

La pluie continuait à battre la maison, crachant par les

vitres cassées et mal rapiécées, faisant des mares sur le plancher. De temps en temps le petit chat miaulait, se débattait et s'échappait ; alors la vieille femme se penchait, le rattrapait, et le serrait dans ses mains osseuses, sans qu'un muscle bougeât dans sa figure ridée et immobile. Par deux fois l'homme s'éveilla à moitié pour changer de position. Enfin, il s'assoupit, la tête basse tombée en avant sur sa poitrine velue. Comme les minutes passaient, et que des paquets d'eau continuaient à gicler sur les vitres, une horreur du lieu et des gens s'empara de Charity. La vue de cette vieille, de ces enfants craintifs et de cet homme en guenilles cuvant son alcool, firent paraître sa vie à elle comme une vision de paix et d'abondance. Elle revit la cuisine de la maison de Mr Royall, avec son plancher bien lavé, son buffet garni de faïence; et certaine odeur de levure, de café et de savon de ménage qu'elle avait toujours détestée, lui sembla soudain le symbole même de l'ordre et de la propreté. Elle revit le cabinet de travail de Mr Royall, le fauteuil de crin noir au haut dossier, la carpette faite de bandes de drap fané, la rangée de livres sur une planche, la gravure de la *Reddition du général Burgoyne*, et, devant le poêle, le tapis avec un épagneul brun et blanc, bordé de laine verte simulant la mousse. Puis sa pensée s'envola vers la maison de miss Hatchard ; là, tout était fraîcheur, ordre et élégance. Comparativement, la maison rouge lui avait toujours semblé si pauvre et si nue !

« Je suis de la race de ces gens-là... Je suis de la même famille, » se répétait-elle intérieurement ; mais ces mots lui paraissaient vides de sens. Tous ses instincts, toutes ses habitudes, faisaient d'elle une étrangère égarée parmi ces malheureux vivant comme des bêtes dans leur tanière. De toute son âme elle aurait voulu n'avoir point cédé à la curiosité de Harney, et ne l'avoir pas conduit chez les Hyatt. Comme la pluie l'avait trempée, elle se mit à trembler sous la mince étoffe de sa robe. La jeune femme dut s'en apercevoir, car elle sortit de la cuisine et revint avec une tasse ébréchée, à moitié remplie de whisky, qu'elle offrit à Charity. Celle-ci fit un geste de refus ; mais Harney prit la tasse et la porta à ses lèvres. Quand il l'eut posée, Charity le vit fouiller dans sa

poche et en sortir un dollar. Il hésita un moment, puis se ravisa. La jeune fille devina qu'il ne désirait pas qu'elle le vît offrir de l'argent à des gens qu'elle lui avait dit être peut-être de sa famille.

Tout à coup l'homme s'agita, leva la tête et ouvrit les yeux. Il chercha à fixer son regard vague sur Charity et sur Harney, puis il referma les yeux, et de nouveau sa tête retomba sur sa poitrine. Mais une certaine anxiété se peignit aussitôt sur le visage de la femme. Elle regarda par la fenêtre, puis revenant près de Harney, elle dit :

— Je crois que vous feriez bien de vous en aller maintenant.

Le jeune homme comprit et se leva.

— Merci, — dit-il, en lui tendant la main ; mais la femme parut ne pas remarquer son geste, et tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte, elle leur tourna le dos.

La pluie tombait encore, mais ni l'un ni l'autre ne s'en inquiétèrent, tant l'air pur leur semblait un baume. Les nuages s'élevaient et se dissipaient, découvrant des perspectives bleues d'où la lumière s'épandait. Harney détacha le cheval, puis il enveloppa Charity dans la couverture, et tous deux partirent sous la pluie enfin diminuée, et dont les raies déjà se striaient de soleil.

Pendant un moment ils gardèrent le silence. Charity épiait timidement Harney. Il était plus grave que d'habitude, comme si lui aussi était oppressé par ce qu'ils avaient vu. Enfin elle dit brusquement :

— Ces gens-là sont de ma race. Ils pourraient même être de mes parents ; je n'en sais rien.

Elle ne voulait pas qu'il pensât qu'elle regrettait de lui avoir dit son histoire.

— Les malheureux, — fit-il, — je me demande pourquoi ils sont descendus habiter ce nid à fièvres.

Elle eut un rire ironique.

— Mais pour y être plus à leur aise ; c'est bien pire sur la Montagne ! Bash Hyatt a épousé la fille du fermier qui habitait autrefois la maison brune. Sans doute, c'était Bash qui dormait près du poêle.

Harney ne répondant pas, elle continua :

— Je vous ai vu prendre un dollar pour le donner à cette pauvre femme. Pourquoi l'avez-vous remis dans votre poche?

Il rougit et se pencha en avant pour chasser un taon qui s'était posé sur le cou du cheval.

— Je n'étais pas sûr...

— Était-ce parce que vous saviez qu'ils étaient un peu de mes proches, et qu'alors vous avez pensé que j'aurais honte de vous voir leur donner de l'argent? — insista-t-elle nerveusement.

Il se tourna vers elle, les yeux pleins de reproches.

— Oh ! Charity... — murmura-t-il.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom. Son chagrin déborda.

— Je n'ai pas... je n'ai pas honte. Ce sont les miens, et je n'ai pas honte d'eux, — sanglota-t-elle.

— Chère... — murmura-t-il, passant son bras autour d'elle.

Elle s'appuya contre lui et doucement se mit à pleurer...

Il était trop tard pour faire le détour par Hamblin. Le ciel clair fourmillait d'étoiles quand ils atteignirent la vallée de North Dormer et s'arrêtèrent à la maison rouge.

VII

Depuis qu'elle était rentrée dans les bonnes grâces de miss Hatchard, Charity n'avait pas osé retrancher une seule minute des heures qu'elle devait donner à la bibliothèque. Elle se faisait même un point d'honneur d'être en avance, et montrait une louable indignation quand Mamie Targatt, prise comme aide pour le nettoyage et le rangement des livres, arrivait en retard, d'un pas traînant, et négligeait sa tâche pour guetter par la fenêtre le jeune Bill Sollas. Néanmoins, les « jours de bibliothèque » lui semblaient plus que jamais ennuyeux, surtout après ses heures de liberté, si vivantes. Elle s'avouait qu'il lui aurait été difficile de donner le bon exemple à sa subordonnée si Lucius Harney n'avait reçu mission, avant le départ de miss Hatchard, d'étudier, avec l'entrepreneur du village le meilleur moyen d'aérer le *Memorial*.

Lui, avait soin de ne s'occuper de ces travaux qu'aux jours où la bibliothèque était ouverte au public, si bien que Charity était sûre de passer une partie de l'après-midi en sa société. La présence de Mamie Targatt, et le risque d'être interrompus par quelque passant pris subitement d'une soif de lecture, réduisaient leur conversation à un échange de lieux communs ; mais le contraste entre ces politesses faites en public et leur intimité secrète avait un charme de plus pour la jeune fille.

Le jour qui suivit leur promenade à la maison brune était un « jour de bibliothèque ». Charity, assise à son bureau, travaillait à la réfection du catalogue, et Mamie Targatt, les yeux tournés du côté de la fenêtre, répétait en chantonnant les titres d'une pile de livres. La pensée de Charity vagabondait au loin, vers la maison sinistre située au bord du marais. Elle revivait, dans sa pensée, cette longue course du retour, au crépuscule, quand Lucius Harney l'avait si tendrement consolée. Ce jour-là, pour la première fois depuis qu'il prenait pension à la maison rouge, il n'avait pas paru au repas de midi et aucun message n'était venu expliquer son absence. Mr Royall, plus taciturne que d'habitude, n'avait manifesté aucune surprise et n'avait fait aucune remarque. Cette indifférence n'avait en soi rien de particulier, car Mr Royall, comme la plupart de ses concitoyens, avait une façon passive d'accepter les événements. Il paraissait être arrivé depuis longtemps à cette conclusion : que des gens aussi obscurs que les habitants de North Dormer ne pouvaient jamais espérer de modifier aucun événement. Mais pour Charity, encore tout entière sous l'influence de son exaltation passionnée, ce silence avait quelque chose d'inquiétant. On eût dit que Lucius Harney n'avait jamais eu la moindre part à leur existence : l'imperturbable indifférence de Mr Royall semblait le reléguer dans le domaine de l'irréel.

Elle essaya de se plonger dans son travail, d'échapper au souci que lui causait l'absence de Harney. Quelque incident sans importance l'avait sans doute empêché de les rejoindre pour le repas de midi, mais elle était sûre qu'il n'en serait que plus empressé de la revoir, et qu'il n'attendrait pas jusqu'au dîner, où il ne la reverrait qu'en compagnie de Mr Royall et de Verena. Elle se demandait quelles seraient ses premières

paroles, et cherchait, en même temps, par quel moyen elle pourrait se débarrasser de la jeune Targatt, lorsqu'elle entendit un bruit de pas et vit entrer le jeune homme avec Mr Miles.

Le pasteur de Hepburn venait rarement à North Dormer, sauf aux jours où il devait officier dans la vieille église blanche qui, par un rare hasard dans ce pays de petites sectes, appartenait à la vieille communion épiscopalienne [1]. C'était un homme affable et vif, très désireux de profiter le plus possible du petit noyau de « fidèles » qui avait survécu en plein milieu sectaire, et résolu à combattre l'influence de la chapelle baptiste érigée à l'autre extrémité du village ; mais il était trop pris par son service paroissial à Hepbrun, gros bourg industriel plein de débits d'alcool, et il ne trouvait que rarement le temps de venir à North Dormer.

Charity, paroissiennne de l'église blanche (comme tous les gens « comme il faut » de North Dormer), admirait beaucoup Mr Miles. Pendant la mémorable excursion de Nettleton, elle avait même fait le rêve de se marier avec un monsieur ayant des traits aussi réguliers, et une aussi belle façon de s'exprimer, et qui habiterait, comme Mr Miles, un presbytère bâti en pierre de taille et tout couvert de vigne vierge. Elle avait été douloureusement surprise en découvrant qu'un tel privilège appartenait déjà à une dame blonde aux bandeaux frisés, et pourvue d'un gros bébé. L'arrivée de Lucius Harney avait depuis longtemps banni Mr Miles des rêves de Charity, et comme elle le regardait venir aux côtés de Harney, elle se rendit compte soudain de ce qu'il était réellement : un homme assez mûr, assez corpulent, avec une calvitie naissante que ne recouvrait qu'à demi son chapeau d'ecclésiastique, et un nez grec chevauché d'une paire de lunettes. Elle se demanda la raison de sa présence à North Dormer, un jour de semaine, et se sentit un peu déçue que Harney l'amenât avec lui à la bibliothèque, au lieu de s'y rendre seul.

Il apparut bientôt que Mr Miles était à North Dormer sur la prière de miss Hatchard. Il avait passé quelques jours à Springfield, où il était allé prêcher à la place d'un pasteur de ses amis, et la vieille fille avait profité de l'occasion pour le

1. Équivalent, aux États-Unis, de l'Église anglicane.

consulter sur les projets d'aération du *Memorial*. Porter la main sur l'arche sainte des Hatchard était une chose grave, et la bonne demoiselle, toujours pleine de scrupules, et (comme disait son cousin) de scrupules au sujet de ses scrupules, était fort aise d'avoir l'opinion de Mr Miles avant de se décider à commencer les travaux d'amélioration.

— D'après ce que m'a dit votre cousine, — expliqua le pasteur, — je n'ai pas très bien compris quels étaient les changements que vous vouliez faire, et comme les autres directeurs ne l'ont pas compris davantage, j'ai pensé qu'il valait mieux me rendre compte sur place... bien que je sois certain, — ajouta-t-il, en regardant amicalement le jeune homme à travers ses lunettes, — que personne, plus que vous, ne pouvait être compétent... Mais, vous le savez, ce lieu est sacro-saint.

— J'espère, — répondit en riant Harney, — qu'un petit peu d'air frais ne le profanera pas.

Tous deux marchèrent vers l'autre bout de la salle, tandis que le jeune architecte développait ses idées de réfection au pasteur.

Mr Miles avait salué les deux jeunes filles avec son affabilité habituelle, mais d'un air distrait, et d'après les bribes de conversation qui arrivaient jusqu'à Charity elle comprit qu'il était encore sous le charme de sa visite à Springfield, qui avait été pour lui un événement mondain d'une importance considérable.

— Ah ! les Cooperson... oui, vous les connaissez, sans doute, — disait-il à Harney. — Quelle jolie vieille demeure ! Et Ned Cooperson a réuni quelques tableaux de l'école impressionniste qui sont vraiment remarquables...

Les noms qu'il prononçait étaient incompréhensibles pour Charity.

— Oui, oui, en effet... le quatuor Schaefer a joué samedi soir au Lyric Hall, — continuait Mr Miles, — et, lundi, j'ai eu le plaisir de l'entendre encore chez Mrs Cooperson. Exécution admirable... Bach et Beethoven... une réception d'abord... A propos, j'ai vu miss Balch plusieurs fois... elle est vraiment en beauté...

Charity laissa tomber son crayon, et oublia d'écouter les titres chantonnés par Mamie Targatt. Pourquoi Mr Miles nommait-il ainsi tout à coup Annabel Balch?

— Ah, vraiment? — répondit Harney d'un air indifférent...

Et levant sa canne, il poursuivit :

— Voyez, mon plan est d'enlever ces casiers et d'ouvrir un œil-de-bœuf dans l'axe de celui du fronton.

— Je crois que miss Balch a l'intention de passer quelques jours avec miss Hatchard, — continua Mr Miles, qui suivait sa pensée ; puis, se souvenant brusquement pourquoi il était venu à la bibliothèque, il reprit :

— Oui, oui, je vois... je comprends. Cela donnera de l'air sans nuire à l'aspect de la salle. Non seulement je ne vois aucune objection à votre projet, mais je l'approuve...

La conversation continua, et peu à peu les deux hommes, tout en marchant, se rapprochèrent du bureau de Charity. Mr Miles s'arrêta et examina attentivement la jeune fille..

— N'êtes-vous pas un peu pâlotte, mon enfant? Trop de travail, peut-être? Mr Harney me dit que vous et Mamie vous êtes en train de remanier de fond en comble la bibliothèque.

Mr Miles n'oubliait jamais le nom de baptême de ses paroissiens, et quand il nomma Mamie Targatt il lui jeta un regard bienveillant par-dessus ses lunettes.

Puis, se tournant vers Charity :

— Ne prenez pas tant les choses à cœur, Charity ; ne vous fatiguez pas trop, et venez donc un de ces jours à Hepburn voir Mrs Miles.

Il lui serra la main, et fit un petit geste d'adieu à Mamie Targatt; puis il sortit de la bibliothèque accompagné d'Harney.

Charity avait cru voir à Harney un petit air gêné. Tout de suite elle s'imagina qu'il ne voulait pas se trouver seul avec elle ; et avec une soudaine angoisse elle se demanda s'il ne regrettait pas les paroles affectueuses qu'il lui avait dites la veille. Ces paroles avaient été plus fraternelles que tendres, mais la jeune fille avait perdu, dans la chaleur caressante de sa voix, leur sens exact. Harney lui avait fait sentir que le fait d'être une enfant abandonnée de la Montagne n'était pour lui qu'une raison de plus de la serrer dans ses bras et d'apaiser ses sanglots en lui murmurant des mots de consolation... et elle se souvint qu'au bout du voyage, quand elle descendit de la voiture, brisée de fatigue, glacée par le froid de la nuit et

tremblante d'émotion, elle marchait comme si la terre avait été une mer lumineuse se balançant sous ses pas.

Pourquoi donc Harney avait-il soudain changé? Pourquoi avait-il quitté la bibliothèque avec Mr Miles sans même s'excuser auprès d'elle de son absence au repas de midi? L'imagination inquiète de la jeune fille s'arrêta sur le nom d'Annabel Balch. Elle s'était figuré que le visage de Harney avait changé d'expression au moment où ce nom avait été prononcé. Annabel Balch avait été au garden-party de Springfield, belle à ravir !... Peut-être Mr Miles causait-il avec elle à l'heure où Charity et Harney, fuyant la pluie, étaient assis dans le taudis des Hyatt, entre un ivrogne et une vieille pauvresse démente ! Charity ne savait pas exactement ce que pouvait être un « garden-party », mais la vision rapide qu'elle avait eue jadis des pelouses fleuries de Nettleton l'aidait à se représenter la scène, et le souvenir des toilettes que miss Balch portait à North Dormer, et dont elle parlait comme de « vieilles loques », permettait à Charity de se figurer avec quelle élégance elle devait être mise dans le monde. Charity comprit quels souvenirs agréables ce nom avait pu réveiller dans la pensée de Harney, et subitement elle sentit l'inutilité d'une lutte par trop inégale contre de telles influences.

Quand elle descendit de sa chambre pour le repas du soir elle s'étonna de ne point apercevoir Harney. Tout en attendant sur le perron, elle se souvint brusquement du ton ironique qu'avait eu Mr Royall pour parler de leur départ matinal de la veille. Mr Royall était assis près d'elle, sa chaise renversée en arrière, les pieds, chaussés de gros souliers noirs à élastiques, appuyés contre la balustrade du perron. Ses cheveux gris mal peignés se dressaient au-dessus de son front comme la crête d'un oiseau irrité, et la peau tannée de ses joues était tachetée de rouge. Charity savait que ces taches rouges étaient le signal d'une explosion de colère.

En effet, tout à coup il cria :

— Quand allons-nous manger? Verena a-t-elle encore manqué ses biscuits [1]?

1. On mange souvent à la campagne, au repas du soir, dans la Nouvelle Angleterre, des petits pains sans levure appelés des « biscuits ».

Charity eut un regard effrayé. Elle osa pourtant dire :

— Elle attend sans doute l'arrivée de Mr Harney.

— Mr Harney ne viendra pas.

Mr. Royall, ce disant, se leva, marcha vers la porte, et lança, en haussant la voix pour être entendu de la sourde :

— Allons, allons, Verena, le dîner !

Charity tremblait d'appréhension. Il était évident qu'il s'était passé quelque chose, et elle était sûre, maintenant, que Mr. Royall savait pourquoi Harney n'avait pas reparu à la maison rouge. Pour rien au monde elle n'eût voulu lui montrer son inquiétude. Elle prit donc sa place habituelle, tandis que son tuteur, s'asseyant en face d'elle, se versait une grande tasse de thé avant de lui passer la théière. Verena apporta des œufs brouillés ; il en remplit son assiette.

— N'en prenez-vous pas? — demanda-t-il à la jeune fille.

Charity se ressaisit et se mit à manger.

Le ton qu'avait pris Mr Royall pour lui dire : « Il ne viendra pas » lui sembla rempli d'une satisfaction menaçante. Elle eut l'intuition qu'il s'était mis, tout à coup, à haïr Lucius Harney, et comprit qu'elle en était certainement la cause. Mais elle n'avait aucun moyen de découvrir si c'était un acte d'hostilité de Mr Royall qui avait fait partir le jeune homme, ou si, tout simplement, celui-ci désirait éviter de la revoir après leur excursion à la maison des Hyatt. Tout le temps du repas elle chercha à garder un air indifférent ; mais elle se doutait que Mr Royall l'épiait sournoisement et que son agitation ne lui échappait pas.

Après le dîner elle regagna sa chambre. Bientôt, elle entendit Mr Royall traverser le corridor pour aller s'installer de nouveau sur le perron. Elle s'assit sur son lit, luttant désespérément contre le désir de descendre et de lui demander ce que Harney était devenu.

« J'aimerais mieux mourir que de le faire », se disait-elle tout bas. D'un seul mot, pourtant, il l'aurait tirée de sa douloureuse incertitude ; mais jamais elle ne consentirait à le lui demander.

Elle se leva et s'appuya à la fenêtre. La nuit était venue. L'arc léger de la lune nouvelle était suspendu au ras des collines. A travers l'obscurité, elle aperçut un ou deux passants

qui descendaient la route ; mais comme la soirée était trop fraîche pour que l'on pût flâner, les rares promeneurs eurent bientôt regagné leurs logis. Çà et là, maintenant, des fenêtres s'éclairaient. Un mince filet de lumière faisait éclater la blancheur d'un groupe de lys blancs dans le jardinet de la veuve Hawes ; plus loin, la lampe à pétrole de Carrick Fry projetait un cercle de clarté sur la jardinière rustique posée au milieu de sa pelouse. Longtemps, la jeune fille, agitée, resta penchée à sa fenêtre, une fièvre d'inquiétude aux tempes. Enfin elle gagna le couloir, prit son chapeau et sortit de la maison en coup de vent. Mr Royall était toujours assis sur le perron. Verena, ses vieilles mains croisées sur sa jupe rapiécée, avait pris place à ses côtés. Quand Charity descendit les marches Mr Royall lui cria :

— Où allez-vous?

Elle aurait pu répondre : « Chez Orma Fry » ou « chez les Targatt », et l'une ou l'autre réponse aurait pu être vraie, car elle n'avait pas de but arrêté. Mais elle se déroba en silence, résolue à ne pas reconnaître le droit de Mr Royall de la questionner.

A la grille du jardin elle s'arrêta, scrutant la rue à droite et à gauche. L'obscurité l'attirait ; l'idée lui vint aussi de monter sur la colline et de s'enfoncer dans le bois de mélèzes au-dessus de la prairie. Puis, elle examina encore la rue d'un regard indécis. Comme elle regardait, la lueur d'une lampe apparut à travers les sapins qui masquaient la maison de miss Hatchard. Lucius Harney était donc là?... Il n'était pas retourné à Hepburn avec Mr Miles, comme elle se l'était imaginé tout d'abord? Mais où avait-il dîné, et qu'est-ce qui l'avait empêché de venir prendre ses repas, comme d'habitude, chez Mr Royall? La lumière qui éclairait une des fenêtres de la maison Hatchard était une preuve certaine de la présence du jeune homme, car la femme de ménage n'était présente que le matin, afin de faire la chambre de Harney et préparer son café. Sans doute était-il à ce moment même assis devant sa lampe... Pour s'en assurer, Charity n'avait qu'à traverser la moitié du village, et à frapper à la fenêtre éclairée. Elle hésita quelques instants ; puis elle se dirigea vers la maison de miss Hatchard.

Elle marchait très vite, regardant à droite et à gauche, afin d'éviter les rencontres possibles. A moitié chemin elle traversa la rue en biais pour échapper à la clarté de la lampe de Carrick Fry. Toutes les fois qu'elle était malheureuse elle se sentait seule, butée contre un monde sans pitié ; alors un instinct de sauvagerie presque animale la possédait. La rue était vide : elle passa sans être vue par la grille du jardin et suivit le sentier qui menait à la demeure de miss Hatchard. La façade blanche apparaissait indistincte à travers les arbres, ne montrant qu'un petit rectangle de lumière à l'étage inférieur. Charity s'était imaginé que la lampe était dans le salon de miss Hatchard ; mais en s'avançant elle se rendit compte que la fenêtre éclairée se trouvait à un autre coin de la maison. Elle ne connaissait pas la pièce à laquelle appartenait cette fenêtre, et elle s'arrêta sous les arbres, prise d'une peur soudaine. Néanmoins, elle s'avança, marchant doucement sur le gazon, se tenant si près de la maison que la personne qui pouvait se trouver dans la pièce éclairée n'aurait pu la voir, au cas même ou elle aurait trahi sa présence en faisant du bruit.

La fenêtre s'ouvrait sur une étroite véranda surmontée d'un treillage couvert de clématites. Elle s'approcha tout près, écarta les branches de clématites et regarda. Elle aperçut un coin de la chambre, le pied d'un lit d'acajou, une gravure sur le mur, un lavabo sur lequel avait été jeté un essuie-mains, et l'extrémité de la table couverte d'un tapis vert sur laquelle se trouvait la lampe. Une moitié de l'abat-jour était visible, et juste sous cet abat-jour, deux mains fines et hâlées, l'une tenant un crayon et l'autre une règle, se mouvaient, en des gestes lents et précis, sur une planche à dessin.

Le cœur de Charity bondit, puis cessa de battre. Harney était là... et tandis que son âme à elle était ballottée sur une mer de douleur, elle le découvrait assis tranquillement devant une planche à dessin ! La vue de ces deux mains accomplissant leur besogne avec leur habileté, leur précision habituelles, la fit sortir de son rêve. Elle comprit tout à coup la disproportion entre l'angoisse qu'elle avait ressentie et la cause de son agitation... Elle était sur le point de se détourner de la

fenêtre, honteuse et humiliée, quand brusquement une des mains repoussa la planche, tandis que l'autre, d'un geste énervé, jetait au loin le crayon.

Charity avait souvent remarqué le soin extrême que Harney avait de ses dessins, et le souci et la méthode avec lesquels il exécutait et terminait tous ses travaux. Ce geste impatient, par lequel il avait repoussé loin de lui la planche à dessin, paraissait révéler un nouvel état d'âme. Cela trahissait un découragement subit, ou un dégoût de son travail, et la jeune fille se demanda si, lui aussi, il était en proie à de secrètes inquiétudes. L'impulsion qui la portait à fuir céda au besoin d'assouvir sa curiosité; elle monta les deux marches de la véranda et plongea son regard anxieux dans la chambre. Harney avait posé ses coudes sur la table, le menton appuyé sur ses mains croisées. Il avait retiré son veston, son gilet, et déboutonné le col de sa chemise de flanelle ; elle remarqua les lignes vigoureuses de son jeune cou, les muscles souples qui le reliait à la poitrine. Il regardait droit devant lui, les yeux fixes, un air de fatigue et de dégoût sur son visage; on eût dit qu'il contemplait dans un miroir invisible le reflet déformé de ses propres traits. Pendant un moment Charity, immobile, l'épia avec une sorte de terreur ; il lui apparaissait comme un être inconnu, un étranger sous le masque de traits familiers. Enfin, détachant ses yeux du jeune homme, elle vit sur le parquet une valise à moitié ouverte et bourrée de vêtements. Elle comprit alors qu'il était en train de préparer son départ, et qu'il avait probablement décidé de s'en aller sans la voir. Elle devina que cette décision, quelle qu'en fût la cause, le troublait profondément, et elle conclut immédiatement que son changement de plan était dû à quelque intervention malveillante de Mr Royall. Tous ses anciens ressentiments, toutes ses révoltes secrètes, se ravivèrent, mêlés confusément à l'émotion qu'excitait la proximité de Harney. Quelques heures auparavant, elle s'était sentie soutenue et consolée par l'amitié compatissante du jeune homme ; maintenant elle se trouvait de nouveau seule dans la vie, et doublement seule après cet instant de sympathie partagée.

Harney ignorait toujours sa présence. Immobile, le menton appuyé sur les mains, il fixait toujours d'un œil morne le

même endroit de la tenture. Il n'avait même pas eu l'énergie de terminer ses préparatifs : les vêtements et les papiers gisant sur le parquet autour de la valise l'attestaient. Tout à coup il dénoua ses mains, se levant brusquement, et Charity, dans la crainte d'être découverte, s'accroupit sur la marche de la véranda. La nuit était si obscure qu'il était peu probable qu'il parvînt à la découvrir, à moins d'ouvrir la fenêtre, et encore aurait-elle eu le temps de se dissimuler rapidement sous l'ombre épaisse des arbres. Il resta debout quelques instants, regardant autour de lui avec la même expression de fatigue et de dégoût, comme s'il se méprisait lui-même, lui, et tout ce qui l'entourait ; puis il vint s'asseoir devant la table, tira encore quelques traits incertains, et posa derechef son crayon. Enfin, il se leva, traversa la chambre, donnant en passant un coup de pied rageur à la valise, pour l'écarter de son chemin, et se jeta sur le lit, les bras repliés sous sa tête, fixant le plafond d'un air las et maussade. Combien de fois Charity l'avait-elle vu couché ainsi près d'elle, sur l'herbe des prés ou sur l'épais tapis des aiguilles des pins, les yeux fixés sur le ciel, le visage illuminé de plaisir comme par les taches de soleil que les branches faisaient bouger sur son front! Maintenant, ce visage était si changé qu'elle le reconnaissait à peine, et la douleur qu'elle ressentait de le voir ainsi désolé lui serrait la gorge. Des larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent sur ses joues.

Longtemps elle resta ainsi accroupie sur la marche, retenant son souffle, s'engourdissant dans une immobilité complète. Un mouvement de sa main, un léger coup sur la vitre, et elle se représentait le changement qui s'opérerait sur le visage de Harney. Dans toutes les veines de son jeune corps volontairement immobilisé elle sentait déjà le frisson de la proximité désirée, et la chaleur de l'accueil des yeux et des lèvres de Harney, s'il eût deviné sa présence; mais quelque chose l'empêchait de bouger. Ce n'était ni la peur du péché ni la crainte de la médisance ; elle n'avait jamais eu peur de sa vie. C'était simplement qu'elle venait subitement de comprendre ce qui arriverait si elle tentait d'entrer. C'était ce qui arrivait fatalement entre jeunes gens et jeunes filles, ce que North Dormer feignait publiquement d'ignorer, et ce

dont il ricanait en cachette. C'était ce que miss Hatchard ignorait sans doute véritablement, mais ce que toutes les camarades de Charity avaient deviné avant même d'avoir quitté l'école. C'était ce qui était arrivé à Julia, la sœur de Ally Hawes, ce qui l'avait fait partir à Nettleton, et ce qui faisait que, depuis ce jour, personne ne prononçait plus jamais son nom...

Bien entendu, ces histoires ne finissaient pas toujours d'une manière aussi sensationnelle que dans le cas de Julia Hawes. D'autres dénouements moins bruyants n'en étaient peut-être que plus tragiques. Charity avait toujours soupçonné que le sort de Julia avait dû avoir ses compensations. Il y avait en effet d'autres fins, pires que celle-là, tristes dénouements, mesquins, misérables, inavoués ou inavouables, et d'autres vies qui continuaient tristement, sans changement visible, toujours ligotées par l'hypocrisie impitoyable de la petite commune. Mais ce n'étaient point là les raisons qui la retenaient. Depuis la veille elle avait compris le trouble profond qu'elle sentirait si Harney la prenait encore dans ses bras : les mains se fondant l'une dans l'autre, la bouche brûlant la bouche, et la longue flamme la dévorant de la tête aux pieds. Un sentiment différent se mêlait à celui-ci : l'orgueil ému de la tendresse qu'il lui avait témoignée, la douceur étonnée que cette tendresse avait mise dans son cœur. Parfois, quand sa jeunesse flambait soudainement en elle, elle s'était vue cédant comme d'autres jeunes filles à de furtives caresses dans le crépuscule, sous les haies ; mais elle ne pouvait pas se diminuer ainsi devant Harney. Elle ne savait pas pourquoi il voulait s'en aller ; mais, puisqu'il s'en allait, elle sentait qu'elle ne devait rien faire pour défigurer la fière image qu'il emportait d'elle. S'il la voulait il devait la chercher : elle ne voulait pas qu'il la prît par une surprise des sens, comme il en avait peut-être pris tant d'autres, comme une Julia Hawes avait été prise...

Aucun bruit ne venait du village endormi. Dans l'obscurité profonde du jardin elle percevait, de temps en temps, un secret frémissement des branches, comme si quelque oiseau nocturne les frôlait. A un moment des pas se firent entendre près de la grille. Elle se rejeta dans l'ombre et le bruit se perdit

au loin, laissant derrière lui un silence plus profond. Les yeux de Charity se tenaient toujours fixés sur le visage tourmenté de Harney : elle sentait qu'elle ne pourrait point bouger tant qu'il ne ferait pas lui-même quelque mouvement. Cependant, elle commençait à s'engourdir dans son attitude gênée, et, parfois ses pensées devenaient si vacillantes qu'elle se rendait compte qu'elle ne restait là que parce qu'elle était anéantie de faiblesse.

Un temps dont elle perdit la notion se passa dans cette étrange veillée. Harney gisait toujours sur le lit, sans mouvement, les yeux ouverts et immobiles, comme suivant sa vision jusqu'à son douloureux dénouement. Soudain, il bougea, et changea légèrement d'attitude. Le cœur de Charity se mit à battre très fort. Mais le jeune homme ne fit qu'étendre ses bras, pour retomber tout de suite dans la même attitude. Avec un profond soupir, il rejeta d'un mouvement de tête familier ses cheveux du front ; puis tout son corps se détendit, sa face se tourna de côté sur l'oreiller. Le sourire habituel revint sur ses lèvres, et l'air farouche disparut de son visage, le laissant frais comme celui d'un enfant. Charity s'aperçut qu'il dormait.

Elle se leva alors et s'enfuit.

VIII

Charity avait tellement perdu la notion du temps passé sous la fenêtre de Harney qu'elle ne se rendit compte de l'heure tardive que lorsqu'elle fut dans la rue. Quand elle quitta l'ombre épaisse des sapins, toutes les fenêtres situées entre la demeure de miss Hatchard et la maison Royall étaient sans lumière.

Elle crut pourtant deviner, du côté de l'étang des canards, deux formes dans la nuit. Elle se rejeta vivement en arrière, et attendit... Rien ne bougea ; elle avait si longtemps tenu les yeux fixés sur la chambre éclairée que l'obscurité la troublait, et elle pensa qu'elle avait dû se tromper.

Elle continua son chemin, se demandant si Mr Royall

était encore sur le perron. Dans l'état d'excitation fébrile où elle se trouvait, il lui était assez indifférent qu'il l'attendît ou qu'il ne l'attendît pas. Elle se sentait planer au-dessus de la vie, sur un grand nuage d'angoisse, du haut duquel les réalités de chaque jour ne paraissaient guère plus que de petits points dans l'espace. Le perron était vide, le chapeau de Mr Royall pendait à la patère dans le vestibule, et la lampe de cuisine brûlait en attendant Charity. Elle la prit et monta se coucher.

Le lendemain, les heures de la matinée s'écoulèrent mornes et sans incident. Charity s'était imaginé que, d'une façon ou d'une autre, elle apprendrait le départ de Harney ; mais Verena, qu'isolait sa surdité, ne pouvait rien lui apprendre ; et nul visiteur ne se présenta pouvant l'éclairer à ce sujet.

Mr Royall sortit de bonne heure, comme d'habitude, et ne revint pas avant que Verena eût dressé la table pour le repas de midi. Quand il entra il alla droit à la cuisine et cria à la vieille : « Allons, à table ! » Dans la salle à manger, Charity était déjà assise à sa place habituelle, en face du couvert de Harney. Mr Royall n'ayant fait aucune allusion à l'absence du jeune homme, Charity ne demanda aucune explication. L'exaltation fiévreuse de la nuit précédente était tombée ; la jeune fille se disait que Harney était parti, avec indifférence, presque brutalement, et que, maintenant, sa vie à elle retomberait de nouveau dans l'étroite ornière d'où, une heure, il l'avait sortie. Elle se disait surtout, et avec une ironie amère, qu'une autre, plus hardie, n'aurait pas hésité à user de ses talents pour le garder.

Elle resta à table jusqu'à la fin du repas, afin de ne pas donner à Mr Royall le prétexte d'une remarque; mais quand il se leva, elle se leva également, laissant Verena desservir toute seule. Elle avait déjà gagné l'escalier quand Mr Royall l'interpella.

— J'ai la migraine, — dit-elle. — Je monte me coucher.

— Un moment, je vous prie. J'ai quelque chose à vous dire.

Elle devina qu'elle allait enfin être fixée. Tous ses nerfs se tendaient. En entrant dans le bureau, elle fit un dernier effort pour paraître indifférente.

Mr Royall se tenait debout au milieu de la pièce, ses épais sourcils hérissés, sa mâchoire inférieure agitée d'un léger tremblement. D'abord elle pensa qu'il avait bu ; mais elle voyait qu'il était de sang-froid, et en proie à une profonde et âpre émotion qui ne ressemblait en rien à ses accès de colère habituels. Tout à coup elle comprit que, jusqu'alors, elle ne l'avait jamais vraiment regardé; que jamais elle ne lui avait donné une pensée, et que, sauf le jour où il avait voulu forcer la porte de sa chambre, il n'avait représenté à ses yeux que *la personne qui est toujours là*, fait central et incontesté de la vie, aussi inévitable, mais aussi dépourvu d'intérêt, que le village même où ils habitaient. Même alors elle n'avait envisagé son tuteur que par rapport à elle-même, et ne s'était jamais demandé quels sentiments il pouvait éprouver vis-à-vis d'elle. Elle se bornait instinctivement à conclure qu'il la laisserait tranquille à l'avenir. Pour la première fois Mr Royall se dressait devant elle comme une réalité avec laquelle il fallait compter.

Les deux mains appuyées sur le dossier de sa chaise, il la dévisageait. Finalement il dit :

— Voyons, Charity, si nous causions une fois comme deux amis?

Tout de suite, elle eut l'impression que quelque chose qu'elle ignorait s'était passé et qu'elle était désormais en son pouvoir. Elle voulut se débattre, et jeta brusquement, sans savoir ce qu'elle disait :

— Où est Mr Harney? Pourquoi n'est-il pas revenu? L'avez-vous renvoyé?

La décomposition des traits de Mr Royall l'effraya. Il devint subitement exsangue, et les rides qui creusaient sa face basanée s'enfoncèrent et parurent presque noires.

— N'a-t-il pas eu le temps de répondre à quelques-unes de ces questions la nuit dernière? Vous avez été assez longtemps ensemble, — répondit-il.

Charity demeura sans voix. Sa pensée était si loin qu'elle dut faire effort pour comprendre la portée de l'accusation. Mais l'instinct de défense s'était déjà éveillé en elle.

— Qui donc a dit que nous étions ensemble hier au soir?

— A l'heure qu'il est tout le monde le dit.

— Alors, c'est vous qui leur avez mis ce mensonge dans la bouche...

Et d'un coup, avec un subit éclat de fureur elle s'écria :

— Oh ! comme je vous ai toujours haï !

Elle attendait une réplique sur le même ton, mais son exclamation tomba dans le silence.

— Je le sais, — répliqua Mr Royall lentement. — Mais ce n'est pas cela qui avancera beaucoup les choses.

— En tous cas, cela me permet de n'attacher aucune importance aux mensonges qu'il vous plaît de débiter sur moi.

— Si mensonges il y a, ce ne sont pas les miens. J'en jure sur la Bible, Charity. Je ne savais même pas où vous étiez; je ne suis pas sorti de cette maison hier soir.

Voyant qu'elle ne répondait rien, il reprit :

— Est-ce un mensonge d'avancer qu'on vous a vue sortir de chez miss Hatchard à minuit passé?

Elle se raidit dans un rire, toute sa hardiesse insolente revenue :

— Je n'ai pas songé à regarder l'heure.

— Malheureuse... malheureuse... vous... vous... Mon Dieu, pourquoi me l'avez-vous dit? — éclata-t-il en tombant sur sa chaise, la tête penchée sur la poitrine comme celle d'un vieillard.

Mais Charity avait repris possession d'elle-même, avec, cette fois, le sentiment du danger.

— Pensez-vous que je prendrais la peine de vous mentir? Qui êtes-vous, après tout, pour me demander où je vais quand je sors?

Mr Royall releva la tête. Son visage avait repris son expression calme, presque douce, l'expression que Charity se souvenait lui avoir vue parfois quand elle était petite fille, du vivant de Mrs Royall.

— Je vous en prie, Charity, — dit-il doucement, — ne continuons pas sur ce ton. Cela ne nous servira à rien, ni à l'un ni à l'autre. On vous a vue entrer dans la maison de cet homme... on vous a vue en sortir... Je sentais cela arriver, j'espérais intervenir à temps. Dieu m'est témoin que...

Elle l'interrompit, le cinglant de son mépris :

— Ah ! c'était donc vous? Je savais bien que c'était vous qui l'aviez renvoyé !

Il la regarda d'un air surpris.

— Ne vous l'a-t-il pas dit? Je croyais qu'il avait compris.

Il continuait à parler lentement, avec des arrêts pénibles :

— Je ne vous ai pas nommée : je me serais plutôt coupé la main. Je lui ai dit tout simplement que je ne pouvais pas me passer du cheval plus longtemps, et que Verena avait trop à faire avec la cuisine. Ce n'est sans doute pas la première fois que pareille aventure lui arrive. En tous les cas, il parut prendre la chose en douceur. Il m'a dit qu'il avait à peu près terminé ce qu'il était venu faire ; il n'y a pas eu un mot de plus entre nous... S'il vous a dit autre chose, il vous a menti.

Charity l'écoutait en proie à un accès de rage froide. Elle se moquait bien des potins du village... mais assister à l'anéantissement de tous ses rêves, froissés par une main brutale !

— Je vous ai dit que je ne lui avais pas parlé. Nous n'avons pas été ensemble cette nuit.

Surpris, Mr Royall, la regarda.

— Vous n'avez pas été ensemble cette nuit?

— Non... Ce n'est pas que je me soucie de ce que vous pouvez dire, vous autres... mais, aussi bien, pourquoi ne sauriez-vous pas la vérité? Nos relations ne sont pas ce que vous pensez... vous et les vilaines gens d'ici. Il était bon pour moi, c'était mon ami, voilà tout. Tout d'un coup il a cessé de venir, et j'ai bien deviné que vous en étiez la cause, *vous* ! — s'écria-t-elle, avec toute la rancune irritée que le passé avait accumulée en elle.

Et elle continua :

— Si bien que je suis allée chez lui hier soir pour lui demander ce que vous lui aviez dit...

Mr Royall poussa un soupir de soulagement.

— Mais alors... si vous ne l'avez pas trouvé chez lui, pourquoi êtes-vous restée si longtemps absente?... Charity, de grâce, répondez-moi. Comprenez-donc que j'ai besoin de savoir pour les faire taire.

Charity ne s'émut pas. Cette soudaine abdication de toute autorité sur elle la laissait indifférente. Elle ne sentit que l'outrage de son intervention.

— Ne voyez-vous donc pas que je me moque de ce que l'on dit de moi? Oui, c'est vrai... j'étais sortie pour le voir. Et je l'ai vu de loin... il était dans sa chambre. Mais je n'ai pas osé entrer. Je suis restée dehors tout le temps à le guetter. Mais je ne voulais pas qu'il crût que je courais après lui...

Elle sentit que la voix lui manquait, et se ressaisit dans un dernier élan de défi :

— Aussi longtemps que je vivrai, je ne vous pardonnerai pas! Je ne vous pardonnerai jamais !

Mr Royall ne répondit pas. Il demeura assis, la tête penchée, absorbé dans ses pensées. Ses mains aux veines saillantes étreignaient les bras de son fauteuil. L'âge semblait être tombé sur lui comme l'hiver descend sur les collines après les premières pluies d'automne. Enfin il releva la tête.

— Vous dites que vous vous moquez de ce que l'on dit de vous. Mais vous êtes la fille la plus fière que je connaisse, et la dernière, partant, à admettre que l'on vous critique. Or, vous savez bien qu'il y aura toujours des jaloux pour vous épier. Vous êtes la plus jolie et la plus fine jeune fille du village, et cela suffit à déchaîner toutes les mauvaises langues contre vous. Jusqu'à ces derniers temps vous n'aviez jamais fourni de prétexte à la médisance, pas plus qu'aux bavardages... Ce prétexte, on le possède maintenant et l'on s'en servira. Moi, je crois ce que vous me dites ; mais les autres, vous savez bien qu'ils ne le croiront pas... C'est Mrs Tom Fry qui vous a vue entrer chez Harney... deux ou trois autres mauvaises langues étaient là à guetter votre sortie... Songez-donc, vous avez passé des journées entières avec ce garçon depuis qu'il est ici... Je suis homme de loi, et je sais, hélas, combien la calomnie a la vie dure.

Il s'arrêta, mais Charity demeura immobile, ne donnant aucun signe d'acquiescement, ni même d'attention.

— C'est un garçon bien sympathique, — continua Mr Royall. — Moi-même j'avais plaisir à causer avec lui. Les jeunes gens d'ici n'ont pas eu sa chance. Mais il y a une vérité vieille comme le monde : c'est que lorsqu'un jeune homme a envie d'épouser une jeune fille il trouve toujours moyen de le lui dire.

Charity ne répondit pas. Rien ne pouvait lui être plus dou-

loureux et plus humiliant que d'entendre de telles paroles sortir de cette bouche.

Mr Royall se leva.

— Écoutez-moi, Charity. J'ai eu autrefois une mauvaise pensée et vous me l'avez fait payer cher. Ce compte n'est-il pas réglé? Il y a, en moi, quelque chose dont je ne suis pas toujours maître ; mais, sauf cette fois-là, j'ai toujours agi loyalement avec vous et vous l'avez toujours su... Vous saviez que vous n'aviez rien à craindre de moi. Malgré tous vos mépris et toutes vos railleries vous avez toujours su que je vous aimais comme un homme aime une femme honnête. Il est vrai que je suis beaucoup plus âgé que vous ; mais je dépasse de plusieurs coudées ce village et ses habitants, et cela, vous le savez aussi. J'ai gâché ma vie, il y a de longues années; mais il n'est peut-être pas trop tard pour la refaire. Si vous consentez à m'épouser nous partirons d'ici pour aller nous établir dans une grande ville, où l'on se débrouille toujours. Il n'est pas trop tard pour trouver un débouché. Je vois cela à la façon dont on m'accueille quand je vais à Hepburn ou à Nettleton pour plaider, ou pour m'occuper d'affaires.

Charity ne bougea pas. Rien dans cet appel n'atteignait son cœur et elle ne pensait qu'à trouver des répliques blessantes et flétrissantes. A l'entendre, une lassitude de plus en plus grande la gagnait. Que pouvait-il dire qui eût la moindre importance? Elle voyait l'ancienne vie se refermer sur elle et ne daignait pas même s'arrêter à la vision qu'il évoquait d'un avenir chimérique.

— Charity... Charity... dites que vous consentez... dites...

Elle entendit passer dans la voix de Mr Royall toute la fièvre de ses années perdues et de sa passion vainement prodiguée.

— A quoi sert tout ceci? Quand je m'en irai d'ici, ce ne sera pas avec vous, — dit-elle brutalement.

Tout en parlant, elle se dirigeait vers la porte ; mais elle le trouva devant elle, lui barrant le chemin. Il semblait soudainement grandi et fort, comme si l'extrémité de son humiliation lui avait donné une vigueur nouvelle.

— Ainsi, c'est tout ce que vous avez à me dire? C'est peu.

Il s'était adossé au chambranle de la porte, si imposant et si puissant qu'il semblait remplir, à lui seul, la pièce étroite.

— Eh bien, oui... vous avez raison : je n'ai aucun droit sur vous... Pourquoi songeriez-vous à un homme fini comme moi? Vous voulez l'autre, je ne vous en blâme pas. Vous avez jeté votre dévolu sur ce qu'il y avait de mieux, dès que l'occasion s'est présentée. C'est toujours comme cela que j'ai procédé moi-même.

Il la fixait de ses yeux pénétrants, et elle eut le sentiment que la lutte était en lui à son point extrême.

— Voulez-vous qu'il vous épouse? — demanda-t-il brusquement.

Ils se regardèrent un long moment dans les yeux, avec cette tragique égalité de courage qui donnait parfois à Charity le sentiment qu'ils étaient du même sang.

— Répondez. Voulez-vous qu'il vous épouse?... Il peut être ici dans une heure si vous le désirez. Ce n'est pas pour rien que je suis homme de loi depuis trente ans. Il a loué la voiture de Carrick Fry pour se faire conduire à Hepburn; mais il ne peut pas partir avant une heure. Et je puis lui présenter les choses de telle manière qu'il ne soit pas long à se décider... C'est un faible, au fond, et j'en ferai ce que je voudrai. Je ne dis pas que vous ne le regretterez pas plus tard... mais, par Dieu, vous l'épouserez si vous le voulez, et je vous y aiderai.

Elle l'écoutait en silence. Tout ce qu'il sentait et tout ce qu'il disait lui demeurait si lointain que nulle saillie méprisante n'aurait pu la soulager. Tout en l'écoutant, le souvenir des souliers boueux de Liff Hyatt écrasant les fleurs blanches de la ronce lui traversa l'esprit. Pareille aventure lui était arrivée : en elle, quelque chose avait fleuri, quelque chose d'éphémère mais d'exquis, quelque chose qu'elle avait dû voir piétiné sous ses yeux... Et tandis que cette pensée l'emplissait, elle apercevait Mr Royall devant elle, toujours appuyé contre le chambranle de la porte, mais abattu, diminué, comme si le silence de la jeune fille était la réponse qu'il redoutât le plus.

— Je ne veux rien de ce que vous pouvez m'offrir, — dit-elle froidement. — Je suis contente qu'il s'en aille.

Mr Royall resta encore un moment immobile, la main sur le bouton de la porte.

— Charity ! — dit-il d'un ton suppliant.

Elle ne répondit pas et il tourna alors le bouton et sortit. Elle l'entendit soulever le loquet de la porte d'entrée et le vit descendre les marches du perron. Il traversa le jardin, la taille penchée, la démarche lourde, et elle le vit s'éloigner lentement le long de la route.

Elle demeura quelque temps à la même place, toute tremblante encore d'humiliation. Les dernières paroles de Mr Royall résonnaient si fort à ses oreilles qu'il lui semblait que l'écho devait s'en propager dans tout le village, la proclamant une créature capable de se prêter aux plus viles suggestions. Sa honte l'écrasait comme une oppression physique : le plafond et les murs lui faisaient l'effet de se refermer sur elle, et elle fut brusquement saisie par le désir d'être dehors, très loin, là où elle pourrait respirer. Comme elle allait atteindre la porte d'entrée, Lucius Harney l'ouvrit.

Il avait l'air plus grave et moins assuré que d'habitude. Pendant un moment, ils se regardèrent sans parler. Machinalement, il lui tendit la main.

— Est-ce que vous sortiez? — demanda-t-il. — Puis-je entrer?

Le cœur de la jeune fille battait si violemment qu'elle eut peur de parler. Elle le regardait, les yeux dilatés, prête à pleurer; puis elle sentit que son silence pouvait la trahir, et, très vite, elle dit :

— Oui, entrez.

Elle le conduisit dans la salle à manger, et là ils s'assirent en face l'un de l'autre. La table, sur laquelle traînait encore l'huilier et la corbeille à pain en fer-blanc laqué, les séparait. Harney avait déposé son chapeau de paille, et, comme il était assis en face d'elle, dans son léger veston d'été, une cravate marron nouée sous son col de flanelle, ses cheveux lisses et bruns rejetés en arrière, elle se le représenta comme elle l'avait vu la nuit précédente, couché sur son lit, les cheveux épars tombant sur ses yeux, sa gorge nue sortant de sa chemise déboutonnée. Il ne lui avait jamais semblé si loin d'elle qu'au moment où cette vision passa dans son esprit.

Brusquement, il parla.

— Je suis si peiné que ce soit un adieu : vous savez sans doute que je pars, — dit-il d'un air embarrassé.

Elle devina qu'il se demandait jusqu'à quel point elle était renseignée sur les raisons de son départ.

— Sans doute vous avez terminé votre travail plus tôt que vous ne l'espériez, — dit-elle très bas.

— Oui... en effet... ou plutôt, non : il y a beaucoup de maisons que j'eusse aimé dessiner. Mais mon congé est limité, et puisque Mr Royall a besoin de son cheval, il me serait difficile, si je restais ici, de trouver un moyen de locomotion.

— Il n'y a pas beaucoup d'attelages à louer par ici, en effet, — dit-elle ; et il y eut un autre silence.

— J'ai passé ici des journées bien agréables. Je voulais vous remercier de l'accueil que vous m'avez fait, — continua-t-il, une légère rougeur sur le front.

Charity ne trouva aucune réponse. Il continua :

— Vous avez été tellement bonne pour moi. Je voulais vous le dire... Je voudrais vous voir plus heureuse, moins isolée... sans doute un de ces jours il se fera un changement dans votre vie.

Elle répondit :

— Rien ne change à North Dormer : personne ne s'y attend, du reste.

Sa réponse coupait court aux consolations banales que le jeune homme allait débiter. Il resta muet, la regardant d'un air indécis. Puis il dit, avec son doux sourire :

— Cela ne sera pas vrai pour vous. Non, cela ne peut l'être.

Le sourire de Harney fut comme un coup de couteau dans le cœur de Charity. Elle sentit les larmes monter, et se leva.

— Au revoir, — dit-elle.

Vaguement, elle comprit qu'elle lui avait tendu la main, et sentit que sa main à lui était glacée.

— Au revoir, — dit-il.

Sur le seuil de la porte il s'arrêta un instant.

— Vous direz au revoir pour moi à Verena.

Elle entendit qu'il traversait le vestibule et fermait la porte extérieure. Elle perçut le grincement des cailloux du

jardin sous ses pas rapides, et le cliquetis de la grille qui se refermait derrière lui.

Le lendemain matin, quand elle se leva après une nuit d'insomnie, l'aube froide éclairait ses vitres. Elle se pencha dehors et aperçut un petit garçon au visage couvert de taches de rousseur, qui se tenait de l'autre côté de la route, et qui levait les yeux vers elle. C'était le fils d'un fermier qui habitait, à quelques kilomètres de là, sur la route de Creston, et elle se demandait ce qu'il pouvait bien faire là, à cette heure matinale, et pourquoi il la regardait si obstinément. Quand l'enfant la vit, il traversa la route et vint, d'un air indifférent, s'appuyer contre la grille du jardin. Après un instant d'hésitation, personne ne bougeant dans la maison, elle jeta un châle sur sa chemise de nuit, descendit l'escalier et sortit. Lorqu'elle atteignit la grille le gamin s'en allait déjà sur la route en sifflant ; mais elle vit qu'une lettre avait été glissée entre les barreaux de bois de la grille. Elle la prit et remonta vivement dans sa chambre.

L'enveloppe portait son nom. Charity la décacheta et trouva quelques mots griffonnés à la hâte sur un feuillet arraché d'un carnet :

« *Je ne puis pas vous quitter ainsi. Je reste quelques jours à Creston River. Voulez-vous venir à ma rencontre à l'étang de Creston ? Je vous y attendrai jusqu'à ce soir.* »

IX

Charity, assise devant le miroir, essayait un chapeau que Ally Hawes lui avait confectionné en grand secret. Il était de paille blanche, avec un grand bord doublé de soie cerise qui donnait à son teint l'éclat rosé de la belle coquille tropicale sur la cheminée de la salle à manger.

Charity avait appuyé son petit miroir contre la vieille Bible reliée en cuir noir de Mrs Royall, le calant avec une grosse pierre blanche servant de presse-papier, où était peinte à l'huile une vue du Pont de Brooklyn. Elle se tenait là, ployant

les bords de son chapeau tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, tandis que, par-dessus son épaule, le pâle visage d'Ally semblait comme le mélancolique fantôme des bonheurs manqués.

— Je suis vraiment trop laide ! — dit Charity, avec un petit sourire de triomphe mal dissimulé.

Ally sourit aussi et reprit le chapeau.

— Je vais vite coudre les roses, de façon à ce que vous puissiez cacher le chapeau tout de suite.

Charity, avec un rire heureux, fit bouffer des doigts ses lourds cheveux sombres : elle savait combien Harney aimait à voir les frisons aux reflets d'acajou jouer autour de son front et sur sa nuque. Puis, allant s'asseoir sur son lit, elle contempla d'un œil nonchalant Ally penchée sur le chapeau, les sourcils froncés par l'attention qu'elle prêtait à sa tâche.

— Dites, Ally, n'avez-vous jamais envie d'aller passer une journée à Nettleton? — demanda-t-elle brusquement.

Ally, sans lever les yeux, fit un signe négatif.

— Non. Je me souviens toujours de cette horrible visite que j'y ai faite avec Julia... chez cette doctoresse...

— Oh ! Ally...

— C'est plus fort que moi. La maison est au coin de Wing Street et de Lake Avenue. Le tram électrique passe tout près ; le jour où le pasteur nous a emmenées voir les projections, j'ai reconnu l'endroit tout de suite, et je ne pouvais plus penser à autre chose. Il y a une grande enseigne noire avec des lettres d'or qui occupe toute la façade : « Consultations particulières »... Julia a été à deux doigts de la mort...

— Pauvre Julia ! — soupira Charity, de toute la hauteur de sa pureté et de son assurance.

Elle, Charity, avait un ami qui la respectait et qui avait toute sa confiance. Elle allait passer avec lui la journée du lendemain, le Quatre Juillet, jour de la Déclaration d'Indépendance [1], à Nettleton. Qui avait le droit d'y redire? Et quel mal y avait-il à cela? Le malheur, c'était que des filles comme Julia ne savaient pas faire leur choix, ni tenir les mauvais sujets à leur place... Charity sauta de son lit et tendit les mains.

— Est-ce fini? Donnez vite que j'essaie.

1. Fête Nationale des États-Unis.

Elle se coiffa et se sourit à elle-même. Elle ne pensait plus à Julia...

Le lendemain matin elle se leva avec l'aube et, se penchant de sa fenêtre, vit la chaude clarté du soleil s'étendre derrière les collines, et la lueur argentée qui précède une chaude journée trembler sur les champs endormis.

Son plan avait été fait avec grand soin. Elle avait annoncé qu'elle allait à une fête champêtre organisée par la « Fraternité de l'Espoir » de Hepburn, et comme personne à North Dormer n'avait dessein de s'aventurer aussi loin, il était peu probable que l'on vînt à constater son absence. D'ailleurs, elle ne s'en souciait guère. Elle était résolue à affirmer son indépendance, et si elle s'abaissait à mentir au sujet de la fête de Hepburn, cette dissimulation était surtout due au secret instinct qui la faisait toujours trembler pour la sécurité de son bonheur. En quelque endroit qu'elle pût se trouver avec Lucius Harney, elle eût aimé qu'un impénétrable nuage les enveloppât.

Il avait été convenu qu'elle irait à pied retrouver le jeune homme en un certain point de la route de Creston. Là, il l'aurait attendue avec une voiture pour la conduire à Hepburn, de façon à prendre le train de neuf heures et demie pour Nettleton. Harney s'était tout d'abord montré peu enthousiaste au sujet de l'excursion. Il voulait bien emmener Charity à Nettleton, mais la pressait vivement de ne pas choisir le Quatre Juillet pour leur visite, à cause de la foule, du retard probable des trains, et de la difficulté pour elle de rentrer avant la nuit. Mais voyant qu'elle tenait à son idée, il céda et feignit de se montrer tout joyeux à la pensée de cette escapade. Charity comprenait très bien que, pour un jeune homme « de la ville », la fête du Quatre Juillet à Nettleton devait être bien peu de chose ; mais pour elle tout spectacle était chose nouvelle, et un grand désir la tenait de se promener dans les rues d'une ville, un jour de fête, au bras de son ami, et bousculée par des badauds endimanchés. La seule ombre au tableau venait du fait que les boutiques seraient fermées ; mais elle espérait que Harney la ferait revenir un autre jour où elles seraient ouvertes.

Elle sortit furtivement de la maison rouge, et traversa la cuisine à pas de loup, sans avoir été vue de Verena, penchée sur son fourneau. Pour ne pas attirer l'attention, elle avait enveloppé son beau chapeau dans du papier, et jeté une longue écharpe grise appartenant à Mrs Royall sur la robe de mousseline blanche à entre-deux confectionnée par les doigts habiles de Ally. Les dix dollars que Mr Royall lui avait donnés, et une partie de ses petites économies à elle, avaient été dépensés pour sa toilette, et quand Harney sauta de la voiture pour venir à sa rencontre elle fut rémunérée par l'admiration lue dans ses yeux.

Le gamin de Creston, le même qui lui avait apporté le billet de Harney, devait attendre avec la voiture à Hepburn jusqu'à leur retour. Il grimpa dans le petit « buggy » et se jucha aux pieds de Charity, les jambes pendantes entre les roues. Charity et Harney ne pouvaient se dire grand'chose à cause de sa présence, mais peu leur importait. Une longue journée d'été s'étendait devant eux, vaste comme les lointains bleus derrière les collines, et la jeune fille trouvait un plaisir subtil à la contrainte qui retardait l'heure des confidences.

Lorsque, deux semaines auparavant, Charity était venue à l'étang de Creston à l'appel de Harney, son cœur débordait à ce point d'humiliation et de colère, que la première parole du jeune homme eût pu la blesser irrémédiablement ; mais il avait trouvé le mot juste, un mot de simple amitié. Sans faire allusion à ce qui s'était passé entre Mr Royall et lui, il avait expliqué très naturellement son départ par la pénurie des moyens de transport à North Dormer, et par le fait que Creston River se trouvait être un centre d'excursions plus commode. Il avait loué à la semaine un « buggy » appartenant au père du gamin, propriétaire d'une remise qui desservait quelques mornes pensions disséminées sur les bords de Creston Lake, et il dit à Charity qu'il ne pouvait pas, se trouvant dans le voisinage, renoncer au plaisir de continuer à la voir le plus souvent possible.

Lorsqu'ils prirent congé l'un de l'autre, elle avait promis de continuer à être son guide dans les excursions qu'il projetait. De fait, il avait découvert, à distance possible, un certain nombre d'habitations dignes d'intérêt ; et pendant la

quinzaine qui suivit, ils parcoururent le pays dans tous les sens en bons camarades. Dans la plupart des amourettes entre jeunes filles et gars du village, les baisers suppléaient le plus souvent au défaut de conversation ; mais, sauf au moment de leur retour de la maison brune, lorsqu'il la tenait toute bouleversée dans ses bras, Harney n'avait jamais cherché à la surprendre d'une caresse soudaine. Il semblait que son désir fût comblé à respirer la présence de la jeune fille comme celle d'une fleur ; mais le plaisir qu'il prenait à être avec elle, et le sens qu'il avait de sa jeunesse et de sa grâce, brillaient perpétuellement dans ses yeux et adoucissaient les inflexions de sa voix. Elle s'en rendait compte, et considérait sa réserve comme le respect dû à une jeune fille bien élevée.

L'allure rapide du bon trotteur attelé au « buggy » créait autour d'eux un courant d'air frais ; mais quand ils atteignirent Hepburn ils se trouvèrent tout à coup oppressés de la lourde chaleur. Le quai de la gare était noir de monde. Charity et Harney se réfugièrent dans la salle d'attente, bondée aussi d'une foule qu'alanguissait déjà la chaleur et la longue attente des trains en retard. Des mères étaient aux prises avec des nourrissons geignants, ou essayaient d'arracher leurs aînés à la fascination de la voie ; des jeunes filles avec leurs « amis » ricanaient et se bousculaient, se passant des bonbons dans des sacs poisseux, tandis que les pères de famille, le col défait et luisants de sueur, portaient de lourds rejetons tantôt sur un bras, tantôt sur l'autre, tout en quêtant d'un œil inquiet les représentants dispersés de leur famille.

A la fin le train arriva et la foule s'y engouffra. Harney hissa Charity dans la première voiture et, s'étant emparé de haute lutte d'une banquette à deux places, ils s'y installèrent dans un heureux isolement, tandis que le train les emportait à travers de grasses prairies semées de bouquets d'arbres. La brume du matin était devenue une sorte de vibration claire répandue sur toutes choses, pareille aux moires qui agitent l'air autour d'une flamme ; et l'opulent paysage en paraissait comme accablé de langueur. Mais pour Charity la chaleur était un stimulant, enveloppant le monde entier dans la flamme dont brûlait son cœur. De temps en temps une secousse du train la jetait contre Harney, dont le bras la frôlait à

travers la fine mousseline de sa robe. Elle se redressait, leurs yeux se rencontraient, et le souffle brûlant du jour semblait les confondre en un seul être.

Le train entra en tonnerre dans la gare de Nettleton; le flot des voyageurs emporta le couple, et ils se trouvèrent sur une place poudreuse, encombrée de fiacres et de tapissières à rideaux, traînés par de maigres haridelles couvertes de filets frangés pour les préserver des mouches, et balançant tristement leurs longues têtes résignées.

Une horde de cochers braillait : « A l'hôtel de l'Aigle », « A l'hôtel Washington », « Par ici pour le lac », « En voiture pour Greytop », et leurs appels bruyants se mêlaient aux détonations des pétards et des mortiers, et aux stridences d'une fanfare de pompiers essayant de jouer la *Veuve joyeuse* tandis qu'on les entassait dans un immense omnibus pavoisé.

Les auberges qui entouraient la place étaient également pavoisées, et enguirlandées de lanternes en papier. Harney et Charity gagnèrent la grande rue. Au-dessus de leurs têtes les fils de fer innombrables tendus sur de grands poteaux en ciment semblaient vibrer et bourdonner dans la chaleur, et le long des hautes façades de briques et de granit, la double ligne de drapeaux et de lanternes allaient rejoindre les arbres du parc à l'extrémité de la perspective.

Ce chatoiement de couleurs, ce tohu-bohu de fête populaire, semblaient transformer Nettleton en grande ville. Charity ne pouvait croire que Springfield, ou même Boston, eussent quelque chose de plus beau à montrer, et elle se demandait si, à ce moment même, Annabel Balch, au bras d'un jeune homme aussi élégant que Harney, cheminait dans un décor aussi merveilleux que celui qui s'offrait à ses yeux.

— Où voulez-vous que nous allions d'abord? — demanda Harney; mais comme elle tournait vers lui le regard vague de ses yeux ravis, il devina la réponse et dit :

— Nous faisons un tour dans les rues, n'est-ce pas?

Le trottoir regorgeait de monde. Ils y virent leurs compagnons de voyage, mêlés à d'autres voyageurs venus d'autres directions, à la population de Nettleton, et aux ouvriers des filatures qui bordent le Creston. Les boutiques étaient fer-

mées, mais on l'aurait à peine remarqué, si nombreuses étaient les portes vitrées ouvertes sur les cabarets, les restaurants, les pharmacies avec des « fontaines » de soda-water glacée fonctionnant à jet continu, les étalages de fruitiers et de confiseurs où s'amoncelaient des gâteaux aux fraises, des bonbons à la noix de coco, des plateaux couverts de boîtes de caramels et de boules de gomme, des paniers pleins de fraises, des grandes grappes de bananes. Devant certaines boutiques étaient dressés des tréteaux où s'empilaient des oranges et des pommes, des poires et des corbeilles de framboises toutes sucrées de poussière. L'air était saturé d'une odeur de fruits trop mûrs, de café, de bière et de pommes de terre frites.

Les boutiques closes laissaient deviner à travers les vitres de leur devanture quelque chose de leurs trésors cachés. Des flots de soie et de ruban déferlaient contre des berges de mousse, d'où émergeaient, comme des orchidées tropicales, des chapeaux enrubannés. Des rangées de gramophones ouvraient leurs gueules géantes à côté de bicyclettes luisantes qui semblaient attendre le signal d'un *starter* invisible ; des fantaisies de toutes sortes, menus objets en cuir, en carton-pâte, en celluloïd, s'offraient inutiles et tentantes ; et dans une vaste baie, qui semblait prête à s'ouvrir pour les laisser se mêler à la foule, d'élégantes dames en cire, vêtues de robes provocantes, et que l'on eût dit absorbées dans un papotage de salon, montraient du doigt, d'un geste hardi et pudique à la fois, leurs corsets roses et leurs combinaisons diaphanes.

Tout à coup Harney s'aperçut que sa montre s'était arrêtée et entra dans la boutique d'un petit bijoutier. Pendant qu'on examinait la montre, Charity se pencha sur une vitrine où brillaient, posées comme autant d'étoiles sur un fond de velours bleu sombre, des broches, des bagues et des épingles. Elle n'avait jamais vu de bijoux d'aussi près ; elle brûlait d'envie de lever la glace, de plonger sa main parmi ces trésors scintillants. Mais la montre de Harney était déjà réparée, et la main du jeune homme, se posant sur le bras de Charity, la tira de son rêve.

— Qu'est-ce qui vous plaît le mieux là-dedans? — demanda-t-il en se penchant à côté d'elle sur la vitrine.

— Je ne sais pas...

Elle montra une branche de muguet en or, avec des fleurs en émail.

— Ne trouvez-vous pas que cette broche bleue est plus jolie? — suggéra-t-il.

Et tout de suite le muguet parut une chose bien insignifiante comparée à la petite pierre ronde, bleue comme un lac de montagne, et cerclée de points brillants. Charity rougit de son manque de goût.

— La broche est si belle que je n'osais pas même la regarder.

Il rit, et tous deux sortirent de la boutique ; mais quelques pas plus loin Harney s'écria :

— Tiens, j'ai oublié quelque chose.

Et il la quitta brusquement. Charity, s'arrêtant devant une boutique de gramophones, contempla les immenses gueules roses jusqu'au moment où il la rejoignit et glissa son bras sous le sien.

— Vous n'aurez plus peur maintenant de regarder la broche bleue, car elle est à vous, — dit-il.

Et elle sentit qu'il lui glissait un petit écrin dans la main. Son cœur bondit de joie, mais elle n'eut qu'un balbutiement timide. Elle s'était souvenue tout d'un coup des jeunes filles qu'elle avait entendues discuter ensemble le meilleur moyen de se faire offrir des cadeaux par leurs « amis », et elle eut peur que Harney pût s'imaginer qu'elle s'était penchée sur la vitrine du bijoutier dans l'espoir de se faire donner un présent...

Un peu plus loin, ils franchirent une porte vitrée ouvrant sur un grand hall très clair d'où partait un escalier monumental à rampe d'acajou. Dans chaque coin du hall il y avait des comptoirs grillagés de cuivre, où s'étalaient des cigares, des bonbons, des journaux et des magazines.

— Il faut que nous songions à déjeuner, — dit Harney.

Il conduisit Charity dans un cabinet de toilette revêtu de céramiques luisantes, et tout orné de glaces, où des jeunes filles en toilettes tapageuses se poudraient et redressaient leurs immenses chapeaux empanachés. Quand elles furent parties, Charity osa enfin plonger son visage brûlant dans

l'une des cuvettes de marbre, et rajuster son chapeau, dont le bord avait été un peu déformé par les ombrelles des promeneurs.

Les toilettes étalées aux vitrines des magasins de nouveautés l'avaient tellement impressionnée qu'elle osait à peine se regarder dans le miroir ; mais quand elle leva enfin les yeux, l'éclat de son visage sous son chapeau doublé de cerise, et la ligne de ses jeunes épaules à travers la mousseline légère, lui rendirent tout son courage. Elle sortit la broche bleue du petit écrin, la fixa sur son corsage, et se dirigea vers le restaurant, la tête haute, comme si elle avait de tout temps foulé les dalles de marbre des grands hôtels en compagnie de jeunes gens non moins élégants que Harney.

Elle se sentit un peu intimidée à la vue des serveuses en noir, aux physionomies hautaines surmontées de petits bonnets coquets, qui circulaient, dédaigneuses, entre les tables serrées.

— On ne pourra pas vous servir avant une heure, — fit l'une d'elles en passant.

Harney s'arrêta, jetant autour de la salle encombrée un regard hésitant.

— Décidément, nous ne pouvons pas rester ici à étouffer, — déclara-t-il, — essayons ailleurs...

Et avec un sentiment de soulagement Charity le suivit hors de ce lieu de splendeur inhospitalière.

Après une marche fatigante, et plusieurs tentatives infructueuses, ils découvrirent enfin, dans une rue retirée, un petit caboulot pompeusement intitulé : « Restaurant Français ».

Sous une toile tendue, quelques tables étaient dressées en plein air entre des plates-bandes de zinnias et de pétunias : un gros orme les ombrageait, se penchant par-dessus la clôture d'un jardin voisin. Ils déjeunèrent là de mets de goût étrange, tandis que Harney, renversé dans une chaise à bascule, grillait des cigarettes et versait dans le verre de Charity un vin couleur de paille, le même, assura-t-il, que celui qui se boit en France dans les joyeux vide-bouteilles du même genre.

Charity trouva le vin moins bon que le sirop de « sarsaparilla [1] », mais elle en but une gorgée pour le plaisir d'imiter

1. Boisson rafraîchissante américaine.

Harney et de s'imaginer qu'elle voyageait avec lui en pays lointain. L'illusion s'augmenta du fait qu'ils étaient servis par une femme robuste, aux cheveux noirs bien lissés, au rire aimable, qui échangeait avec Harney des mots inintelligibles, ravie de voir qu'il pouvait lui répondre. Aux autres tables, des gens du peuple, probablement des ouvriers d'usine, parlaient entre eux la même langue, et jetaient sur Harney et Charity des regards bienveillants. Un caniche miteux, aux petits yeux roses, furetait sous les tables, et quémandait des morceaux de sucre en se dressant sur son séant de façon burlesque.

Harney ne paraissait nullement pressé de quitter le restaurant. Bien que l'endroit fût chaud, il était du moins ombragé et tranquille, et il ne leur arrivait qu'un écho lointain du bruit des tramways, des hurlements des trompes d'automobiles, du vacarme des orgues mécaniques, des cris rauques des mégaphones et de la grande rumeur de la foule qui grossissait sans cesse. Le jeune homme, paresseusement allongé, fumait un cigare, flattait le caniche de la main et remuait le sucre dans le café que la patronne leur avait versé dans des tasses ébréchées.

— C'est du bon, vous savez, — dit-il, corrigeant d'un mot toutes les idées antérieures de Charity quant aux qualités requises pour ce breuvage.

Ils n'avaient pas encore fait de projets pour le reste de la journée, et quand Harney demanda à Charity où elle désirait aller, elle ne sut pas comment choisir parmi tant d'alternatives séduisantes. Enfin elle avoua qu'elle désirait vivement voir le lac, qu'elle n'avait pu visiter lors de son premier voyage à Nettleton ; et quand Harney répondit : « Oh ! nous avons le temps, ce sera plus agréable un peu plus tard », elle proposa d'aller au cinéma, comme le jour de l'excursion organisée par Mr Miles. Elle crut deviner que l'idée ne souriait pas à Harney, sans doute à cause de la chaleur ; mais il s'essuya le front avec son mouchoir fin, et dit gaiement :

— Eh bien ! va pour le cinéma.

Avec une dernière caresse au chien ils prirent congé du petit restaurant.

La matinée organisée par Mr Miles avait eu lieu dans la

salle de l'Association des Jeunes Gens Chrétiens, local austère aux murs blancs unis, avec un grand orgue surmontant l'estrade; mais tout autre était l'endroit tout luisant d'or où Harney conduisit Charity. Entre deux rangs d'immenses affiches représentant des gredins en habit de soirée poignardés par de blondes beautés, ils gagnèrent un théâtre aux amples draperies de velours, et bondé jusqu'aux dernières limites de la compressibilité humaine. Alors, lorsque les rideaux de la scène s'écartèrent, un éblouissement lumineux remplit le cerveau de la jeune fille. Tout ce que le monde pouvait avoir à montrer d'étrange et de merveilleux sembla passer devant elle dans un chaos de palmiers et de minarets, de charges de cavalerie, de lions rugissants, de policemen comiques, d'assassins aux masques terribles. La foule qui l'entourait, les centaines de visages blêmes de chaleur, jeunes, vieux ou d'âge mûri, mais tous en proie à la même émotion contagieuse, vint à faire partie du spectacle et à danser sur l'écran avec les figures des tableaux.

Bientôt la pensée de la rafraîchissante course en tramway jusqu'au lac devint irrésistible. Charity et Harney sortirent du théâtre en jouant des coudes, et comme ils se tenaient sur le trottoir brûlant, Harney tout pâli par la chaleur, et Charity elle-même un peu déprimée, ils virent arriver un jeune homme au volant d'une petite automobile électrique portant sur une bande de calicot : « Dix dollars pour le tour du lac ». Avant que Charity eut compris ce qui se passait, Harney avait arrêté la voiturette.

— Voulez-vous que je vous conduise au match de base-ball, et vous ramène ensuite au lac? Ça ne coûte que quinze dollars en plus, — proposa le chauffeur avec un sourire engageant.

Mais Charity dit vivement :

— J'aime mieux aller tout droit au lac.

La rue était si encombrée qu'on n'avançait qu'avec peine; mais l'orgueil d'être assise dans l'automobile qui se frayait péniblement un chemin entre les tapissières et les tramways bondés fit que les moments parurent trop courts à Charity.

— Nous approchons de l'Avenue du Lac, — cria le jeune homme par-dessus son épaule.

Et comme ils s'arrêtaient pour laisser passer une tapissière

où étaient entassés une trentaine de « Chevaliers de Pythias[1] », en chapeaux à plumes, avec des épées, Charity leva les yeux et vit au coin de la rue une maison de briques avec une grande enseigne noire et or : « Dr Merkle, Consultations privées à toute heure ». Tout à coup elle se souvint des paroles de Ally Hawes : « La maison était au coin de Wing Street et de Lake Avenue... Il y a une grande enseigne noire sur la façade... » et malgré la chaleur et son ravissement, elle se sentit prise d'un frisson glacé.

(*A suivre.*)

EDITH WHARTON

1. Un Chapitre des francs-maçons américains.

LETTRES INÉDITES

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

7 mai 1861.

Ma chère mère, je t'ai peut-être trop alarmée ce matin ; sans que je sache comment, la fièvre l'étouffement et le tremblement ont disparu, et j'ai pu manger.

Mais toutes les difficultés et les inquiétudes subsistent. Quelles insupportables crises !

Tu ne t'es pas aperçue qu'à la fin du *Wagner* il y a une partie inédite. Je te l'avais indiquée sur la première page.

Quant aux articles critiques, il faut cependant bien s'y accoutumer. Depuis plusieurs années tu aurais pu t'y faire, et d'ailleurs cela durera toujours.

J'ai vu la personne dont je craignais la visite. Quelle humiliation !

Pas de timbres.

J'ai cru bien faire en t'écrivant tout de suite.

CHARLES

1. Œuvre posthume. — Voir la *Revue de Paris* du 15 août, du 1er et du 15 septembre 1917.

7 mai 1861.

Ma bonne chère mère, ta lettre m'a fait pleurer, moi qui ne pleure jamais. Pauvre maman, toute solitaire, il ne faut pas trop te désoler. Qui sait si cette année ne contiendra pas quelques plaisirs? Les plaisirs sont comme les peines, tellement inattendus !

Je te raconterai plus au long toutes mes colères et toutes mes angoisses. Si j'avais eu de l'argent, je serais parti tout de suite. En dehors de mes angoisses d'argent, j'ai eu des chagrins d'une nature toute morale, et malheureusement rien n'est terminé.

Tu as fort bien fait de m'écrire. Car j'étais excessivement inquiet. Il ne faut pas m'en vouloir si je suis si bref — ou plutôt non, j'aime mieux tout dire aujourd'hui.

Tu sais ou tu devines que pour mettre des idées et des images sur le papier, il faut un certain entrain, une certaine gaieté d'esprit, incompatible avec les grandes inquiétudes et les grandes colères, d'où il suit que trop de chagrin empêche de gagner de l'argent.

Tu sais aussi que je suis venu à Neuilly dans le but de dépenser moins d'argent et aussi d'être agréable à une femme malade.

Maintenant tu vas voir ce qui s'est passé, et, avant tout, sache que j'ai maintenu ma colère quinze jours entiers.

Quand on a vécu dix-neuf ans avec et pour une femme, on a tous les jours quelque chose à lui dire. Or, j'ai trouvé ici un frère qui a reparu, il y a un an, et qui restait dans la chambre de Jeanne depuis huit heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Pas une seconde pour les confidences. Voulant la ménager dans l'état où elle est, je me suis contenu longtemps ; enfin un soir à minuit, je lui ai dit avec toutes sortes de ménagements que j'étais venu ici pour elle, que je n'avais aucun droit de chasser son frère, mais que puisque j'étais tenu à l'écart, j'allais me retirer chez ma mère, qui, elle aussi, avait besoin de moi, — que je ne prétendais nullement la priver d'argent, mais que, puisque son frère la prenait tout entière à mon détriment, il était juste que lui qui gagne plus qu'un littérateur, et qui n'a pas cinquante mille francs de dettes,

grossissantes par les intérêts, vînt au secours de sa sœur malade, et entrât désormais en participation, pour les deux tiers ou la moitié, des dépenses à elle nécessaires. Je m'attendais à une explosion de mauvaise humeur. Du tout, mais beaucoup de pleurs. Elle m'a dit qu'elle connaissait mon dévouement, mes tourments, mes angoisses, *que ce que je disais était très juste*, qu'elle allait presser son frère de reprendre ses affaires, mais qu'elle craignait bien que ma demande fût mal accueillie, *puisque, pendant tant d'années d'absence, il n'avait jamais envoyé d'argent à sa mère.* En effet le lendemain, elle a entamé la question : « Tu es ici toute la journée. Tu me prives de vivre avec Charles. Il est entré, à cause de moi en partie, dans d'inextricables embarras ; il va se retirer : mais il compte que tu voudras bien entrer pour la moitié dans la dépense de ma vie. »

Tu ne devinerais jamais la réponse, si sotte et si barbare que, si elle m'avait été faite directement, j'aurais coupé le visage de l'homme à coups de canne. « Que je devais être accoutumé à la gêne et aux embarras ; que quand on se chargeait d'une femme, c'est qu'on savait pouvoir le faire ; que, quant à lui, il n'avait jamais mis d'argent de côté, et que, pour l'avenir même, il ne fallait pas compter sur lui. »

J'ai demandé à Jeanne *ce qu'elle pensait d'une pareille réponse.* Pour moi, je me suis figuré qu'il y avait peut-être quelque chose là-dessous, qu'elle avait commis peut-être quelque grosse dette vis-à-vis de son frère, d'où celui-ci croyait pouvoir tirer le droit de ne pas se gêner. Je l'ai questionnée doucement à ce sujet. « Combien as-tu emprunté à ton frère depuis *un an*, pendant que je vivais à l'hôtel? »

« Il ne m'a donné que deux cents francs. » C'est sa réponse. — C'est-à-dire, en bon français, que trouvant la vie toute faite chez sa sœur, il ne s'était nullement pressé de retourner à ses occupations. Il n'est pas étonnant qu'elle soit si mal habillée, et n'ait pas de quoi payer ses médecins.

Tant de pleurs dans ce visage vieilli, toute cette indécision dans un être affaibli m'ont touché ; ma colère s'est apaisée. Mais je suis dans un état d'irritation perpétuelle que mes préoccupations extérieures ne sont pas faites pour diminuer.

Pour t'en donner une idée, j'ai besoin de quatre mille francs le 10, et j'en ai mille huit cent soixante.

Voilà où en sont les choses.

Quand Jeanne a besoin de me voir, elle vient dans ma chambre. Ce monsieur ne sort pas de chez elle, et si je me décide à quitter Paris, il ne viendra pas au secours de sa sœur malade.

Je me suis bien souvent et justement accusé moi-même d'un monstrueux égoïsme. Mais, ma foi ! le mien n'est jamais monté jusque-là.

Mais qu'est-ce (que) coûte donc ta falaise? Cette falaise m'a fait faire une noire réflexion. Tu la devines ; mais gagner de l'argent dans un pareil imbroglio d'horreurs ! Est-ce que c'est possible?

Pense à mon conseil judiciaire, et aime-moi bien, et applique toi à te bien porter.

CHARLES

8 mai 1861.

En effet, il est possible que la reconnaissance me fasse faire ce que n'ont jamais pu m'obliger à faire les plus dures nécessités. De cette reconnaissance, il est inutile de te parler ; je n'ai d'ami que toi ; je sens combien tu souffres, je sens qu'il faudra te récompenser le plus vite possible. Mais je suis maintenant effrayé de la rapidité de ton zèle. Ma première pensée a été de te renvoyer les cinq cents francs ; je me sentais honteux. J'ai réfléchi que, le 15, j'allais avoir de nouveaux embarras sur les bras ; et enfin j'ai vu, par l'autre lettre, que tu les considérais comme un acompte sur des arrangements postérieurs.

Tu me dis qu'il ne faut pas m'effrayer du malaise physique dont je suis cause. Je t'ai vue si souvent souffrir pour des causes morales, que je te supplie de m'écrire tout de suite où tu en es. *Je t'en supplie, entends-tu bien?* D'ailleurs je t'écrirai tous les jours jusqu'au moment de ton départ, et j'espère que tu en feras presque autant.

Pour être bref, ces cinq cents francs peuvent me mener jusqu'au 20, surtout si, comme je l'espère, je puis accoucher

de deux articles pour l'*Européenne*, dont j'abandonne le prix à l'ami à qui j'ai *emprunté forcément* une si grosse somme, et si l'ambassade, à qui je m'adresse par l'intermédiaire du président de la Société des Gens de lettres, me fait payer les quatre cents francs qui me sont dus à Londres. Cette maudite lettre de Londres, qui contient les outrages les plus violents, a été la principale cause de cette crise, qui n'a pas duré moins de trois jours.

J'ai eu enfin la conférence que je redoutais tellement. Elle a été plus que douce. L'ami en question est venu me voir, se doutant que j'étais dans un état d'esprit fort triste. Il m'a dit qu'il trouvait ce que j'avais fait presque naturel et inévitable, qu'il était de même étonné que ces accidents ne me fussent pas arrivés plus souvent dans les horribles crises où il me voyait depuis si longtemps. Tout cela a été dit sans ironie. Moi, je me sentais humilié de cette douceur. « Cependant, a-t-il ajouté, comme j'ai le plus grand besoin de mon argent, dites-moi quand et comment vous pourrez réparer cela. » Comme je ne comptais pas encore sur toi, j'ai répondu que la *Revue Européenne* m'avait promis de me payer d'avance tout ce que je livrerais, et que je lui abandonnerais le prix des deux prochains morceaux, lesquels feront à peu près la somme. Malheureusement, il a le plus grand besoin de son argent *avant le 25*. Il faut donc travailler sans répit. Or, ce matin, quand j'ai lu tes lettres, ma première pensée a été de *me défendre* contre cette indolence et cette paresse, qui suivent toujours un soulagement momentané ; car dans ce cas on oublie les embarras de l'avenir ; *c'est même une des raisons pour lesquelles moi-même je ne voudrais pas que mon conseil judiciaire fût levé*, ni toutes mes dettes payées *d'un coup*. La béatitude créerait la paresse. Ce conseil judiciaire, selon moi, ne doit être aboli que quand j'aurai ou quand tu auras la certitude morale que je peux travailler toujours, sans cesse, et même *sans besoin*.

Je vais donc faire comme si je n'avais pas l'espérance d'être tiré d'affaire par toi ; si je puis rembourser cela moi-même, ce sera autant d'économisé sur les deux mille que je réclamais pour moi tout de suite, autant à employer à autre chose.

Ainsi voilà Ancelle *qui va reparaître dans mes affaires !*

c'est inévitable, je le sais. Je crois que tu ne dois pas lui montrer ma lettre. *Il y a des choses qu'on ne dit qu'à sa mère;* je ne parle pas de choses positives, comme celles auxquelles tu fais allusion ; je dis que simplement à cause du style, de la passion, de *tout ce qu'il y a d'intime et de secret dans une pareille lettre,* elle ne peut pas être montrée ; il te suffira d'y jeter un nouveau coup d'œil pour juger comme moi. *C'est une vraie question de pudeur.*

Je m'en tiens juste à ce que j'ai dit. Tu sais mon affaire par cœur ; tu peux l'exposer froidement et avec fermeté. *Tu* désires que j'aie tout de suite une certaine somme, que tu me distribueras au fur et à mesure. *Tu désires laisser entre les mains d'Ancelle ou de Marin une somme plus grosse avec laquelle suivant les nécessités éventuelles, on désintéressera successivement, suivant leur honnêteté, les gens qui pourraient me troubler ou nous troubler.*

Et puis, à la grâce de Dieu ! je te promets que je te rendrai compte de toutes mes affaires, et que je ne toucherai jamais d'argent, pour la littérature, sans te consulter sur l'emploi de cet argent.

Tu me demandes si Ancelle peut s'opposer à tous ces arrangements et à cette aliénation nouvelle?

Strictement et légalement, oui.

Moralement, non, à cause de la condescendance et de l'affection qu'il a pour toi. Et enfin, quoique son cerveau soit borné, je crois qu'il peut comprendre, sous la pression de ton éloquence, que *je ne suis pas le premier venu,* et que je vaux bien qu'on fasse un effort pour moi.

La rapidité avec laquelle tu prends ton parti me fait voir *que je t'ai fait mal.* Tu te figures peut-être que je vais avoir les os cariés en huit jours. *Il y a des gens qui vivent soixante ans avec le sang affecté.* Mais moi, *cela me fait peur,* ne fût-ce qu'à cause de la mélancolie que cela engendre. Trois mois d'iodure de potassium, de bains de Barèges et de bains de vapeur purifient un homme. — Quant à toutes mes faiblesses nerveuses, c'est une autre affaire. Il n'y a pas d'autre remède que les bains froids et la volonté, hélas !

Je te remercie mille, mille fois, de ta bonne volonté. Je pourrai donc t'embrasser dans quelques jours ! Je te répète que je vais travailler patiemment, et ne pas m'endormir sur un succès encore incertain.

Si je pouvais seulement travailler sans défaillance cinq ou six mois, je te dirais hardiment : « Nous pouvons supprimer le conseil judiciaire. Puisque l'habitude du travail est prise, la fortune reviendra. » Mais je n'ai jamais fait cela.

Je ne pourrai pas à Paris te procurer d'autre distraction que de te promener au *Salon*, qui vient d'ouvrir. Je me souviens de ta détermination de n'aller ni dans les spectacles, ni dans les concerts. Pardon, au milieu des douleurs que je te cause, de te parler de ces puérilités.

Quand tu ne seras pas avec moi, *il ne faudra jamais, jamais sortir à pied. Moi-même le boulevard m'effraye.*

Encore un mot ; je puis, sans nuire à mes affaires, m'occuper de ton logement ; quel prix? dans quel quartier? veux-tu une table dans la maison, ou veux (tu) dîner dehors? Tu comprends qu'il m'est facile, connaissant si bien Paris, de te servir en cela comme tu l'entendras. — Ah ! *et pour combien de jours?*

Je t'embrasse encore de tout mon cœur. Quand donc à mon tour *aurai-je* le droit de te dire : es-tu contente de moi?

C. B.

Je t'en supplie, ne te presse pas au point de te rendre malade. Je puis faire tête quelque temps à l'orage, surtout avec une si belle espérance. Agis posément, et s'il te vient à l'esprit des objections, des idées d'embarras, soumets-les-moi.

Ma lettre est affreusement gribouillée.

Mercredi, 10 juillet 1861.

Ma chère mère, voici en abrégé les raisons qui m'ont fait retarder, lambiner, traîner, etc. :

1° De l'argent à toucher ;

2° Les épreuves des *Réflexions sur mes contemporains* qui ont été imprimées dans un tel désordre, que, moi absent, c'eût été affreux ;

3° La certitude de besognes échelonnées d'ici au jour de l'an ;

4° Une longue discussion avec un ministre à propos d'une mission à Londres (pour l'année prochaine) (trop long à raconter). Il faut, pour l'obtenir, rester dans la *Revue Européenne*. Si je la quitte pour la *Revue des Deux Mondes*, la mission est perdue ;

5° Je voulais que la restauration des deux Greuze, de mon père, de Bailly et d'autres dessins fût faite presque sous mes yeux. Cela est fait, mais n'est pas sec, et conséquemment ne peut pas être emballé ;

Enfin, 6° il me reste une grande quantité d'épreuves à corriger, et puis il faut que je surveille le frontispice, portrait, fleurons, culs-de-lampe, pour la troisième édition des *Fleurs* (à vingt-cinq francs l'exemplaire) que l'éditeur veut risquer. Singulière idée, et que je crois mauvaise ! Quelle est la maman qui donnera *les Fleurs du mal* en étrennes à ses enfants? et même quel papa?

Cette petite marionnette que j'insère dans ma lettre est le commencement des portraits successifs que le photographe doit faire pour guider le graveur. J'ai la plus mauvaise idée, non seulement de l'opération en elle-même, mais aussi de l'artiste à qui les lettres ornées, les fleurons, les portraits, frontispices, etc., seront confiés.

Mes affaires sont en très bon train d'ailleurs. Nous nous verrons très prochainement.

Plusieurs personnes m'engagent à profiter de la vacance (Scribe) ou des vacances prochaines probables pour poser ma candidature à l'Académie. Mais le conseil judiciaire ! Je parierais que même là, dans le sanctuaire *impartial*, c'est une mauvaise note.

Je t'aime et je t'embrasse.

CHARLES

Tu seras contente de ton faux Greuze. Je garderai l'autre.

25 juillet 1861.

Être de l'Académie est, selon moi, le seul honneur qu'un vrai homme de lettres puisse solliciter sans rougir. Quant aux académiciens que l'on a critiqués, dont on s'est moqué, et dont infailliblement on ne peut pas obtenir la voix, ceux-là, on a soin d'aller leur rendre visite à l'heure où l'on est sûr de ne pas les trouver. Mais ce que tu m'as répondu pèche par deux points : 1° je ne t'ai pas dit que je voulais me présenter *très prochainement*. Le fauteuil de M. Scribe est vacant ; il y en a peut-être d'autres. Je n'en suis pas sûr ; 2° il faut se résigner à être refusé deux ou trois fois. Il faut prendre rang. Le nombre de voix que j'obtiendrai à la première fois servira à me montrer si j'ai des chances sérieuses pour l'avenir. Enfin depuis plusieurs années, toutes les élections ont porté une couleur politique souvent fausse, mais imposée par les circonstances, c'est-à-dire qu'une candidature se présente comme impérialiste ou comme candidature d'opposition selon la couleur des amis qui voteront pour elle. Tu devines quelle confusion cela crée. On peut être de l'opposition, ou on peut être impérialiste, et avoir des amis dans les deux partis de l'Académie. Dans ce cas, la moitié de vos amis, par devoir, votera pour vous. Je suis malheureusement dans ce cas d'avoir des amis partout, et de plus je ne me soucie pas du tout de colorer ma candidature d'une couleur politique quelconque.

En passant, je te dirai que je crois à la dégringolade prochaine de l'Empire. Ce qui n'est un secret pour personne, c'est que la santé de l'empereur est fortement compromise. Dans le cas d'accident, personne ne croit à la solidité de la constitution, ni à la solidité de la régence (il faut avouer que toute prévision dans ce genre ne peut être que très incertaine) ; mais que l'on désire le retour des princes de la branche d'Orléans, que l'on croie à la possibilité d'une République sans désordres, ou que l'on se figure (ils sont très rares ceux-là) que la constitution impériale sera respectée, tout le monde est d'accord pour désirer *beaucoup de liberté* ; il y a trop longtemps qu'on s'en trouve privé.

Tout cela t'ennuie peut-être; mais on est contraint de s'intéresser à toutes ces vieilles sottises humaines.

Voici l'explication des mille cinq cents francs dont je te parlais tout à l'heure : j'ai entre les mains quatre manuscrits qui pourraient être répartis entre la *Revue Fantaisiste*, la *Revue Européenne* et peut-être la *Revue des Deux Mondes*.

La mission dont je t'ai parlé (Londres, Exposition universelle, mois de mai) ne me sera donnée que si je reste à l'*Européenne*, revue officielle.

M. Buloz m'invite fortement à entrer chez lui définitivement et à n'en plus sortir. Mais d'un côté le brave homme s'est fourré dans la tête que j'étais un mauvais critique ; il ne veut de moi que des œuvres de pure imagination, et de l'autre, il est tellement assuré que, quand viendra l'Exposition de Londres, il ne consentira pas à me donner ce que m'offre le ministère, mille ou mille deux cents francs par mois, qu'il enverra sans doute un littérateur riche.

Dans ces conjonctures, j'ai à peu près sacrifié la mission, et toute faveur de ce gouvernement et même de tout gouvernement. J'irai à la *Revue des Deux Mondes* avec des romans, et je ferai plus tard le grand travail sur Londres à mes frais.

De plus, déjà, dans ma pensée, je trahis la *Revue Européenne*, et j'ai dit à la *Revue Fantaisiste* : voilà quatre manuscrits : vous les publierez en plusieurs mois, mais vous me les paierez tout de suite. — Accepté.

De tous les rêves littéraires à accomplir à Honfleur, je ne t'en parle pas. Ce serait trop long. Ce sera moins long dans la conversation ; bref, vingt sujets de romans, deux sujets de drames, et un grand livre sur moi-même, *Mes Confessions*.

Mais de mes rêves d'argent, je parlerai encore moins, parce que ce serait encore plus long. Que de combinaisons remuées sur le papier ! Que de chiffres ! que de manières ingénieuses de vivre, de payer mes dettes, mes dépenses, tes deux mille trois cents francs, et même de faire une fortune ! que de rêves ! Et cependant la vie court avec une rapidité désolante. Dans ces rêves d'argent, je trouve même déjà un symptôme de vieillesse.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

La belle édition des *Fleurs* va très mal. Je m'y attendais ; avec des photographies de petite et de grande dimension, l'artiste ne peut pas se tirer d'affaire. C'est bien naturel. La photographie ne peut donner que des résultats hideux. De plus, j'ai bien peur pour mon Syvalète (?), et pour mes bouquets de *Fleurs vénéneuses*. Je devrais dessiner moi-même.

J'ai pris un abonnement à des douches d'eau froide. Malgré un peu de fatigue, je m'en trouve admirablement bien. Sérieusement, je sens la vieillesse, et comme j'ai beaucoup de choses à faire, ma faiblesse me fait peur.

Noël, 25 décembre 1861.

Pauvre chère maman si délaissée ! Ta dernière lettre m'a bien affligé, et au long temps que j'ai laissé écouler avant de te répondre, on ne dirait pas que j'en ai été frappé, n'est-ce pas? Comment ce misérable petit voyage à Paris a pu agir sur toi à ce point, que maintenant tu t'ennuies, toi qui ne t'ennuyais jamais. J'ai été très étonné par ta lettre, parce que je m'étais accoutumé à te considérer comme douée d'une très grande énergie, à ce point que je peux te dire que dans mon affection pour toi il entre beaucoup d'admiration. Je ne veux pas te flatter ; mais je suis semblable à tous les autres hommes, j'admire surtout ce que je ne possède pas ; et de plus il n'y a pas chez moi d'affection possible sans une certaine admiration (ce qui, pour le dire en passant, t'explique ma froideur à l'endroit de mon frère, sans compter que je n'ai pas mal de griefs contre lui, car il n'a pas, comme tu l'as fait, cherché à apaiser mes rancœurs par un immense dévouement). Voici à ce sujet la page de madame Bâton que je te renvoie.

Si tu me demandes comment je puis avoir la barbarie de te laisser si longtemps sans nouvelles et sans consolation, moi qui suis tout pour toi, et qui n'ai pas d'autre moyen de te remercier et de t'amuser que de te parler de moi, je te répondrai d'abord que j'ai été plusieurs fois malade, ensuite (ceci est la grande et déplorable raison) que quand j'ai le malheur de négliger un devoir, le lendemain le devoir est plus difficile à remplir ; qu'il devient ensuite, de jour en jour, de

plus en plus difficile, jusqu'à ce qu'enfin le devoir m'apparaisse comme une chose impossible à exécuter. Cela tient à l'état d'angoisses et de terreur nerveuse dans lequel je vis perpétuellement, et mon observation s'applique à tous les devoirs possibles, même à celui si doux et si naturel d'écrire à ma mère. Je ne sors jamais des situations difficiles que par explosion ; mais ce que je souffre en vivant, vois-tu, c'est inexprimable ! Enfin il m'est tombé en novembre, deux catastrophes, coup sur coup, sur la tête. Et maintenant, comme si je n'avais pas assez d'embarras accumulés, je viens d'en ajouter un nouveau, celui de ma candidature. Ah ! si j'avais su ! quel supplice ! quelle fatigue ! Tu ne saurais te douter quels ennuis, que de lettres, que de démarches exige cette étrange fantaisie. Je n'ai vu que quelques académiciens ; j'en ai déjà les nerfs brisés. Il y a cependant quelque chose d'heureux dans cet épisode fatigant, c'est que je m'y intéresse. Or, on ne peut pas vivre sans manie, sans un *dada*. Et je vois toujours devant moi le suicide comme l'unique et surtout la plus facile solution de toutes les horribles complications dans lesquelles je suis condamné à vivre depuis tant d'années. La plupart du temps, je me dis : si je vis, je vivrai toujours de même, en damné, et quand la mort naturelle viendra, je serai vieux, usé, passé de mode, criblé de dettes, et toujours déshonoré par cet infâme tutelle. Tandis que, si j'en finissais d'un bon coup, après avoir trouvé l'énergie suffisante pour dresser un compte exact de mes affaires, il faudrait bien que le débris de ma fortune fût consacré à payer. D'ailleurs, la vie en elle-même, même sans dettes, me paraît tout à fait dénuée de plaisirs.

D'autres fois je me dis : mais vraiment, *il y a ma mère*, à laquelle il faut penser, et que je devrais bien rémunérer par quelques joies. Ce combat perpétuel dans mon esprit me fatigue ; ma mélancolie use mes facultés. Ajoute à cela que je trouve souvent qu'on ne me rend pas justice, et que je vois que tout réussit à souhait pour les sots.

La seule bonne nouvelle que tu me donnes (et crois bien que cela m'inquiétait, et que j'y avais pensé), c'est qu'enfin tu digères bien. La seule bonne chose que je puisse te donner, c'est que j'ai toute ma tête, et que dernièrement, au milieu

des plus vives inquiétudes, j'ai trouvé la force de travailler, et d'achever une longue étude, dont je suis très content, et qui n'a servi que d'occasion pour me brouiller un peu plus avec la *Revue des Deux Mondes*. Actuellement il m'est impossible de travailler, à cause de ce tintouin académique.

Je dis les choses pêle-mêle ; j'ai tant de choses à dire. Crois-moi si tu veux ; je t'affirme que si j'ai commis ce coup de tête, c'est surtout à cause de toi. La seule chose qui m'intéresse, moi, c'est les pauvres émoluments attachés à la fonction et dont je ne sais pas même le chiffre exact. Car tu devines bien que je n'éprouve pas, dans ma conscience, le besoin de l'approbation *de toutes ces vieilles bêtes* (je me sers du terme dont quelques-uns même d'entre eux se servent pour caractériser les autres) ; mais je me suis dit que tu attachais une immense importance aux honneurs publics, et que si *par miracle*, c'est le mot, je réussissais, tu en ressentirais une immense joie. Il est vrai que je me suis dit aussi : si par extraordinaire je réussissais, ma mère comprendrait peut-être que je ne peux pas rester dans une situation déshonorante. Peut-être alors pourrions-nous découvrir une solution. Une de mes graves préoccupations était celle-ci : je suis si haï, et il y a de si méchantes gens qu'un beau matin je vais trouver dans un petit journal quelque phrase comme celle-ci : Depuis quand les interdits ont-ils le droit de siéger dans les assemblées? — Ou bien : Il est bien naturel qu'un *interdit* veuille siéger parmi tous *ces vieillards en enfance*. Dieu merci, cela n'a pas encore eu lieu. Ce maudit conseil judiciaire m'a toujours rendu timide et maladroit. Il me semble que je porte sur moi une plaie honteuse, et que tout le monde la voit. Juge ce que j'endure depuis dix-sept ans.

Quand je te verrai, je te ferai peut-être rire en te racontant quelques-unes de mes visites. Mais cela ferait un volume sur le papier. Lamartine a voulu me détourner de mon projet, en me disant qu'à mon âge, on ne devait pas s'exposer à recevoir un soufflet (il paraît que j'ai l'air jeune). De Vigny, que je ne connaissais pas, s'est fait fermer, pour être seul avec moi, et m'a gardé trois heures. C'est le seul qui jusqu'à présent s'intéresse à mon affaire, et la preuve, c'est qu'il m'a fait dire hier de retourner chez lui dans dix jours, après avoir vu quel-

ques autres membres, afin de lui rendre compte de mes impressions. Comme Lamartine, il a d'abord voulu me dissuader, mais quand je lui ai dit, que d'après le conseil de Sainte-Beuve, j'avais commencé par déclarer officiellement ma candidature au secrétariat, il m'a dit que, puisque le mal était fait, il fallait absolument persévérer. Mérimée, avec qui je suis lié, a évité de me recevoir (il est évident qu'il a son candidat, pour lequel il travaille. Lié, comme il l'est, avec le château, il a en vue un candidat impérialiste). Ma visite à M. Viennet a été une comédie à faire un volume. M. Villemain est un cuistre et un sot, un singe solennel, à qui je ferai peut-être payer fort cher, si Dieu me prête vie, la manière dont il m'a reçu. M. Patin, contre qui on m'avait prévenu, a été charmant. Dès le commencement, déjà plein de découragement, de dégoût et de rage, je fus pris d'une idée que je crus lumineuse. Voyant combien je perdais de temps, je voulus que mes visites me fussent payées comme celles des médecins, non pas par mes malades, mais par le public ; c'est-à-dire que je conçus le projet d'en rédiger le compte rendu jour par jour, d'en faire ainsi *un livre bouffon*, qui aurait été publié au beau milieu des discussions relatives à l'élection, ou après l'élection. Tu devines le résultat : l'Académie barrée à jamais, d'abord, et puis accusation de déloyauté. On m'aurait accusé de m'être introduit chez les gens dans le but préconçu de les faire poser pour moi dans une attitude comique. Alfred de Vigny, à qui j'ai eu l'effronterie de faire part de ce beau projet, m'a dit que je n'étais pas le premier inventeur de l'idée ; que Victor Hugo autrefois avait eu la même tentation, mais que son élection ayant enfin réussi, il n'avait pas publié son livre.

En somme, je dois dire que ma candidature a paru beaucoup moins scandaleuse que je ne craignais. Beaucoup de gens même l'ont trouvée toute naturelle, et même m'ont loué de mon courage.

Il y a deux fauteuils vacants : Scribe et Lacordaire. Les candidats sont innombrables ; on en compte, dit-on, dix-sept. Je me souviens de ceux-ci : Dufaure, avocat ; de Carné, écrivain politique ; de Broglie, petite marionnette de la *Revue des Deux Mondes*, qui veut siéger à côté de son papa, qui fait partie de l'Académie, *sans doute à titre d'ancien ministre*;

l'archevêque de Paris (! ! ! !), etc., etc. Candidats littéraires : Gozlan (pas de chances, je crois), Jules Lacroix, le frère du bibliophile Jacob; Cuvilliers-Fleury, le journaliste des *Débats*; mon ami Octave Feuillet (grandes chances) ; Camille Doucet (auteur de détestables comédies, chef de division au ministère d'État), etc., etc. Théophile Gautier, le seul dont l'élection réhabiliterait l'Académie, ne veut pas compromettre sa dignité, et ne se présente pas, — et que d'intrigues ! et que de mystères ! Et je me suis fourré dans tous ces nuages sans y voir clair.

(As-tu été assez liée avec M. Lebrun, pour lui écrire un mot pour moi? Mais, dans ce cas, je voudrais voir ta lettre.)

J'omets deux autres petits supplices. Je fais mes visites à pied, en guenilles (ceci, toutefois, m'est indifférent), et j'ai toutes les peines du monde à carotter quelques exemplaires de mes livres, pour les donner à ceux qui expriment le désir de les lire. Je ne parle que des académiciens littérateurs. Car, quant aux hommes politiques, les Thiers, les Guizot, et autres graves intrigants, j'ai bien envie de ne pas même aller les voir.

C'est un grand malheur pour moi de ne pas m'être appliqué à mettre M. Mérimée de mon côté, il y a quelques mois ; car il est évident qu'il a une forte action sur ses collègues. Il m'aurait sans doute dit d'attendre. Mais il se serait peut-être engagé à me servir pour une autre élection.

Ouf ! parlons d'autre chose. Voici maintenant mon épopée de novembre, triste épopée, comme tu vas voir. Je t'avais donc dit que j'espérais retourner près de toi au commencement de novembre, et essayer enfin l'accomplissement de mes trop anciens projets : vie sédentaire et incessamment laborieuse ; rares et courts voyages à Paris, seulement pour traiter les affaires de vive voix. Voilà tout d'un coup, en quelques jours, que les deux revues sur lesquelles je m'appuyais, la *Fantaisiste* et l'*Européenne*, disparaissent (de Calonne a été le plus fort, et les ministres, en lui rendant la subvention, lui ont sacrifié l'*Européenne*. Je ne peux pas retourner auprès de lui ; nous sommes à couteaux tirés, et d'ailleurs je sais qu'il ne paiera pas. Il mangera, ou plutôt sa femme mangera en toilettes les cent quarante mille francs destinés à un autre but). Me voilà donc avec des manuscrits

sur les bras, fort difficiles à placer. D'abord, je n'ai pas trop perdu la tête, — je ne t'avais pas dit (pour t'être plus agréable, je te le cachais) que j'avais trouvé moyen de retirer le fameux châle. Je me dis alors qu'après tout j'avais ainsi sous la main un millier de francs ; qu'avec une pareille somme on faisait patienter bien des gens, et que j'attendrais tout doucement le moment où, mes visites faites, je pourrais me mettre à travailler, renouer d'autres rapports, et finalement m'en aller.

Puis je fis une visite à la *Revue des Deux Mondes*, où je fus fort bien reçu (depuis, comme je te le disais, brouille complète, aggravée par une de ces lettres, comme je sais en écrire quand je suis pris par la colère).

Et me voilà, me promenant avec mon châle. Il paraît que le tissu en est vraiment fort beau, mais que l'ancienneté des dessins est un obstacle invincible à la vente. Cependant je me disais : après tout, avec trois cents francs, on gagne toujours du temps, et je retrouverai toujours bien les trois cents francs primitifs dans le même bureau, qui les a prêtés DEUX fois déjà ; j'y retourne — cent francs ! — Inexplicable, n'est-ce pas? J'ai voulu absolument connaître la raison. On m'a dit qu'il y avait dans les bureaux encombrement de cachemires, aux approches du jour de l'an, et qu'on cherchait à dégoûter le public d'en apporter. Résultat net de ma spéculation : une perte de deux cents francs.

Ces cent francs sont le seul argent que j'aie touché depuis notre séparation. Je suis *sans journal*, menacé au jour de l'an *d'une crise énorme*, obligé de vivre, et accablé sous les fatigues résultant de ce que j'appelle mon *coup de tête*, c'est-à-dire ma maudite candidature, sans compter celles qui résultent d'une femme toujours malade, qu'il faut soutenir et consoler, et à qui je ne pourrais facilement donner quelque argent qu'en ne vivant plus à Paris. Cependant *j'ai juré* que je m'appliquerais à ne pas tomber dans un de ces affaissements horribles où tu m'as vu si souvent, et que je tâcherais de faire face à tant de choses à la fois. Mais je ne sais pas comment.

Tu t'imagines évidemment que je veux encore *te voler*, JAMAIS. Recommencer une pression sur Ancelle? non plus. Joyeusement je sacrifierais toute ma fortune pour payer enfin

mon repos et ma liberté ; mais continuer à rougir, à grignoter le capital, sans obtenir un grand résultat, je ne le veux pas.

Quoi donc? diras-tu. Peux-tu trouver chez toi quelques objets sur lesquels je pourrais recommencer (plus heureusement) la spéculation du châle? Deux conditions sont indispensables : *il faut des objets qui te soient absolument inutiles, et qui ne comportent pas pour toi un souvenir précieux à un titre quelconque.* Dans ce cas-là, tu ferais bien de me donner quelques renseignements sur la valeur approximative ; car je ne me connais bien qu'en *livres, tableaux* et *gravures.*

Je t'écrirai plus tard pour te dire les phrases de ma ridicule tentation (toujours l'Académie) ; il faudrait que je dénichasse, après de Vigny, deux ou trois autres académiciens qui voulussent bien me patronner vigoureusement. De Vigny, que je n'avais jamais vu, a été admirable. Décidément la naissance donne des vertus, et je crois qu'un grand talent implique une grande bonté. Quant à moi, je suis trop malheureux pour marcher vers la bonté, et si je vis, je crois que je finirai par écrire quelque livre atroce qui me fera chasser de ce vilain pays.

Lamartine m'a fait un compliment si monstrueux, si colossal que je n'ose le répéter ; mais je crois qu'il ne faut pas se fier à ses belles paroles. Il est un peu *catin*, un peu prostituée (il m'a demandé de tes nouvelles. C'est une politesse dont je lui sais gré. Après tout, c'est un homme du monde).

Ta chère lettre, qui m'a tant attendri, à cause même de sa tendresse, ne m'a apporté que de la tristesse. Il est si douloureux de se sentir impuissant à soulager, à consoler, à réconforter ceux qu'on aime. C'est certainement là une des afflictions les plus difficiles à supporter. Et elle tombait dans de cruels moments.

Il faut qu'avant minuit j'aie écrit beaucoup de lettres, et il est quatre heures. Je veux faire flèche de tout bois, et m'adresser à plusieurs personnes avant le 30. J'interromps mes visites pendant quelques jours ; *il n'y a pas moyen de faire autrement.*

Si je pouvais par le travail me redresser en janvier, en faisant marcher de front *mon ambition*, je partirais après avoir achevé mes visites. Je crois que l'élection aura lieu fin janvier ou au commencement de février.

Je t'embrasse. Prends-moi pour le plus misérable fou qui soit, mais non pas pour un ingrat, ou pour un être sans tendresse.

CHARLES

17 mars, 1862.

Je n'ai pas besoin de tes conseils sur *l'honnêteté*, non plus que de *mettre ma main sur ma conscience*.

Généralement, je cache ma vie, et mes pensées, et mes angoisses, même à toi.

Je ne peux pas et je ne veux pas raconter mes griefs. D'abord, cela ferait cinquante pages au moins. Ensuite, je souffrirais pendant cinquante pages.

Je me borne à dire ceci :

Étant donné mon caractère, que tu connais en partie, sensible, prodigue, violent, mettant l'orgueil au-dessus de tout, *est-il vraisemblable que je commette un acte de barbarie par pure avarice ?* Avarice ! mais qu'ai-je fait pendant dix-sept ans, si ce n'est pardonner? (J'avoue que la femme était belle, on peut soupçonner que mon indulgence était très intéressée.) Mais quand la maladie et la vieillesse l'ont frappée, qu'ai-je fait pendant trois ans? J'ai fait ce que l'égoïsme des hommes ne fait généralement pas. J'ai même apporté dans la charité un enthousiasme d'orgueil.

Deux jours après la catastrophe, je voulais mettre à la porte une servante intrigante et insolente, qui achetait des remèdes de portières et contrecarrait les ordres des médecins. Jeanne m'a signifié que c'était à moi de sortir de chez elle, et qu'elle garderait cette fille. Je suis sorti, et j'ai continué à battre le pavé pour lui trouver de l'argent.

Autre exemple : un jour, à Honfleur, il y a déjà presque trois ans, je reçois une lettre d'elle, où elle se plaint de ce que la pension de la maison de santé n'a pas été payée et qu'elle court risque d'être renvoyée. Furieux, j'écris à Malassis, qui s'était engagé à payer pour moi. Il me répond par l'envoi du reçu de l'administration du chemin de fer. Alors j'écrivis une lettre fort injurieuse à l'administration. On me répond par l'envoi du reçu du directeur de la maison de santé. J'ai été

ridicule. Jeanne avait, dans sa pauvre imagination d'enfant, inventé le moyen de me faire payer deux fois, — sans se soucier le moins du monde de l'inquiétude que ce mensonge pouvait me causer, sans se soucier du ridicule dont elle me couvrait, sans se soucier des querelles où elle pouvait me jeter.

Telles sont les femmes ; tels sont les enfants ; tels sont les animaux. Cependant les animaux n'ont pas de livres, pas de philosophie, pas de religion, donc pas d'honneur. Ils sont donc moins coupables.

Je t'ai soutiré de l'argent, il y a dix mois, et j'en ai soutiré à Ancelle pour faire un établissement à Neuilly ; — et quand j'y suis allé pour m'y installer j'ai trouvé un frère qui pendant dix-huit ans n'était jamais venu au secours de sa sœur, et qui, par sa présence assidue, m'a suffisamment témoigné qu'il ne comprenait pas que j'étais pauvre : je me sers de termes modérés, — alors, je me suis sauvé.

En janvier dernier, il s'est passé un fait monstrueux, qui m'a rendu malade ; — je n'en ai rien dit à personne — et je n'en veux rien dire, — cela m'écorcherait la gorge.

Il y a quelques jours, Malassis me dit que Jeanne est venue le prier de lui acheter des livres, des dessins. Malassis n'est pas bouquiniste ; il fait des livres neufs. Il y a à Paris plusieurs centaines de bouquinistes. Je soupçonne vaguement qu'elle choisissait Malassis pour m'intimider, pour blesser ma vanité. Qu'elle vende les souvenirs que tout homme laisse chez une femme avec qui il a longtemps vécu, cela m'est égal. Mais j'ai eu l'humiliation d'être obligé de donner à mon éditeur des explications vagues comme celles que tu me contrains à te donner aujourd'hui.

Le commencement de ta lettre me donne à croire que tu as failli être dupe; tu as la prétention d'être plus généreuse que moi. Au moment où j'ai signifié à Jeanne qu'il fallait compter sur tout autre que moi, je venais de lui donner tout ce que j'avais, me fiant à mon génie et à mon étoile pour obtenir ce qui m'était nécessaire.

Si tu cèdes, voilà le danger, — le mois prochain, la semaine suivante, tu recevras une nouvelle demande, et cela indéfiniment. Au moment même où j'apprenais par Malassis ce parti pris d'obsessions et d'intimidations, je me disais : « Si pro-

chainement je puis ramasser quelques sommes, je LUI en enverrai quelque chose, mais d'une manière si bizarre et si détournée qu'elle ne pourra pas deviner que cela vient de moi. Car, si elle le devinait, elle prendrait ma faiblesse pour un droit concédé et pour un encouragement. »

Tu vois bien que je ne suis pas une bête féroce.

Ta candeur, ta facilité à être dupe, ta naïveté, ta sensibilité me font rire. Crois-tu donc que, si je le voulais, je ne pourrais pas te ruiner et jeter ta vieillesse dans la misère? Ne sais-tu pas que j'ai assez de ruse et d'éloquence pour le faire? Mais je me retiens, et, à chaque crise nouvelle, je me dis : « Non, ma mère est vieille et pauvre, il faut la laisser tranquille ; il faut tirer de moi-même l'industrie nécessaire pour me tirer d'affaire. »

Je ne connais rien de plus stupide que le *pur sentiment*, qui est la seule inspiration des femmes et des enfants. Le sentiment pousse l'enfant, s'il est très énergique, à tuer son père pour un pot de confitures, ou pour acheter des dentelles à une fille, s'il a dix-huit ans ; il pousse la femme à tuer son mari pour acheter des bijoux ou pour entretenir un drôle, exactement comme il pousse le chien à tout bousculer pour s'emparer d'un morceau de viande. — Quant à ce raisonnement si simple : « Il ne faut pas que mes caprices ou même la satisfaction de mes besoins gêne la liberté d'autrui », il n'est pas à la portée des *hommes*.

Je te demande pardon de faire le pédant et le misanthrope avec toi. Je suis convaincu de tout ce que j'affirme. J'ai reçu une éducation terrible, et il est peut-être trop tard pour que je puisse me sauver moi-même. Ce qui est démontré pour moi, c'est que les femmes ne sont intéressantes que quand elles sont très vieilles.

Ceci me mène à madame Bâton ; elle a trois béatitudes, et elle est ingrate. Elle est VIEILLE : donc, elle est débarrassée des sales passions. Elle est SEULE : n'a de comptes à rendre à personne. Elle est RICHE : donc, elle a plus de facilité pour élever son esprit. Qu'elle adopte des passions viriles, la science ou la charité. Vraiment, je n'ai pas le temps de m'attendrir sur des misères fictives.

Quant à madame de Montherot, je savais qu'elle était à

Honfleur par un de mes amis, le directeur de *l'Illustration*. Comme je sais que tu veux toujours prêter ma chambre, j'ai manifesté une certaine frayeur ; alors il m'a répondu que je pouvais être tranquille, parce que madame de Montherot était une femme trop nulle pour avoir envie de remuer des livres et des gravures.

Je viens d'écrire à Jeanne. Donc, ne réponds pas. Je suis contraint de renvoyer à un autre jour l'ennui de parler de moi et de mes affaires.

Je persiste à vouloir retourner à Honfleur ; mais que de choses à faire auparavant !

Mon coup de tête académique ne m'a pas fait de mal. Il s'est passé divers incidents que je te raconterai.

Il va sans dire que je ne suis pas intéressé dans l'élection *Scribe*, qui est renvoyée en avril.

Je n'ai de rancunes que contre M. Villemain, à qui je vais le faire *publiquement* savoir.

M. Biot est mort et sera remplacé par M. Littré.

Je suis tellement en arrière avec toi pour les nouvelles !

Ma lettre de désistement, avant l'élection *Lacordaire*, a produit à l'Académie une certaine sensation, — *pas mauvaise*.

Je t'embrasse.

CHARLES

29 mars 1862.

Ma chère mère, je viens te prier très instamment de venir à mon secours, *si tu peux*, pour cette fin de mois. J'ai promis à mon maître d'hôtel trois cents francs pour après-demain. (*Avant tout, il faut que j'aie la paix ici.*) Je lui destinais trois cent soixante-quinze francs que j'ai à *la Presse*. *L'esprit et le style de M. Villemain*, trois articles commandés, finis et livrés. La discussion de l'adresse a été si longue et a si bien rempli les journaux, qu'il n'y a pas eu de place pendant longtemps pour la littérature. Enfin, c'est fini ; mes trois articles vont paraître en avril, en trois fois ; une fois par semaine sans doute. Si tu peux faire cela, je te renverrai l'argent que je destinais au maître d'hôtel (entre parenthèses, je me considère toujours comme devant te remettre le plus tôt possible cinq

cents francs, puisque tu m'as envoyé au jour de l'an les deux cents francs que je t'avais rendus). *Nous arrangerons cela quand je serai auprès de toi.*

Je t'assure qu'il n'y a pas de désordre dans ma vie. L'ordre y prend chaque jour un peu plus de place. Je suis triste, résigné à tout, même à souffrir jusqu'à la fin de ma vie, résigné au conseil judiciaire, et décidé à faire simplement tout ce que je dois faire pour le faire détruire. — Je vais avoir quatre volumes à publier cette année. Je parierais que ces quatre volumes passeront *inaperçus*. On ne me rend pas justice. Aussitôt que j'aurai passé des marchés pour ces volumes, et que j'aurai placé les articles, les uns finis, les autres pas encore, — qui les complètent, je retournerai près de toi. Je n'ai même pas besoin d'aller toucher l'argent pour m'en aller là-bas. Je laisserai commission à quelqu'un pour toucher à ma place et pour payer avec le prix les gens à qui je destine de l'argent. Les *Poèmes en prose* passeront aussi à *la Presse*. Mille francs ! mais, hélas ! *ce n'est pas fini*. Les *Dandies littéraires* passeront à *la Presse*, les *Peut-être* aussi, les *Peintres philosophes*. Il faut rester à Paris pour finir tout cela. Et puis, pour conclure, je crois qu'Hetzel m'achètera la réimpression du volume des *Poèmes en prose*.

L'argent de tout cela est distribué à l'avance.

J'ai encore deux autres ressources, mais moins sûres que le travail. Comme il faut des années de fatigue et de châtiment pour apprendre les vérités les plus simples, par exemple que le travail, cette chose si désagréable, est l'unique manière de ne pas souffrir, ou du moins souffrir de la vie !

Il paraît qu'il faut que je fournisse à Ancelle d'une manière ou d'une autre, un peu plus de mille francs pour l'opération de la conversation (*conversion ?*). C'est fort ennuyeux, il aurait bien mieux fait de vendre, et de chercher un autre placement. Je désire ne pas être aidé par toi dans cette affaire.

Donc, je reviendrai bientôt, non pas pour faire des économies (comme tu me l'insinues brutalement), mais *pour le plaisir d'être auprès de toi* et de vivre en *bonne société*. Je te dirai que plus je vis, plus toute société et toute conversation me devient fatiguante et obsédante.

Tu trouveras cette lettre moins désolée que les autres. Je

ne sais pas d'où le courage m'est revenu ; je n'ai pas lieu cependant de me réjouir de la vie.

Dernièrement j'ai lu chez Flaubert quelques chapitres de son prochain roman ; c'est admirable ; j'en ai éprouvé un sentiment d'envie fortifiante.

Hugo va publier ses *Misérables* en dix volumes ; raison de plus pour que mes pauvres volumes. *Eurêka, Poèmes en prose* et *Réflexions sur mes contemporains,* ne soient pas vus.

Avoir plus de quarante ans, payer mes dettes, et faire fortune par la littérature, dans un pays qui n'aime que les vaudevilles et la danse, quelle atroce destinée !

Tu m'as reproché de ne t'avoir montré aucune tendresse dans ma dernière lettre. Mais, chère mère, tu aurais dû réfléchir que par tes questions sur Jeanne, tu ravivais en moi d'insupportables souvenirs.

Sois toujours indulgente, et sache que ton indulgence ne sera jamais inutilement placée.

As-tu besoin de stores chinois? J'en ai trouvé à cinq francs pièce. Est-ce cher? Je ne les ai pas achetés.

Tu as témoigné le désir d'avoir les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. Je me les suis procurés pour toi, ne me remercie pas, je les ai eus gratuitement.

Dans ces derniers temps j'ai souffert *horriblement, horriblement* de mes rhumatismes ; aussi j'aspire vivement après les grandes chaleurs.

Tu as bien compris, n'est-ce pas? que si je reste encore quinze jours ou un mois à Paris, ce n'est pas inutilement. Comment diable veux-tu que je fasse à Honfleur des recherches sur les peintres et les graveurs? Que je me procure des masses de livres nécessaires pour mes articles critiques? Dieu merci, tout cela aura une fin. Et j'espère, à Honfleur, trouver, inventer des formes nouvelles pour des ouvrages de pure imagination.

Favorable ou non, ta lettre m'arrivera après demain à huit heures du matin. Cet homme est gêné, et il a un paiement à faire à dix heures. J'ai une horrible peur de voir un être inférieur, de qui je dépends un peu, me faire la mine. Dans le cas favorable, il est entendu que le *Villemain* t'appartient. Avec chaque numéro (il y en aura trois) tu recevras le prix de l'article.

Je me ferai précéder encore par une *nouvelle caisse de tableaux et de gravures* (c'est mon seul amusement), sans doute la troisième semaine d'avril.

Je t'embrasse ; à bientôt les longs bavardages.

CHARLES

Veux-tu ton Chateaubriand tout de suite, ou veux-tu attendre?

Encore un sujet de mauvaise humeur. Il y a deux mois que j'attends la publication de quatre articles livrés au *Monde illustré*.

Et à *l'Illustration*, depuis dix-sept semaines on me promet mes épreuves pour lundi, toujours pour lundi prochain !

Je suis désolé d'avoir donné ce travail important à un journal à images. On ne lit pas ces journaux-là. — Mais dans ce moment-là, je ne savais où me fourrer.

Il va arriver un moment où j'aurai des manuscrits en cinq ou six endroits, que c'est fatiguant. Et puis toutes les épreuves tombent à la fois.

Je tremble que la discussion du budget ne prenne encore trop de place. Mais, Dieu merci, il y a un répit de quelques heures.

(A *la Presse*, on ne fait pas d'avances ; je te devais ce mot d'explication.)

Samedi, 24 mai 1862.

Ma chère mère, demain dimanche, je répondrai longuement et minutieusement à tes deux dernières lettres. Je t'enverrai une de ces longues lettres où l'on déverse toute la matière en retard.

Tu as deviné juste. Les affaires marchent très lentement, et je veux absolument me retremper dans la solitude. Je fuis Paris, surtout pour fuir toute compagnie. Donc, je ne veux pas retrouver à Honfleur le supplice parisien, et je ne veux me prostituer à personne, ni au maire, ni au curé, ni à M. Emon, ni à d'autres dont j'ai oublié les noms.

Je te raconterai demain ma visite à Fontainebleau, qui, malgré la bonne grâce de ma belle-sœur, m'a été très pénible.

— Une journée entière avec Ancelle ! Te figures-tu ce que c'est? un homme à la fois fou et bête !

Et puis, le fantôme du conseil judiciaire s'est dressé trois fois dans la journée, en présence d'un greffier, d'un notaire, d'un avoué et de je ne sais plus qui. Ancelle jouissait sans doute de mon humiliation ; il m'avait traîné là-bas sans m'avertir. Je n'ai jamais été méchant, mais je crois qu'il m'est permis de le devenir.

A demain. Je t'embrasse et je t'aime.

CHARLES

J'ai le *Chateaubriand.*

Quant aux nouveaux *Misérables,* je crains fort de n'avoir pas le courage de les demander. La famille Hugo et les disciples me font horreur.

Samedi, 3 juin 1862.

Mais en vérité, ma bonne chère maman, c'est absolument de la folie que d'aimer les gens à ce point ! Cela me rend honteux. Désormais je ne te parlerai plus de tous mes bobos. Tu sais que depuis de longues années je suis sujet aux rhumatismes et aux névralgies. C'est douloureux, voilà tout. Ce ne sont pas des maladies. Quant à ces constipations qui suivent les diarrhées, et dont le grand inconvénient est d'aigrir le caractère, il y a évidemment un petit régime à suivre, que je suivrai quand je serai tranquille.

Oui, je partirai prochainement. Mais croirais-tu que maintenant je me sens intimidé ; — intimidé de quoi? — de la peur de ne pas réussir ! Là est l'explication de cette indécision qui m'a toujours joué de si cruels tours. Cependant il est évident que pour finir une affaire, la première condition est de la commencer.

Je me souviens qu'il m'est arrivé souvent à Paris de rester huit jours sans oser rentrer chez moi, de peur de trouver en rentrant une nouvelle désagréable. C'est honteux, mais c'est invincible.

Il faudrait tout simplement, je crois, que je mangeasse du pain de seigle à tous mes repas. C'est un rafraîchissant modéré

qui vaut mieux que les purgatifs. Mais demander cela à l'hôtel, c'est vouloir passer pour fou.

Déjà, au commencement, on m'a cru fou, parce que je demandais une *grande* table pour écrire, et une *grande* chambre pour pouvoir marcher.

A bientôt et je t'embrasse, furieux et désolé de t'avoir inquiétée.

CHARLES

Actuellement je vais bien.

6 juin 1862.

Ma chère mère, je te remercie ; je suis désolé de t'avoir affligée. Je ne peux pas renoncer si facilement à mon projet d'Honfleur ; j'avais déjà loué une chambre dans un autre quartier. Je vais la décommander, — en payant.

Quelle étrange lettre tu m'envoyais ! Tu ignores donc encore qu'Ancelle est pour moi le parfait fléau, et qu'il est pour les deux tiers dans tous les accidents de ma vie. Son nom représente pour moi *l'horrible plaie de ma vie*, et lui, il est personnellement un homme insupportable, le type du jocrisse, du lambin, de l'hurluberlu, et de l'homme de désordre. Tu avais oublié mes opinions à son égard. — L'affaire de Fontainebleau a été horrible pour moi.

Enfin, à tout hasard, je lui ai envoyé son petit billet. — J'aurais bien voulu me passer absolument de ces cinq cents francs. J'aurais préféré cela plutôt que de le voir et de l'entendre *bégayer lentement pendant des heures : « Vous avez une bien bonne mère, n'est-ce pas? Aimez-vous bien votre mère?* ou bien : *Croyez-vous en Dieu, il y a un Dieu, n'est-ce pas?* ou bien : *Louis-Philippe a été un grand roi. On lui rendra justice plus tard.* » Chacune de ces phrases-là se délaye pendant une demi-heure. Pendant ce temps-là on m'attend dans plusieurs quartiers de Paris.

Ainsi il y aura des retards, de longs retards dans mon affaire. J'aurais bien voulu partir demain samedi ; mais je ne puis rien sans certitude.

Tu as donc cru que j'étais incapable par moi-même de faire faire un habit? Alors nous sommes bien loin encore de la radia-

tion du conseil judiciaire. Est-ce l'exquise *éloquence* d'Ancelle qui t'a persuadée?

Tu ne peux pas t'imaginer quelles atroces mésaventures que j'ai eu à subir pour de nombreux articles, dont quelques-uns *finis*, et mieux encore *déjà acceptés*.

Quelle vie ! mais je me vengerai, je me vengerai en grand comme un homme qui n'aime rien, mais qui exècre son pays.

Je t'embrasse et je t'écrirai.

CHARLES

17 juin 1862.

Chère mère, tout va bien, et les lenteurs ne viennent pas d'Ancelle, mais de mon tailleur, très lambin, et de la nécessité de voir beaucoup de monde, pour m'assurer des engagements et des paiements.

Je vais cependant préparer mes malles.

Que de récits, de colère et d'humiliations je renvoie à un autre jour ! Le siècle devient de plus en plus niais et vil.

Que de remerciements et de tendresse pour toi je renvoie aussi !

CHARLES

Dimanche, 11 août 1862.

Chère maman, tu t'ennuies peut-être, n'est-ce pas? et beaucoup? Je vais arriver. J'ai pris déjà mes précautions, c'est-à-dire que je me suis mis moi-même dans l'impossiblité de ne pas partir à la fin du mois.

Il y a, je crois, peu d'exemples d'une vie aussi mal dilapidée que la mienne ; ce qui est vraiment curieux, c'est que je n'y prends aucun plaisir.

Je ne veux pas te raconter (d'ailleurs je n'en ai pas le temps) les extraordinaires lettres de moi-même contre moi-même, les désespoirs, les rêveries. — Je ne veux pas non plus t'affirmer pour la centième fois que tu es le seul être vivant qui m'intéresse. Il me semble que, puisque je te l'ai dit, tu dois me croire.

Je sens que je suis dans une crise, dans une phase où il faut prendre un grand parti, c'est-à-dire faire juste le contraire de tout ce que j'ai fait : n'aimer que la gloire, travailler sans cesse, même *sans espoir de salaire*, supprimer tout plaisir et devenir ce qu'on appelle un grand type de grandeur. Enfin, tâcher de faire une *petite* fortune. Je méprise les gens qui aiment l'argent. Mais j'ai une horrible peur de la servitude et de la misère dans la vieillesse.

J'arriverai donc chez toi, ou plutôt chez nous, le 31, le 1er, le 2 ou le 3. Puisque tu m'aimes tant que tu veux bien t'appliquer et t'intéresser aux seules choses qui m'amusent, je saurai te récompenser et te prouver que je te connais, que je t'aime, que je sais peser et apprécier un cœur maternel.

Enfin ! enfin ! je crois que (je) pourrai à la fin du mois fuir l'horreur de la face humaine. Tu ne saurais croire jusqu'à quel point la race parisienne est dégradée. Ce n'est plus ce monde charmant et aimable que j'ai connu autrefois : les artistes ne savent rien, pas même l'orthographe (oh !). Tout ce monde est devenu abject, inférieur peut-être aux gens du monde. *Je suis un vieillard*, une anomalie, et on m'en veut parce que je suis moins ignorant que le reste des hommes. Quelle décadence ! Excepté d'Aurevilly, Flaubert, Sainte-Beuve, je ne peux m'entendre avec personne. Th. Gautier seul peut me comprendre, quand je parle peinture. *J'ai horreur de la vie*, je le répète.

J'ai un très beau livre à t'apporter ; mais je fais un gros travail à ce sujet : *Second tableau de Paris par Sébastien Mercier, Paris pendant la Révolution de 93 jusqu'à Bonaparte* ; c'est merveilleux.

Tu as reçu sans doute *les Misérables* que je ne t'ai envoyés (exprès qu'après Pâques), me figurant (à tort peut-être) que tu ne voulais lire de romans qu'après Pâques — plus deux articles, un de moi, un de d'Aurevilly. Ce livre est immonde et inepte. J'ai montré, à ce sujet, que je possédais l'art de mentir. Il m'a écrit pour me remercier une lettre absolument ridicule. Cela prouve qu'un grand homme peut être un sot.

Ton Chateaubriand (édition belge) est accroché dans les bureaux de l'*intérieur*.

Je te rapporterai ton argent en revenant chez toi.

J'ai devant moi vingt jours encore pour prendre des arrangements avec *la Presse*, les *Débats*, *le Monde illustré*, *la Revue britannique*, etc., afin que l'on puisse payer des dettes pour moi, malgré mon absence.

Je t'aime et je t'embrasse. Dis-moi que tu te portes bien (si c'est vrai), et que tu vivras longtemps, longtemps encore, pour moi et rien que pour moi. Tu vois que j'ai la férocité et l'égoïsme de l'affection.

C. B.

Je vais demain passer la journée à Fontainebleau. Cruelle corvée !

Lundi, 22 septembre 1862.

Ma chère mère, il y a plusieurs mois que je veux t'écrire. Je te dois de nombreuses explications. Pourquoi je ne suis pas parti, ce que je deviens, quand je partirai, etc. Mais les journées sont pleines d'accidents si divers, et si courtes ; quelques pages écrites, des courses, et puis la fin du jour arrive. De plus, il me faut une certaine béatitude pour t'écrire. Or, la colère est mon état ordinaire. Ainsi aujourd'hui je t'écris des bureaux de *la Presse* (où je me croyais enfin installé, et depuis onze mois j'étais sans abri), et voilà que j'endure ici des tortures, *de véritables tortures*, et il se pourrait bien que je renonçasse à publier la suite des *poèmes en prose*, qui faisaient quinze feuilletons. Et cependant *l'argent* !

Car tout est là. Je ne veux pas laisser derrière moi des embarras, qui pourraient avoir une répercussion à Honfleur.

J'en aurais pour vingt pages à t'écrire, si j'avais la tête libre. Enfin je t'écris pour te demander la permission de ne t'écrire que quand je pourrai.

Mon plan, pour retourner à Honfleur, est parfaitement bien fait ; mais il est sans cesse contrecarré par des accidents impossibles à prévoir.

Je te promets que je t'écrirai encore cette semaine, mais vraiment je n'ai pas la tête assez libre pour aujourd'hui.

Ma belle-sœur chante tes louanges, ce qui m'a nullement surpris.

Je t'aime bien tendrement.

J'ai différentes choses à t'envoyer ; mais je ne sais pas quand je pourrai faire le paquet.

CHARLES

13 décembre 1862.

Comment se fait-il qu'il soit si difficile d'écrire à sa mère et que cela se fasse si rarement? Une chose si simple, et qui devrait être si douce. — Mais il est si difficile aussi de faire n'importe quoi de ce qui est bon, et qui est le devoir. Et la multitude des soucis, qui augmente avec le vieillissement empêche de satisfaire à tout ce qu'on reconnaît comme devoir, et même comme devoir agréable.

Enfin, ma chère mère, avant tout, avant tout, *comment te portes-tu*? Si tu pouvais entendre ma pensée à distance, comme tu te dirais souvent : voilà mon fils qui pense à moi ! — mais tout ça, c'est des paroles et des suppositions poétiques. Tu aimerais bien mieux que je te prouvasse mon zèle.

Comme tu as été dure envers moi dans une de tes dernières lettres ! Ces cruels cinq cents francs ! La seule chose sérieuse qui m'a frappé dans ta lettre, *c'est la falaise*. Mais je suppose toujours que tu dois dessiner beaucoup de choses. Pouvais-je supposer que tant de tuiles allaient me tomber sur la tête au moment où je projetais mon départ? — par exemple la faillite Malassis, dont tu as sans doute entendu parler, — où j'ai failli être compromis, et qui dans tous les cas jette un grand bouleversement dans ma vie. Je dois cinq mille francs. Je suis décidé à les cacher à la justice, pour pouvoir les remettre à Malassis ou à sa mère plus tard. — Et puis *les Fleurs du mal* et *les Paradis* abandonnés aux hasards du rabais! — Mais tu n'entends rien à tout cela.

J'ai commencé étourdiment ma lettre en prenant mon papier à l'envers, ce qui m'oblige à la paginer pour ta commodité. Un superstitieux verrait là un mauvais présage.

Je t'ai envoyé des livres pour te distraire — de bons livres. Les *Lettres sur les animaux* (sauf la préface de ce médecin imbécile) et *le Neveu de Rameau*, que probablement tu connaissais, sont des merveilles. Mais tu n'as pas du tout deviné pour-

quoi je t'avais envoyé les *Poètes français*. Ce n'était pas du tout comme tu l'as cru, pour te montrer des vieilleries de moi, c'était pour te faire lire l'article de Gautier qui me concerne, c'est-à-dire la part qui m'était faite par lui dans l'histoire de la poésie. Tu ne l'as peut-être pas vu. — Et tes espions? qu'en dirons-nous? quels imbéciles ! On t'a dit que j'étais gai? — jamais. Est-ce que c'est possible? ou bien je le suis de manière à faire peur, et à me débarrasser vite des gens. — On t'a dit que j'étais bien habillé. — Il y a huit jours seulement que j'ai abandonné les haillons. — On t'ai dit que je me portais bien? aucune de mes infirmités ne m'a quitté ; ni les rhumatismes, ni les cauchemars, ni les angoisses, ni cette faculté insupportable d'entendre tous les bruits me frapper dans l'estomac ; — ni la peur, surtout la peur de mourir subitement, la peur de vivre trop longtemps, la peur de te voir mourir, la peur de m'endormir, et l'horreur de me réveiller ; — et cette léthargie prolongée qui me fait renvoyer pendant des mois les choses les plus pressées. — Bizarres infirmités qui, je ne sais comment, renforcent ma haine contre tout le monde.

Mais parle-moi de toi, très minutieusement, surtout de ta santé.

Il y a déjà longtemps, *au moment des cinq cents francs*, je suis allé, *tout seul bien entendu*, à Versailles. J'adore Versailles et les Trianons. Ce sont de bonnes solitudes. Je ne pouvais pas m'empêcher, tout le long du chemin de penser à toi, puisque nous avions fait ensemble, il y a quelques années, le même trajet, depuis la rue d'Amsterdam jusqu'à Saint-Cloud, je crois. Tu revenais alors de Madrid ou de Constantinople. Je reconnaissais les points de vue devant lesquels tu criais avec ton emphase habituelle : « Que c'est beau ! » et puis tu ajoutais : « *Mais toi, tu ne sens pas les beautés de la nature.* » Car c'est ainsi que tu t'exprimais. — Les cultures de Trianon m'ont positivement ébloui ; alors je me suis figuré que tu étais avec moi ; — je t'ai vue, réellement vue, faisant une espèce de grimace que je connais bien, et me disant : « *Tout cela est bien beau* ; mais vois-tu, mon cher enfant, *j'aime encore mieux mon jardin.* » Chère mère, je voudrais te faire rire.

Enfin, ma chère mère, parle-moi bien de toi. Je suis plongé dans une grandissime affaire ; mais je ne saurai pas la mener

à bonne fin. Tout le monde sait que je suis opprimé par les dettes. Je vais me laisser égorger. — Si dans huit jours je t'écris : tout est fait et bien fait, — alors tu pourras compter sur ma présence et sur une vie plus agréable.

Et si ton imagination te permet de deviner ce que j'endure, *pense au conseil judiciaire.* — Veux-tu me faire mourir là dedans? — Je t'embrasse.

CHARLES

(A suivre.)

L'ARCHIDUC MYSTÉRIEUX

UN PRINCE NAVIGATEUR, ERMITE ET MÉCANICIEN. — UN CHATEAU SUR LES RUINES DE MIRAMAR, DE RAYMOND LULLE. — UN SITE ET DES SOUVENIRS PITTORESQUES. — L'ILE DU SILENCE. — LES HOTES ALLEMANDS DE 1913. — L'HOMME, SA VIE ET SES ŒUVRES.

L'ARCHIDUC MYSTÉRIEUX

Depuis le début de la guerre sous-marine allemande en Méditerranée, bien souvent les journaux ont fait allusion au rôle joué par l'archiduc Louis-Salvator d'Autriche, sans d'ailleurs qu'aucune accusation précise ait été formulée contre lui. Les derniers événements de Barcelone et enfin l'ouverture d'un testament, dont les clauses nous rappellent les dénouements les plus romanesques du théâtre et de la féerie, font de ce mort illustre ce que les journaux appellent « l'homme du jour ».

Malgré de nombreux articles, ce personnage demeure encore mystérieux, car si son nom fut souvent écrit depuis deux ans, on n'a presque rien dit de sa vie et de son œuvre. Cette figure singulière, inquiétante et voilée, attire et repousse à la fois l'intérêt par le peu qu'on devine ou qu'on connaît des malheurs et des passions qui lui firent cortège. D'ailleurs son nom, sa parenté, le seul énoncé de ses titres, de ses

domaines, de ses livres, de ses résidences successives suffisent tout d'abord à retenir extraordinairement l'attention, car ils témoignent de singulières facilités à jouer un grand rôle dans la préparation de la piraterie en Méditerranée.

Ermite, historien, géographe, navigateur, l'archiduc Louis-Salvator était l'homme qui connaissait peut-être le mieux la Méditerranée et qui gardait des amis dans tous les ports et dans tous les milieux, car il était simple d'allure, à la fois érudit et familier, bonhomme et hautain, dévot dans ses actes et ses dons, libertin en paroles. Indulgent, sinon sympathique à certains vices, il avait dans un monde spécial des villes maritimes latines et orientales de nombreuses relations et des moyens d'informations qu'il est répugnant d'avouer, mais dont il serait vain de méconnaître l'importance.

Né le 4 août 1847 à Florence, où toujours il garda des amis, l'archiduc habitait tour à tour Zindis, près Trieste, — *Miramar* l'ancien ermitage de Raymond Lulle, dans l'ile Majorque, — San Stefano Ramleh, en Égypte, ses domaines de Venise, et faisait de fréquents déplacements à travers l'archipel.

Appartenant à la famille d'Autriche (branche non régnante de Toscane) Ludwig-Salvator-Marie-Joseph-Jean-Baptiste-Dominique-Rénier-Ferdinand-Charles-Zénobius-Antoine est mort à Brandcis-sur-Elbe, le 12 octobre 1915. Il était propriétaire du 58e régiment d'infanterie, membre honoraire de l'Académie impériale des Sciences d'Autriche et de l'Académie des Sciences de Bohême, chevalier de l'Ordre autrichien de la Toison d'or, de l'Aigle noir et du Cancrelin. Il était fils du grand-duc Léopold II et de Marie-Antoinette, princesse des Deux-Siciles, née le 19 décembre 1814.

*
* *

EL CASTILLO DE MIRAMAR

C'est à Miramar que j'ai pu voir l'archiduc, en 1913. Il y a des « Miramar » sur toutes les côtes méditerranéennes et ce n'est même pas en souvenir d'un autre Miramar tristement célèbre dans l'histoire ténébreuse des Habsbourg que Louis-

Salvator nomma ainsi l'admirable domaine qui, entre Valldemosa et Deya, étage devant la mer ses terrasses boisées, ouvre ses grottes, dresse ses vieilles tours à signaux, ses fermes, sa chapelle de Raymond Lulle, son musée, son hospederia gratuite et son castillo sans apparat, entre des cyprès mouvants, des cactus et des oliviers gigantesques. Non, rien ici, sinon la mélancolie particulière à tous les sites abandonnés par la légende et où subsiste encore le souvenir des héros, ne l'apparenterait à l'autre Miramar, celui où le général Frossard vint, un soir d'automne, décider l'archiduc Maximilien à suivre le chemin sanglant qui le devait mener de la Puebla aux fossés de Queretaro.

Miramar fut un lieu de méditation et de spiritualité. Sa situation est, en petit, la même que celle du royal monastère de Notre-Dame de Montserrat. Une haute corniche qui domine la côte nord de l'île et que dominent à leur tour de larges murailles rocheuses. Ainsi protégé, le plateau jouit d'un climat privilégié, à la fois tiède et frais, abrité du vent du nord et des vents desséchants de la côte africaine.

C'est à Miramar qu'après ses longs voyages entrepris à la suite d'une aventure d'amour, Raymond Lulle se retira. Il avait aimé jusqu'au désespoir doña Ambrosia de Castello, la plus belle et la plus vertueuse des jeunes femmes de Palma de Mallorca. Bien qu'elle fût mariée à un jeune Gênois, don Ramon Lull, comme on dit ici, suivait obstinément la belle dans la rue et, d'après une légende que le savant critique Antonio-Maria Alcover conteste [1], il s'oublia même jusqu'à entrer à cheval derrière elle dans l'église Sainte-Eulalie. Devant une telle passion, doña Ambrosia de Castello se sentit émue et, ayant averti son mari qui lui donna permission d'agir ainsi, elle manda son adorateur. Don Gaspar Nuñez de Arce a conté, en un admirable poème, la scène qui suivit. Après avoir chapitré Raymond Lulle, doña Ambrosia lui dit :

— Tu m'aimes, eh bien, regarde-moi telle que je suis et compare ton songe à ce qui est.

Alors elle ouvrit sa robe et découvrit son sein gauche, rongé par un terrible cancer.

1. *Bolleti del Dictionari de la Llengua Catalana*, tome VI, octobre 1910.

— Regarde ce que peut devenir l'éphémère beauté terrestre à côté de la beauté divine.

Dans le *Livre des merveilles du monde* [1], Raymond Lulle a narré l'épisode, mais en l'attribuant à d'autres personnages. Après avoir parcouru la Catalogne, la France et l'Italie, étudié et professé à Montpellier et à Paris, Raymond Lulle fondait en 1276, à Miramar, ce fameux Collège des Sciences orientales où lui-même enseignait l'arabe. Ici, « entre la vigne cultivée et le fenouil sauvage, son âme s'embrasait d'amour vers Dieu, parmi les soupirs et les larmes. » Cultivant son jardin à l'aurore, écrivant ou rêvant au murmure des sources, méditant sous les astres étincelants, dans des nuits d'une limpidité souveraine, Raymond Lulle prépara à Miramar les livres d'*Alchindi* et de *Téliph*, le *Livre du Gentil et des Trois Sages* et *la Doctrine du prince pour le régime de sa personne, de son palais et de ses royaumes*. Le nom de Miramar revient sans cesse dans ses vers. C'est au Collège de Miramar, auquel s'était adjoint une imprimerie, que parurent, vingt ans après la découverte de Gutenberg, un *Traité* de Gerson et en 1487 la *Contemplation dévote* de Prats.

Tout ce qui constitua le territoire du Collège de Miramar se trouve enclavé aujourd'hui dans les domaines de l'archiduc Louis-Salvator, la grotte, la fontaine, l'oratoire de la Trinité et l'habitation du Bienheureux. C'est sur les ruines mêmes de cette habitation que l'archiduc a fait construire son château, ou mieux sa villa, car il s'agit d'une construction basse, allongée, et qui a plutôt l'apparence d'une *hacienda* que d'un *castillo*. Il ne s'agit point d'un palais de songe, mais le paysage a suffisamment de magie pour en parer la plus humble cabane.

A Miramar commence la région des jardins, une terre toute orientale par la douceur de l'air, l'épanouissement sensuel des fleurs, l'odeur des essences, la lumière même que répandent autour d'elles la terre et les pierres. Aux Baléares, les ruines

1. VIII, 28. Il existe de nombreux ouvrages sur Raymond Lulle. Pour les faits énoncés ici, cf. l'*Histoire véritable du Bienheureux Raymond Lulle*, par J.-M. de Vernon, Paris, 1668, et dans la collection des « Saints » la biographie du *Bienheureux Raymond Lulle*, par Marius-André. Bloud, Paris 1900. Cf. également : Sir Clément Markham, *The Story of Majorqua and Minorca*, Lon. reds, 1908.

même sont lumineuses et blanches. La lumière crée une sorte de solitude. On est plus seul, dans le soleil. Ce n'est pourtant pas une terre de Décaméron que cette côte, de Valldemosa à Soller, de la Cartuja jusqu'aux parterres enchantés de la comtesse de Villalonga, en passant par les maisons riantes de Deya, sous les pampres roux. Malgré le foisonnement des roses, on ne songe ni à la vigne de Pampinée, ni aux joyeux devis florentins. L'Arabie, la première, a posé son pied sur ces dalles où le talon chaussé d'airain des chevaliers catalans marquera plus tard une empreinte ineffaçable. Il flotte de la mélancolie dans cet éblouissement et l'ombre des sycomores y garde le reflet rouge des fleurs de grenadiers, évoquant les soirs où tombèrent, ici, des têtes de sultanes.

C'est en 1868 que l'archiduc Louis-Salvator, qui voyageait pour s'arracher à un souvenir atroce, aborda Majorque et visita Miramar. Admirateur et quelque peu adepte de Raymond Lulle, l'âme travaillée encore par l'horreur d'avoir vu sa fiancée brûlée vive à ses yeux, le jeune prince se rendit acquéreur du premier noyau de terres autour duquel se développerait bientôt son immense domaine [1].

L'emplacement du château actuel occupe le quart environ de l'ancien édifice et la chapelle située non loin de là est le dernier vestige de l'une des deux chapelles latérales de l'église ancienne. Elle est dédiée à Notre-Dame du Bon Port.

La chapelle témoigne d'un goût hétéroclite et présente le plus singulier amas de médiocre, de banal et de rare. Un rétable du XIIIe siècle voisine avec des statues coloriées de la rue Bonaparte, des cuivres dorés, modernes, des découpages de zinc entremêlés de châsses à émaux, de lampadaires orfèvrés et du reliquaire où reposent les restes de Fray Antonio Casteñada, général des armées de Charles-Quint, qui, après la défaite d'Alger, se retira aux Baléares pour y mourir en odeur de sainteté.

La demeure particulière de Louis-Salvator participe du même état d'esprit bizarre et du même goût mélangé. Au dehors, la simplicité monacale du grand prédécesseur ; à l'intérieur un musée qui confine par certains détails à la

1. Depuis l'archiduc acheta, pour les joindre à Miramar, les domaines de *Son Gallard*, *Son Galceran*, *Son Ferrandell*, *Son Marroig* et *Son Moragues*.

boutique de bric-à-brac. On y découvre des merveilles, des pièces uniques patiemment recherchées par le propriétaire et qui prouvent « qu'il s'y connaissait », à côté de copies insipides et d'imitations sans intérêt. Par contre, les majoliques anciennes de la salle à manger n'ont peut-être pas d'égales dans toute l'Espagne, par une lumière, un brillant, une finesse qu'on ne peut oublier. Ces merveilles de l'industrie arabe entourent des meubles également anciens, contemporains parfois des rois mozarabes qui plantèrent les oliviers géants des avenues. Des lits aux fines colonnettes gothiques, des statuettes de bois représentant des saints ou des paysans, quelques cartes marines du XVIe et du XVIIe siècle, d'admirables poteries, des faïences ornées et sculptées, toute une série de portraits et de tableaux représentant des Maures foulés par des chevaliers ou suppliciés par les conquérants constituent le fond des collections ducales. Le lit de noyer, dans la chambre à coucher du maître, offre des colonnes torses du plus bel effet et d'un curieux travail. A tous ces objets, inestimables pour un amateur, se mêlent des meubles fabriqués en série au faubourg Saint-Antoine, des sièges allemands vulgaires, des objets en émail, des nécessaires de toilette à vingt francs, des bougeoirs en aluminium.

Dans le vestibule, le visiteur s'arrête devant un groupe de marbre blanc à la fois prétentieux et banal. Un ange aux ailes éployées y soutient un adolescent expirant et nu, au-dessus d'un sarcophage sur lequel on lit : *Resurrexit.* Le sculpteur Tandardini a produit de meilleures œuvres. Cette sépulture, car il y a un cercueil dans ce bloc de Carrare, est celle de Waterloo Viborny de Gutenberg, secrétaire et ami intime du prince, mort à vingt ans, et dont la statue reproduit, paraît-il, tous les traits du visage et du corps. En face de ce monument s'ouvre une vaste salle de bain dont les *azulejos* sont supérieurs à ceux de l'Alhambra. Les murs blanchis, les nattes de sparterie, les fenêtres ouvertes sur une mer de lapis et de perle évoquent les jours heureux des émirs sarrazins et les rêves des conteurs arabes.

Par-dessus les pins, les camélias en fleur, les cyprès, les cèdres et les oliviers millénaires, flotte l'air transparent, l'air incomparable des îles Baléares, cet air léger, furtif, odorant

qui vous pénètre et semble donner des ailes. L'Espagne a des odeurs et des couleurs. Majorque n'a que des aromes et de la lumière. Puis elle a quelque chose de divin qu'on ne rencontre aussi complètement qu'ici : le silence. *L'Isla de la Calma*, a dit Santiago Rusiñol. Nulle part on ne peut goûter le silence comme à Miramar, devant des anses où l'eau reste si transparente qu'elle semble aérienne, qu'elle remue sans bruit et que, sur des sondages de deux mètres, du haut des roches, on distingue les galets du fond. Une mer de cristal vaporisé, une atmosphère surnaturelle et comme immatérielle baignent les perspectives. Tous les contours sont nets et pourtant aucun ne blesse le regard. Le décor est éclatant sans être jamais cru. Enfin, au tournant du chemin, l'odeur des citronniers vous arrive par bouffées de la vallée de Soller. Chopin et George Sand ont cheminé sous ces ombrages. Gustave Doré a dessiné ces arbres contournés, énormes, fantastiques et qui semblent quelques rois mores de la légende, figés encore dans l'attitude où les surprit le feu du ciel. Par l'ordre de l'archiduc, nul ne devait se permettre de couper une seule branche et la forêt a grandi, libre, impénétrée, comme à l'appel de quelque gnome de la *Trilogie*.

Sur la route de Deya à Palma, le prince a fait installer une hôtellerie gratuite dans une ancienne maison arabe. Toutefois, l'hospitalité s'entend comme au temps de Jayme Ier. Sauf l'eau et le sel, le voyageur doit apporter sa nourriture. En y entrant, nous songions au mot d'Adrien Hébrard : « L'amour est comme ces auberges d'Espagne où on ne trouve que ce qu'on y apporte ! »

***

LES HOTES ALLEMANDS DE MIRAMAR

Le 3 octobre 1913, nous nous trouvions à l'hospederia de Miramar, dans la salle du premier étage, dont les fenêtres ouvrent sur la mer.

Sous les arbres au bord de la route, les chevaux d'un escadron de chasseurs espagnols étaient parqués à la corde. Un cantinier distribuait de l'*anis*. Plus loin, deux cuisiniers mili-

taires raclaient, sur une pierre lisse, d'énormes piments rouges et doux qui semblaient être quelques-uns de ces cœurs saignants comme ceux dont les peintres de sainteté, dans la Castille, ont coutume de relever tous leurs tableaux. Deux ou trois officiers vêtus de flanelle blanche à rayures, bottés, l'épée au flanc, se promenaient en fumant, sous les cèdres. D'autres déjeunaient de conserves de thon et d'anchois à l'huile.

Tout un monde d'*arrieros*, attablé autour d'une friture, hurlait dans la chambre basse. Un enfant jouait de la guitare. La vieille aubergiste gourmandait sans cesse deux servantes affolées et, rasé de très près, hautain, indifférent et lointain, le patron, adossé au pilier de la porte, regardait la mer, l'âme comme évadée de ce vacarme et sans paraître se soucier le moins du monde de ses hôtes.

Brusquement plusieurs autos cornèrent, au bas de la montée. Les chevaux des chasseurs se prirent à valser. C'étaient MM. les officiers allemands des croiseurs protégés *Hansa* et *Victoria-Luisa* qui venaient, disaient-ils, faire visite à son Altesse, mais son Altesse était en mer pour quelques jours, ce que les Allemands ne pouvaient ignorer puisque l'archiduc s'était embarqué à Palma et qu'ils avaient salué son yacht.

Cette fois, le patron s'empressa. Je ne sais ce que peuvent manger les officiers de marine allemande en campagne, mais, en promenade, ils dévorèrent ce jour-là des montagnes de pâtés et de pâtisserie arrosées de bière et d'un vin épais. Depuis le début de l'été, les deux croiseurs allemands *Hansa* et *Victoria-Luisa*, ce dernier, lancé à Brême le 29 mars 1897, de 5 569 tonnes anglaises, et le premier de 5 791 tonnes, avec un équipage composé de quatre cents élèves-officiers et jeunes officiers et d'un état-major important ayant à sa tête un contre-amiral et un officier d'ordonnance de l'amiralissime, stationnaient dans la baie de Palma de Mallorca. De temps à autre, l'un des deux vaisseaux partait le long des côtes espagnoles et allait explorer les îles désertes de l'archipel, la Dragonera, Conajero, l'île Impériale, Cabrera et les îlots de Pityuses autour de Formentera et d'Iviça.

J'ai vu, durant un mois, les deux vaisseaux se livrer à toutes sortes de manœuvres dont il était difficile alors d'appré-

cier l'intérêt. Aux Baléares, comme en Égypte, comme dans les îles grecques, comme le long des côtes de l'Espagne continentale, les commandants allemands offrirent plusieurs fêtes à la population. A Palma, ils se lièrent avec les contrebandiers, et les officiers qui en obtenaient la permission passaient souvent la nuit en mer, soit avec les contrebandiers, soit avec les pêcheurs. Toutefois, comme les marins de tous les pays ne dédaignent point l'alcool ou le tabac de contrebande, comme par ailleurs les promenades nocturnes en barques le long des côtes découpées des Baléares présentent un double attrait poétique et instructif, il semble difficile d'en faire un grief, soit aux officiers, soit aux pêcheurs. En outre, chacun sait qu'en Espagne, la profession de contrebandier, plus lucrative qu'en aucun autre pays, n'est point déconsidérée, qu'elle s'entoure au contraire d'un certain prestige et comme dit la chanson mayorquine : « Le contrebandier a des jambes agiles pour fuir les douaniers et pour courir après les jolies filles et des yeux vifs pour guetter les *trabucos* et compter ses douros [1]. »

Durant les excursions où j'eus l'occasion de rencontrer les élèves-officiers et les officiers du *Victoria-Luisa* et du *Hansa*, ce fut toujours le long des côtes et dans les anses les moins fréquentées. La propriété de l'archiduc garde des parties inaccessibles et le personnel de paysans ou de pêcheurs qui y est attaché se montre jaloux d'appartenir à un tel maître. A ce moment on contait que des travaux mystérieux étaient entrepris sur l'ordre de l'archiduc dans certaines grottes marines. Des chiens énormes interdisaient l'accès de divers sentiers. Malgré mon séjour prolongé dans l'île, je n'ai jamais pu savoir ce qu'il y avait de fondé dans ces récits. Je dois à la vérité de déclarer que le lieutenant-général, gouverneur de la province, le prince François de Bourbon, oncle du roi, sembla toujours s'être soucié loyalement de faire respecter la neutralité des îles.

Tout ce que peut rapporter un témoin oculaire, ce sont les promenades des officiers allemands, un stationnement dans les eaux baléares de plusieurs mois et ce fait que les mêmes équipages du *Hansa* et du *Victoria-Luisa* furent à nouveau les

1. Aux Baléares, l'homme le plus notoire des îles et le plus riche peut-être est un contrebandier.

hôtes de l'archiduc en Autriche et en Égypte. A Miramar, l'état-major des croiseurs fut convié plusieurs fois à la table du prince, mais comme ce dernier avait l'invitation facile, cela encore ne saurait rien prouver[1].

Le 3 octobre 1913, les jeunes officiers allemands faisaient montre de belle humeur et d'appétit, naïvement, fortement. Leur exubérance, chaque soir, au Grand-Hôtel où nous les rencontrions encore, nous surprenait. Il y avait de l'enfant et du brocanteur dans leur façon de s'exprimer, une certaine gêne mêlée d'arrogance, une gaucherie coupée d'élans de suffisance. Ce matin-là, devant un des plus beaux paysages du monde, ils ne regardaient que des bourses plates d'argent qu'ils venaient d'acquérir (une spécialité de Manacor) et s'enorgueillissaient que ces objets particuliers au pays fussent fabriqués désormais par une société allemande. Ce matin-là, j'entendis un capitaine exprimer toute une théorie d'impérialisme commercial à un conseiller municipal de Soller qui accompagnait la caravane.

— Les Allemands apprennent partout aux indigènes à mieux fabriquer *à bon compte* les spécialités de leur pays. Ici nous vous apprenons déjà à fabriquer meilleur marché de fausses perles, des bourses d'argent, des bijoux en filigrane ; il ne vous manque plus qu'à nous suivre pour les bottines et les broderies.

Le Majorquin, piqué, répliqua :

— Les jeunes filles ne porteront jamais que des chaussures baléares. Ici, nous préférons la bonne façon au gros gain.

Cette réponse déchaîna une tempête de rires. Le contre-amiral, un vieux au visage rose, à la barbe grise et aux énormes lunettes d'or, imposa silence à ces jeunes gens.

— L'Allemagne est un pays d'industrie et de commerce. Vous êtes un pays chevaleresque. Je dis bien : chevaleresque. Vous en êtes toujours à Don Quichotte, mais nous sommes pour Sancho Pança.

L'habitant de Soller ne parut pas comprendre. Il disait :

— En avez-vous comme celles-ci des oranges chez vous?

1. Parmi les familiers de Miramar figure un nommé V... dit C..., audacieux germanophile bien connu de nos consulats.

Elles poussent en pleine terre dans l'île. Cette île, c'est la gloire de Dieu. Il n'y a que les pays où tombe la neige et la pluie qui soient industriels. Ici, d'ailleurs c'est nous qui avons appris au monde à naviguer et c'est vous nos élèves.

L'amiral sentit qu'il allait froisser son hôte et vanta la pâtisserie majorquine. Les compliments rendirent toute sa bonne humeur à l'édile. On devait le lendemain d'ailleurs inaugurer un tramway de Soller-ville à son port, et il parlait de cet événement avec une immense fierté.

Puis vint le moment des toasts. Ils furent nombreux et j'avoue n'avoir pas saisi la signification de la plupart. Les marins allemands sortirent raides et graves, saluèrent les officiers espagnols et continuèrent leur excursion méthodique. N'eussent-ils pas eu leurs uniformes qu'on eût bien deviné leur nationalité. En effet, ils n'omettaient aucun détail, notaient tout sans discernement, ni choix. De la Capilla del Beato Raimundo Lulio, ils retinrent qu'elle était bien restaurée et repeinte de frais ; au *Museo Baléar*, installé à Son Moragues, ils admirèrent en bloc les notes que l'archiduc et ses secrétaires avaient également prodiguées pour une cruche contemporaine et pour un azulejo du XIIe siècle. Ils ne demandèrent jamais qu'on leur fît grâce du moindre caillou ni de la plus insignifiante poterie.

Toutefois, ce qui les surprit et les toucha davantage, ce fut à un carrefour du bois une vaste cage auprès d'un escalier menant au château. Un aigle noir, de très grande taille, s'y endormait, superbe et dédaigneux. Cette bête avait, paraît-il, aux yeux du prince la valeur d'un symbole. Lequel, je ne sais. Cependant ces jeunes Allemands goûtèrent beaucoup cette allégorie vivante.

— Il y a quelque chose de plus curieux, déclarait le majordome qui sert de cicerone aux visiteurs, moyennant quelques pesetas, un majordome sans morgue et dont la tenue se ressentait beaucoup du laisser-aller du maître.

Devant une colonnade formée des derniers restes d'un cloître envahi par les roses, des roses éclatantes et charnues, sensuelles et grasses, le chemin se pare d'une singulière bordure, formée par des culs de bouteilles enterrés à demi et provenant des flacons que l'archiduc et ses hôtes ont vidés.

Du dernier galant, les visiteurs jugèrent l'ornement et plus d'un dut emporter la vision de ces bouteilles alignées, comme un programme et comme un encouragement, entrevoyant un jour la possibilité de suivre un si magnifique exemple.

Ils admiraient aussi que ce prince fantasque eût su maintenir autour de lui un tel respect de sa personne et des objets lui appartenant, malgré la légende qui l'environnait. En effet, l'Espagne n'est guère indulgente aux passions qu'on attribuait à l'archiduc. Ce pays de la Belle au Bois dormant, comme le nomme Enrique Gomez Carrillo, n'admettrait pas que la princesse au fuseau fût un prince. Mais parmi les Catalans, qui sont l'aristocratie de l'Europe, les titres ont encore un singulier pouvoir.

Majorque reste une île de grands seigneurs et de paysans, aussi fiers les uns que les autres. Nous y avions jadis une situation importante que nous avons laissée péricliter [1] par indifférence.

D'autre part, la présence de l'archiduc n'a pas été sans favoriser les représentants des puissances centrales, assurées de rencontrer auprès de Louis-Salvator non seulement un accueil cordial, mais encore un appui financier dans leurs entreprises commerciales ou industrielles. En effet, les goûts poétiques du prince ne tenaient pas en échec son désir de voir la prospérité commerciale de l'île s'accroître. On comprendra facilement qu'il ait favorisé de préférence ses nationaux dans la réalisation de projets propices au développement d'un pays qu'il aimait sincèrement.

1. L'île n'a pas eu de vice-consul français pendant dix-huit mois et il était même question de supprimer le poste, un an avant la guerre. Pendant cet intérim, le consul de Belgique défendit avec la plus grande énergie les intérêts français. Depuis, les consuls alliés anglais, français, italiens et belges, et américains, ont fait de grands efforts pour reconquérir le terrain perdu. L'Allemagne, de son côté, par l'envoi de consuls, tous agents commerciaux, a pu lutter avantageusement contre nos fonctionnaires de carrière. Le consul allemand, Alfred Muller, un homme énergique, entouré d'envoyés spéciaux, a mené une campagne de propagande très efficace, surtout dans le monde carliste de l'île. Les carlistes à Majorque sont en majorité parmi la classe riche. Pourtant les relations commerciales entre Cette et Marseille sont actives encore et nous comptons beaucoup d'amis aux Baléares, sans avoir rien fait pour nous les attacher particulièrement.

*
* *

L'HOMME

Ludwig-Zénobius-Salvator ne pouvait prétendre à un aspect imposant. Il n'y visait guère. Assez grand, de forte corpulence, le teint hâlé, les cheveux longs, il offrait le nez de sa race sur un visage énergique assez irrégulier, éclairé de deux beaux yeux mélancoliques. Il passait facilement d'une mine renfrognée à une expression de gaieté feinte. Seules, certaines rêveries paraissaient au cours de ses promenades détendre sa face taciturne. Il ne s'animait que lorsqu'il parlait des îles ou de la mer ou que l'espérance de retrouver quelque bibelot l'aiguillonnait. Toutefois, lorsqu'on arrivait à Miramar, fallait-il être prévenu de ses manies et de son costume. Il advint à des visiteurs de le prendre pour quelque tâcheron. Nouveau Dioclétien, il se plaisait beaucoup à ces méprises et accepta, dit-on, le pourboire d'un touriste. En effet, sa tenue plus que négligée aggravait les chances qu'avait un étranger distrait de le confondre avec ses serviteurs agricoles. Ordinairement vêtu comme les « pagès » de l'île, coiffé d'une casquette de marin autrichien, il errait seul à travers ses domaines, interrogeant les fermiers, gourmandant les pasteurs, encourageant les laboureurs. Toutefois, sa bonhomie n'était qu'apparente. Louis-Salvator n'avait rien oublié et rien appris. Le maître de Miramar était un féodal. Une aventure, que les journaux français furent priés de ne pas ébruiter (par l'entremise de l'ambassadeur d'Autriche), en apportait la preuve, au début de 1913. Ayant marié à l'un de ses gens une personne qui lui avait été bienveillante, il ne put dissimuler certains aspects de cette amitié. L'Espagnol n'accepta pas le marché et l'archiduc faillit payer de sa vie un geste qu'il estimait naturel et une condescendance dont il croyait honorer le nouveau ménage. Les Majorquins jouent facilement du couteau et *las tripas !* constituent leur menace courante. Pourtant il est vrai qu'ils étripent moins souvent leur adversaire qu'ils ne le lui promettent. L'archiduc, après en avoir appelé à toute la *garde civile* de l'île, crut prudent de voyager.

Voyager était sa vie. Il avait commencé à sept ans de parcourir le monde. Il a conté, en majorquin, comment, chevauchant avec son secrétaire Viborny à travers Majorque, il y a plus de quarante ans, il fut séduit un matin de janvier par la beauté de la côte à Miramar. Il partit à cheval, malgré pluie et vent, à travers l'île pour se rendre à Pallensa, chez le propriétaire et le décida, à prix d'or, à lui céder ce domaine alors désert.

— C'est ici que j'ai le plus *barbouillé* de papier, — disait-il volontiers.

A Miramar, Louis-Salvator a beaucoup écrit et beaucoup rêvé. Toutefois, il s'intéressait aussi à la vie de ceux qui s'agitaient autour de lui.

S'il avait une âme de burgrave bienveillante aux humbles qui restent courbés et déférents, dure à qui parle de « ses droits », hostile aux libertés humaines qu'il traitait de « revendications françaises », grand seigneur de la Sainte-Alliance et du Gotha, Louis-Salvator ne répudiait ni le confortable ni les inventions modernes. Il posséda la première automobile qu'on vit à Majorque et se montrait fort curieux de mécanique. Avec un certain talent de peintre amateur, il pratiquait l'art de préparateur de plantes. Herboriste, photographe, il se montrait en outre excellent marin et chasseur habile. Il guettait le chevreuil et jetait l'épervier.

Lors du mariage du roi Alphonse XIII, il scandalisa la cour en arrivant vêtu comme un paysan. Les hallebardiers lui refusèrent l'entrée et, comme il insistait, faillirent le tâter de leur bois de lance.

Un officier survint au bruit. L'archiduc s'impatientait. Il saisit l'alferez de service par un bouton de sa tunique :

— Allez dire à la reine que son cousin Louis-Salvator veut lui parler.

Il s'installait parfois au coin d'un champ, à la corne d'un bois et restait là, à peindre tout le jour, se nourrissant de fromage de chèvre et du pain du fermier. Il s'asseyait à la table des cultivateurs, leur faisait conter des légendes, puis s'en retournait brusquement. Bourru et fantasque, il parcourait deux lieues pour retrouver un coléoptère et le lendemain ne bougeait plus de sa chambre. Tour à tour pingre et généreux, il présen-

tait les plus surprenants contrastes. Sa mémoire excellente, son esprit caustique, sa connaissance du français, de l'anglais, de l'italien, de l'espagnol et du russe en faisaient un causeur délicieux quand il daignait parler à ses hôtes ou à ses gens.

C'est dans les chemins creux et les sentes caillouteuses de ses propriétés, sous les cèdres, à l'abri d'un vieux mur de pierres sèches, tout plaqué d'aiguilles craquantes de pin, adossé à quelque racine tortueuse de chêne ou d'olivier contemporains de Raymond Lulle, qu'il fallait voir son Altesse. Elle restait là des heures à contempler la mer. Devant lui les terrasses lourdes de roses et de citronniers débordaient de parfums comme des coupes géantes ouvertes sur la mer. Entre les épées vertes et grasses des cactus, les roses saignaient, les lauriers-roses jetaient leur écume de chair florale. La végétation forcenée du site le baignait. Une mer d'églogne antique emplissait le ciel confondu avec l'horizon. Les tartanes s'élançaient sur les vagues calmes. Là, Louis-Salvator respirait sa vie mystérieuse et monacale. Les moutons rougeâtres particuliers aux Baléares, les hautes chèvres mi-partie blanches et noires et les porcs couleur d'ébène, luisants et énormes, ne s'interrompaient pas de manger au passage du prince rustique. Il surprenait les idylles de ses fermiers et couchait parfois son rêve dans la paille des granges, entre les chapelets de piments doux et de caroubes, dans l'odeur des pastèques et des amandes sèches.

***

L'ŒUVRE

Quelles que fussent ses prétentions et certaines de ses amitiés, malgré son goût de la lumière latine, Louis-Salvator demeurait un érudit de culture germanique et le type le plus représentatif de cette culture dans ses défauts et ses qualités extérieures. Certes, s'il a fait partie de deux Académies, ce ne sont pas ses seuls quartiers de noblesse qui lui en ouvrirent les portes. Vraiment, il peut faire bonne figure, même à l'Académie de Prague. Critique, historien, géographe, il a beaucoup observé et cherché. Il est homme à citer ses sources et point

de ceux qui jettent leur manteau, fût-il royal, sur le travail des autres. Il a signé des livres qui sont bien son œuvre et il prend toujours soin de noter pour le lecteur ce qu'il doit à d'autres. Toutefois, cette œuvre de compilation garde l'empreinte lourde de l'Allemagne. Des fiches, des notes, des énumérations sans jamais une image, sans jamais un élan, une épithète nouvelle, un trait caractéristique ; c'est long, copieux et sans éclat pittoresque. Son principal ouvrage a pour titre : DIE BALEAREN, GESCHILDERT IN WORT UND BILD VON ERZHERZOG LUDVIG SALVATOR, *deux volumes in-4°. Würsburg und Leipzig, Verlag von Leo Woerl*, 1897. Mœurs, coutumes, vêtements, habitation, législation, enseignement, hygiène, culture, chasse, pêche, locomotion, administration, vieux monuments, légendes, chansons, histoire, géographie, commerce, industrie, etc., rien n'a été omis. Des gravures sur bois rehaussent un texte pesant mais exact où ne se trouve de brillant que le nom de l'auteur. L'archiduc nous mène à travers les îles sans nous faire grâce d'une ferme ou d'une crique quand il s'agit d'un paysage, sans nous faire grâce d'un chevron ou d'une lucarne lorsqu'il s'agit d'un monument. Il énumère copieusement, il ne choisit pas. Il donne à peu près autant d'importance à l'explication d'une métairie qu'à la description de Cabrera. Après les quatre grandes îles baléares : Majorque, Minorque, Ivice et Formentera, on ne peut pas ne pas citer Cabrera. Sur cette île, du *Conscrit de 1808*, aux mémoires de Wagré, nous possédons toute une littérature. Cette fois l'archiduc Louis-Salvator, qui cite même dans sa bibliographie des articles de journaux, ne daignera rien citer. Cabrera possède un fort, trente hommes de garnison ; une population de pêcheurs atteignant le même chiffre et il passe après quelques détails orographiques. Dans cette île déserte, déjà décrite curieusement dans *Gil Blas*, se joua la plus terrible tragédie de misère et de faim. Huit mille hommes de la division Vedel y furent transportés après la capitulation de Baylen. La moitié y mourut d'inanition. Les péripéties de cette agonie de cinq ans sur cette terre à peu près sans eau, sans végétation, ont soulevé l'émotion de plusieurs générations. Les épisodes des femmes exposées en vente, des cadavres mis à cuire, des grenadiers nus dans la grotte, de l'âne

et du curé, demeurent encore dans le souvenir de tous les lecteurs de Mémoires. L'archiduc Louis-Salvator méprise de tels épisodes. Un îlot qui a tenu une telle place dans l'histoire des guerres de l'Empire ne mérite pour lui que cent lignes. Sa race n'a pas encore pardonné aux soldats de Napoléon !

Il possède, à l'heure où il écrit, le domaine où vécut Raymond Lulle, il goûte son œuvre, il admire sa vie, et dans un ouvrage d'un millier de pages, nous ne rencontrons ni un aperçu original, ni un détail nouveau sur l'homme dont, malgré les siècles, la présence remplit encore Majorque. Ce rêveur couronné écrit comme un érudit, jamais comme un artiste.

Il décrit minutieusement les étoffes, les costumes. Il note les différences qu'il y a entre le sombrero et la culotte bouffante du vieux *pagès* de Pollensa et d'un vieux pagès d'Alaro. Le *rebosillo* des jeunes filles change selon les cantons et la *galereta* de Palma se différencie de la *galereta* de Felanitz. Il spécifie des dissemblances qui échappent même aux regards des indigènes, mais, en deux in-quarto, il ne donne ni une anecdote, ni une aventure, rien qui révèle le cœur de ces populations. Pourtant que de nuances d'âmes à noter, chez ce peuple agricole et marin, vêtu de la veste courte en poils de chèvre et des larges braies aux plis multiples rappelant les *bragou-braz* de nos Bretons ! L'archiduc, dans ses livres, ne daigne pas se pencher sur eux. Il les photographie sans les entendre. Il les catalogue ; il les décrit. La psychologie n'est point de son ressort. Grand seigneur qui ne condescent pas à ces recherches de romancier. Par contre, le Majorquin étant assez superstitieux et crédule, Louis-Salvator recueillera les légendes de fées et de lutins qui foisonnent d'Ivice à Mahon. Son ouvrage est complet : on y trouve tout ce qu'on y cherche et rien de ce qui s'y trouve ne retient le lecteur. Pourtant cet homme a aimé ce pays, il y a vécu le tiers de chaque année, de 1868 à 1915. Tous ceux qui ont écrit sur les îles [1] ont reçu des lettres sympathiques de lui. Il se montrait heureux d'offrir ses livres.

1. Cf. *The Baleare Islands* by Ch. Toll, Bidwell, 1876. — *Islos Baleares*, par D. Pablo Pifferrer, Y. O. Josué Quadrado, Barcelone, 1888. — Gaston Wuillier, *Les Iles oubliées de la Méditerranée*, Paris. — Jules Leclercq, *Voyage à l'Ile Majorque*, Paris, 1912.

Si pour *Die Balearen* il eut des collaborateurs avoués dans la préface, il a composé seul *Porto-Pi in der Bucht von Palma de Mallorca, Prague* 1914 *(Druck und Verlag von Hein Meyersohn)*. Ce gros volume jaune composé en caractères de douze offre la plus effarente *présentation*, sous sa reliure de toile caca d'oie. Sur ce faubourg de Palma, l'archiduc Salvator a entassé une compilation d'archiviste départemental qui, si elle est vraiment son œuvre, représente une somme de travail incompatible avec le rôle qu'on lui prête. Pourtant, une carte des *sondages et profondeurs marines autour de l'île* fait suite au volume. Les œuvres mêmes de l'archiduc nous apportent la preuve qu'il était familier avec ce genre de travaux. D'ailleurs, à Miramar, le prince possédait de nombreuses cartes marines qu'il avait rectifiées lui-même. *Ainsi, s'il l'a voulu, aussi bien au moment de la croisière du* Hansa *et du* Victoria-Luisa *qu'au jour de la déclaration de guerre, Louis-Salvator se trouvait en mesure de fournir à la marine de son pays des renseignements précieux et des indications nouvelles, non seulement sur les îles Baléares, mais encore sur toutes les côtes et archipels de la Méditerranée. Ce qu'il ignorait, il savait à qui le demander !*

Ses voyages, ses recherches et ses goûts l'avaient mis en relations avec les curieux, les déclassés, les originaux et les contrebandiers de tout le bassin méditerranéen. Aux jeunes officiers qui ont pris le commandement des sous-marins, Louis-Salvator pouvait dire :

— Allez ici ou là ; la profondeur est telle. Là-bas se trouve une grotte peu connue. Ailleurs, vous rencontrez tel guide et tel autre plus loin.

Alors même que son œuvre n'aurait été ni un prétexte, ni un masque, cette œuvre, même sincère, lui a fourni des possibilités qu'il pouvait exploiter contre les alliés. L'a-t-il fait? Ce savant s'avouait fier de posséder un régiment autrichien. Pourquoi nous eût-il ménagés? Les questions militaires l'intéressaient plus que les détails de mœurs. Un autre livre de lui n'a-t-il pas pour titre : *Die Felsenfesten Mallorcas, Geschichte und Sage, Prague*, 1910 (*Druck und Verlag von Hein. Meyersohn*). Précédées d'une abondante bibliographie mentionnant chroniques et manuscrits, livres, brochures, et même les guides

d'hôtel [1] (*sic*), ces monographies de vieux châteaux forts (Santueri, Alaro, Castel del Rey) ne dépassent pas la valeur d'un mémoire pour académie d'arrondissement.

Le travail le plus personnel de l'archiduc a pour titre : *Märchen aus Mallorca, Leipzig*, 1896 (*Kais. u. Kgl. Hofbuchhandlung von Léo Wœrl*). Ce recueil de légendes mayorquines a du style et quelque couleur. La culture de l'archiduc se prête mieux à développer ces vieux thèmes : l'*Ondine*, la *Chauve-souris*, la *Petite Souris*, la *Chaînette*, le *Château des Roses*, les *Trois Frères*, le *More aveugle*, etc. Malgré la sécheresse du conteur, quelque émotion subsiste encore dans la trame de ces récits.

Enfin, l'archiduc Salvator a essayé de traduire un certain nombre de chansons mayorquines en allemand. Il a échoué ; l'impuissance de la langue allemande à rendre les finesses du catalan ou du castillan s'avoue ici irrémédiable. De cette impuissance, l'archiduc ne paraît point s'être aperçu, car il a continué son labeur avec acharnement et sans aucune pitié pour les fleurs de sentiment qu'il fauchait au jardin immortel du folk-lore latin.

***

QUEL FUT SON ROLE ?

Le rôle de l'archiduc Louis Salvator dans cette guerre ne peut être encore complètement déterminé. Des faits assez précis permettent d'indiquer qu'il n'oubliait pas ses attaches avec la cour d'Autriche. S'il ne put revenir dans l'île depuis l'ouverture des hostilités, du moins avait-il pris ses précautions et, dès la fin juillet 1914, *les matelots allemands de son yacht, des hommes absolument dévoués et qui connaissaient à merveille toutes les côtes de la Méditerranée, disparurent*. Les autorités maritimes espagnoles tinrent la main à ce que le bateau archiducal ne portât point atteinte à la neutralité de l'archipel. Ancrée à Porto-Pi, le vieux port baléare dont

1. Les seuls ouvrages français mentionnés sont : A. Lecoy de la Marche, *Les relations politiques de la France avec le royaume de Majorque*, Paris, 1892, Les ouvrages de G. Wuillier, *Les Iles oubliées de la Méditerranée*, et de Jules Leclercq, *Voyage à Majorque*, sont omis.

Louis-Salvator a conté la grandeur antique, *la Nixe*, surveillée par plusieurs postes de carabiniers et de marins, n'en a pas bougé depuis le début du conflit. A demi désarmée, elle ne conserve plus qu'une partie de son équipage sous le commandement de Francisco Vivès, un jeune officier de valeur que l'archiduc estimait particulièrement. Il est bien évident que ce yacht n'a pu favoriser à aucun moment le ravitaillement des sous-marins allemands. Ce n'est plus par lui que Louis-Salvator se mêlerait à la guerre sous-marine. Son œuvre d'exploration achevée, *la Nixe* sommeille, indifférente, sur les eaux de cristal de la rade mayorquine. Il suffit que durant vingt ans ce petit navire ait fourni à son possesseur le moyen, grâce à son faible tirant d'eau, d'explorer les criques et les anses les moins connues de toutes les îles et de toutes les côtes, de Melilla à Corfou, des Zaffarines jusqu'à Constantinople.

Malade, loin de la mer qu'il aima et du paysage qu'il avait embelli, Louis-Salvator pouvait encore diriger de ses conseils toute la campagne sous-marine. Ce n'est que par lui, par ses matelots et par quelques marins grecs et turcs, que l'Allemagne a pu se renseigner sur la Méditerranée. Sa seule présence et ses conseils expliquent le long stationnement des croiseurs *Hansa* et *Victoria-Luisa*. Le départ des matelots de son yacht, — alors que d'autres marins allemands comme ceux du *Fangturne* ne tentaient jamais de s'enfuir, — paraît indiquer que puisqu'il avait la possibilité d'aider les austro-allemands, il ne la négligea point. La région des Baléares, lui seul la connaissait bien. C'est autour de ces îles espagnoles et en dépit de la surveillance du *Pelayo* et du *Temerario*, que les premiers sous-marins allemands furent signalés.

Dans l'opinion des marins et des alliés, — surtout des Français et des Italiens, — habitant l'archipel, les Allemands ont largement profité des renseignements donnés par le prince. Au contraire, une partie de la population aristocratique de l'île et ceux des alliés qui furent ses hôtes se refusent encore à admettre que le rêveur, l'historien et le conteur n'eût pris ce masque que pour mieux préparer la victoire germanique.

Il paraîtrait, peut-être, plus logique de penser que l'archiduc commença son œuvre pour échapper à sa tristesse; la

continua par goût, puis par vanité, et enfin s'apercevant de son utilité militaire, la poursuivit dans un but dynastique et *afin de se faire pardonner par l'empereur d'Autriche ce que Vienne appelait « ses manies »*.

Depuis la guerre Miramar devint un centre de propagande germanophile. Et il sembla même que la mort du prince n'eût fait que redoubler l'activité des Allemands dans ce domaine. C'est à la señora Magdalena Bonet de los Herreros, sœur du consul d'Autriche, que fut dévolue l'administration du château et de ses dépendances. Elle a la confiance absolue de tout le personnel agricole et le souvenir du prince demeure dans ces campagnes si puissant que nul ne se permettrait de discuter un ordre ou un conseil du consul d'Autriche.

Miramar est le rendez-vous clandestin de tous les espions, de tous les gens d'affaires, de tous les fidèles de l'Allemagne. Les machinations qui se sont nouées à l'ombre de sa forêt et le long des roches sont innombrables. C'est là que se rédigent les tracts et les affiches destinés à émouvoir les populations de pêcheurs ou de *pagès* des cinq îles. Parmi les Allemands qui y fréquentent, quelques-uns ont été les compagnons de l'archiduc dans ses excursions.

Si le maître n'est plus là, est-ce vraiment sa volonté que manifestent les administrateurs de ces biens? Quelques heures avant sa mort, il résuma les ordres les plus sévères destinés à préserver Miramar de tout changement. Jusqu'à l'ouverture de son testament, rien ne devait être modifié ni dans la culture, ni dans l'ordonnance du domaine. Avant d'expirer, Louis-Salvator défendit encore qu'on touchât à la moindre branche de ses bois. *Il défendit d'arracher même les arbres morts.*

Miramar fut la grande préoccupation des derniers jours du prince archéologue. Depuis de longues années, atteint de diverses affections du foie et de l'intestin, il ne put prendre aucune part active à la guerre déchaînée par sa famille. En outre, il ne semble pas que la faction dominante autour de l'empereur, depuis le meurtre de l'archiduc héritier, lui ait été favorable. Si la cour de Berlin lui fit les avances et lui envoya des messages nombreux, on affirme que Vienne le dédaigna. Il mourut, dans un isolement relatif et dont il ne se consolait point. Le 59e régiment se présenta devant les baïonnettes

russes sans son colonel propriétaire et lorsqu'à l'automne de 1915, Zénobius-Rénier-Ludwig-Salvator s'éteignit, à Brandcis-sur-Elbe, à peine si quelques princes accompagnèrent sa dépouille.

A Majorque, germanophiles et francophiles attendaient avec la même curiosité l'ouverture du très long testament que le prince dicta quelques heures avant d'entrer en agonie et qui ne doit être ouvert qu'après la guerre. En effet, Miramar absorba la vie et la pensée de Louis-Salvator. Est-ce à l'érudition et à l'esthétique, est-ce à la propagande germanique que finalement l'archiduc destinerait cet ensemble de bois et de constructions? Se révélera-t-il plus Majorquin qu'Autrichien, plus artiste que prince?... Ceci était le secret du testament scellé?

Ce testament qu'un diplomate de carrière accompagna lorsque le tabellion archiducal en apporta le texte à Madrid, ce testament a été ouvert. Louis Salvator n'a songé qu'à ses amitiés. Il lègue ses trois cents millions de fortune, ses domaines, son yacht à son secrétaire Enrique Vives. L'héritier majorquin du prince ne passe pas pour être de nos ennemis. Est-ce que l'Empereur Charles et le grand maréchal de la cour de Vienne lui donneront l'investiture officielle? Les dernières volontés de Louis Salvator ayant déchaîné la colère des germanophiles, tout Majorque attend avec curiosité la réponse impériale. Que sera Miramar sous un nouveau possesseur?

Ce jour-là, d'ailleurs, pourrons-nous connaître tout le mystère de la vie de Louis-Salvator? Avec un maître nouveau, les langues des paysans se délieraient quand la crainte sera évanouie de tout ce qui touchait à la personne de l'ancien propriétaire. Nous saurons alors non seulement ce que l'archiduc avait voulu ou rêvé, mais encore ce qui fut fait, dans ses terres, sur *ses* côtes, avant et après sa mort, au cours de la guerre, quels étaient ses ordres et quels ont été les hôtes avoués ou clandestins de Miramar.

Aujourd'hui, Louis-Salvator, par delà le tombeau, se fige encore dans son énigme.

Ceux qui ont connu ses yeux froids et mouillés, ses yeux de batracien, l'apparentent à quelque figure des contes d'Erckmann-Chatrian, mâtinés de Jean Lorrain et d'Edgar Poë;

une légende se formera autour de ce prince érudit, maniaque et rustique.

Un matin, que dans un champ d'Iviça, l'archiduc devant son chevalet peignait quelque point de vue pittoresque, un paysan s'approcha :

— Nous avons eu la tempête, la clavelée est sur les moutons, l'orage a *versé* les blés, les raisins ont gâté, que va-t-il nous venir encore de vos sorcelleries?

Ce paysan n'était pas aussi naïf que le prince le supposait...

Les Iles Dorées (les Anciens nommaient ainsi les Baléares) ont évité la guerre, mais elles ont connu, grâce à l'archiduc, l'invasion commerciale des Austro-Allemands. Mais sur cette terre, dans ces villes où parfois, comme à Alcudia ou à Pollensa, rien n'a changé depuis Charles-Quint, le plus humble *pagès* sait bien que la vérité, la liberté et la justice triomphent finalement de toutes les conquêtes de la ruse ou de la violence. Jadis, lorsque don Jayme débarqua à Soller, vers 1232, il y scandalisa la population par ses mœurs dissolues et par ses amours avec doña Barengñela Fernandez. Saint Ramon de Pañaflor en vain le voulut exhorter à la pénitence et le menaça même de s'exiler si le roi ne suivait point ses conseils. Pour seule réponse, le souverain décrèta l'interdiction de le laisser s'éloigner de l'île. Alors Raymond jeta son manteau sur les eaux et traversa ainsi la mer jusqu'en Provence.

Louis-Salvator, qui aimait à conter cette légende et à faire application à notre temps des allégories antiques, aurait pu voir en celle-ci le symbole de l'amitié majorquine qui revient, jour à jour, à cette France à laquelle jadis le destin la lia au sortir de l'emprise et des nuées germaniques.

ERNEST GAUBERT

AU BOIS DES CHEVALIERS[1]

EMBARQUEMENT

Mardi, 4 août 1914, 14 heures 30.

La porte de la Villette. Sur l'horizon plat, sali d'usines, le décor morne et pelé des « fortifs » détache à peine les bosses de ses talus fripés, les murs des abattoirs, la caserne trapue d'un bastion coupé par le zigzag des fossés aux escarpes brun-verdâtres tachées de jaune et de gris.

Le long de la petite barrière de bois qui clôt le terrain militaire une foule d'enfants, de femmes en cheveux et de bourgeoises entoure des jeunes hommes. Ils parlent lentement, à deux ou par groupes, et vers les soldats de demain, des regards montent, si lourds d'amour et d'angoisse fière que ceux qu'ils baignent en semblent grandis et plus clairs.

Sur ce trottoir, dans cette poussière misérable de la « zone », dans cette laideur sinistre et gouape de faubourg, la guerre a fait fleurir d'un coup une vie si intense, si profonde, une source d'amour si puissante, qu'on s'en effraye. Toute l'activité de ces gens immobiles paraît être concentrée dans les yeux. Les enfants étonnés regardent, sans comprendre, et les petites filles qui devinent un départ et peut-être quelque chose de

1. Les pages suivantes, écrites au jour le jour en 1914, ne forment pas un tout suivi, mais sont extraites d'un carnet de guerre qui sera ultérieurement publié.

plus grave, s'inquiètent, écoutent de toutes leurs oreilles et regardent leurs parents, qui se regardent comme s'ils ne devaient plus jamais se revoir. Elles se pressent contre eux pour qu'on ne les oublie pas ; l'homme les contemple ; elles tendent leurs bras ; des larmes perlent au coin des paupières, et nul poème n'atteindra jamais à la splendeur de ces mains qui se lèvent et de ces yeux qui se voilent.

Brusquement, l'homme se décide :

— Allons, — dit-il, — il faut partir !

La femme devient un peu plus pâle ; toute sa façade de courage se lézarde et la douleur crispe son pauvre visage qui ne veut pas pleurer ; il la prend dans ses bras et la serre d'une lente étreinte absorbante ; il l'écarte, la contemple et l'étreint à nouveau, sans souci des centaines d'êtres qui les entourent et leur ressemblent si parfaitement à cette minute qu'ils se sentent seuls ; puis, d'un coup, il s'éloigne, sans tourner la tête, et droit, marche vers les agents et l'entrée du glacis qu'une fois franchie on ne repasse plus.

Le geste irréparable est fait... Maintenant il se retourne, dit encore adieu de la main, puis, à pas lents, avance vers les groupes de soldats couchés dans l'herbe ; et la femme tremblante, rivée au sol, libre enfin de souffrir tout son soûl, suit des yeux, à travers ses larmes, son homme qui va vers la mort.

*
* *

14 heures 45.

Je suis passé à mon tour.

J'ai franchi la barrière, d'un trait, mais conscient du symbole. Je sais qu'un obstacle insurmontable se dresse maintenant entre mon passé et moi, et ne sens en mon cœur qu'une grande espérance.

L'herbe des talus est fine et lisse sous le pied, et me porte bienveillamment vers les groupes d'hommes semés sur le sol. J'erre au milieu d'eux en quête de figures connues ; je voudrais parler, agir, ne pas penser à ceux et ce que je laisse. D'autres cherchent comme moi, pour les mêmes raisons et par curiosité ; de temps en temps des appels se croisent dans l'air ; deux camarades se retrouvent, s'exclament joyeusement, et se sentent plus forts parce que réunis. — Hasard? Malchance?

Je ne rencontre personne. J'abandonne ma vaine promenade, m'étends dans l'herbe le dos contre mon sac, et note ces menus faits, au crayon à encre, sur le carnet aux feuilles minces que des mains bienfaisantes me remirent au dernier moment.

Le dernier moment... C'était il y a deux heures... Je revis ces minutes qui me semblent lointaines et vraiment périmées... Je revois la maison, le sac qu'on apprête, et les paquets épars dans la salle à manger, sucre, conserves, permanganate et philopode, pansements et alcool, le livret militaire, les lacets de souliers, le linge, les médailles, et autour de ce tas, les housses sur les sièges, les journaux sur les meubles, l'enveloppe grise fermée de cinq cachets rouges qu'on brisera si je ne reviens pas, et, dans l'air obscur, un peu funèbre, que font les volets clos, l'odeur du camphre qui monte des tapis accueillants...

*
* *

Assez !... Je n'ai plus le droit de penser à cela... Je pars... la bataille peut-être, a déjà commencé dans les lieux où l'on va me conduire... Je ne m'appartiens plus ; j'en ai le sentiment profond ; j'en ressens une belle joie calme.

Ce qui domine en moi c'est une impression de solidité et de sécurité. Je goûte l'attrait du jeu, l'enchantement du risque, mais j'ai confiance en mon corps assoupli : mes muscles entraînés ne me trahiront pas ; j'ai foi en mon esprit qui ne s'est pas laissé leurrer par la paix au faux visage.

Je suis très sûr de nous, de notre cause juste, et, devant ces soldats assemblés, je prends clairement conscience de mon rôle : je serai un homme dans le rang ; je vivrai la vie et courrai les risques des humbles que j'ai connus au régiment et aux manœuvres ; je sais leurs goûts, leurs habitudes et leurs manies ; je sais comme il faut prendre ces grands enfants, joyeux, moqueurs, sensibles, mes frères, qui, plus que jamais seront proches de moi dans la bataille. Plus nettement qu'eux, je sais où nous allons, pourquoi nous marchons. Ma tâche est donc toute tracée : simple soldat comme eux, mais leur chef par l'esprit, je serai celui qu'on regarde — et qu'on suit.

***

15 heures.

Comme ils sont calmes et résolus! Ils parlent simplement, et, dans l'air chaud, on n'entend pas un homme ivre, pas un révolté, pas un hableur... Les vieilles habitudes de caserne reviennent automatiquement, et d'abord la plus coutumière, la plus enracinée, l'habitude d'attendre. On attend sans en parler, car on sait que l'attente est la grande vertu militaire.

15 heures 30.

L'embarquement est terminé. A 15 heures 5, sur un signe, tous les hommes du talus, ramassés par une main invisible, sont allés à gauche vers une rampe montante et descendante, où un capitaine de la garde municipale, assis sur un pliant, et deux pompiers les ont filtrés, par paquets de quarante. Pas un heurt, pas un cri. En quinze minutes, les douze cents mobilisés étaient installés dans leurs trente wagons ; on eût dit que chacun s'ingéniait à faciliter l'œuvre commune ; une bonne volonté inconnue anime tous ces êtres, souriants dans le vent frais qui se lève.

ON CHANTE

17 heures.

Depuis plus d'une heure et demie, nous sommes entassés dans la longue boîte de notre wagon, et mes camarades ne sont plus les mêmes. Que la couleur de leurs âmes change donc vite! L'homme fier, douloureux, isolé parmi les siens, qui piétinait la route devant la barrière redoutable, a presque disparu sur le talus au contact des camarades retrouvés. L'homme distrait, calmé, égayé, étendu au grand air sur l'herbe du talus, a disparu à son tour depuis l'encaquement dans les wagons de marchandises chauffés par le soleil dès son lever ; et, maintenant, dans toutes les voitures, on parle, on s'anime si bien que les voix emplissent l'espace étroit et qu'on s'y entend à peine. Les réservistes isolés d'abord, puis rassemblés en une troupe amorphe, forment enfin des groupes égaux et précis où la vie devient plus intense ; un lien s'établit entre les

quarante hommes qui montent chaque véhicule ; ils forment un tout provisoire, échangent des vivres, disputent pour tromper l'attente et d'instants en instants le ton des voix se hausse, et le train démarre et va vers l'Est à l'allure d'un cheval au pas.

Bondy, 18 heures 30.

J'écoute, et parle, et m'étonne de trouver tant de grandeur dans l'âme de ceux qui m'entourent. Aucun instinct bas, aucun désir de violence et de cruauté ne tourmentent ces gens mécaniques ; ils ne songent pas aux émotions, à l'ivresse de la bataille, aux pilleries, à la joie de tuer ; mais, chez tous, l'*idée* domine. Ils sentent nettement qu'ils partent pour la guerre de la justice et de la liberté contre la force injuste et despotique, qu'ils vont se battre pour l'avenir, et que le conflit qui éclate terrible, rapide, sera le dernier des grands crimes; tous, ils sentent que la guerre a été voulue, imposée par l'Allemagne ; chacun la considère à part soi comme une injure personnelle, et pense : « Ils m'ont cherché ; me voici ! »

Je dis à mes voisins :

— Voyez-vous, c'est la Révolution qui continue. Nous allons faire une guerre de principes comme les vieux d'il y a cent vingt ans, qui coururent l'Europe pour y semer l'idée française; la France, une fois de plus, va souffrir pour le monde.

Et eux de répondre, déjà grisés par l'enthousiasme, qui nous élève :

— Oui, on va se battre pour nos gosses, pour la paix et la joie de milliards d'hommes à naître, pour le pays et pour la gloire. On va souffrir. On va mourir. Tant mieux... On s'en f..... La mort ne fait pas de mal quand on meurt dans la joie, dans l'espoir, dans la certitude radieuse du salut...

*
* *

L'enthousiasme grandit en nos cœurs, profond, instinctif, irréfléchi, presque sauvage: une ivresse véritable s'empare de nous, et dans mes muscles et mes artères bondit une force joyeuse, immense.

Cent éléments divers activent cette ardeur ; tout s'y mêle : et la griserie des mots et du tumulte, et la suggestion réciproque des hommes, le geste des vieux garde-voies qui nous présentent les armes, des femmes qui, de leurs deux bras, tendent vers nous leurs petits enfants. L'acclamation du pays nous entraîne, comme le mystère de l'avenir, le danger qu'on imagine mal, le goût de l'aventure glorieuse, la fierté d'être élu pour y participer, l'espoir, un espoir sans bornes, sans raisons précises, une confiance totale en sa chance comme en celle du pays, un désir d'obéir, de se soumettre aux ordres. La certitude d'être dans le droit, dans la grandeur, d'être purs de tout désir suspect nous exalte; nous avons la sensation d'une délivrance, d'une revanche prochaine ; le lourd passé funèbre qui, depuis quarante ans, pesait sur nos épaules est tombé à nos pieds, et les chants des hommes me semblent un beau réveil, l'aube d'une vie splendide qui s'ouvre.

*
* *

Car maintenant ils chantent.

Ils chantent tous, sauf un pauvre être trop blessé qui souffre et pleure dans un coin du wagon en pensant à ceux dont il s'éloigne. Contre sa douleur toutes les consolations s'émoussent. Les autres chantent gravement, religieusement, sur un ton d'invocation fervente secoué par instant de sursauts de violence. Et je chante avec eux l'hymne méconnaissable, vrai chant nouveau qui poigne jusqu'au fond de l'être : « ... Le jour de gloire est arrivé... Contre nous, de la tyrannie l'étendard sanglant est levé... Aux armes, citoyens... » C'est bien le chant du jour. Toutes les phrases portent, les vers qu'on « blaguait » un mois plus tôt secouent les corps d'un long frisson brûlant. Les mots de l'autre siècle, hier vieux mannequins défraîchis, momies séchées et ridicules, revivent aujourd'hui sous l'effort d'un sang jeune qui les ranime, les fouette et les lance bondissants de nos lèvres.

Dans le soir tout plein encore de clarté montent les belles strophes sereines du *Chant du Départ*. Elles nous disent : « La victoire en chantant, vous ouvre la barrière ; la liberté dirige vos pas... » Mais nous le savons bien ! Nous savons

qu'à cette minute, du Nord au Midi, la France appelle à l'aide et que nous devons mourir pour elle.

***

Nous chantons tous, même celui qui pleurait tout à l'heure et dont les larmes ne sont pas encore séchées. Un grand souffle balaye toutes les faiblesses, nous courbe, nous unit, nous élève. Je sens la splendeur du « coup d'aile », la joie d'être emporté avec les autres, roulé par une même vague d'enthousiasme, par l'héroïque symphonie de nos chants, par la communion de nos cœurs qui nous grise.

Tout notre passé sombre. Les différences individuelles de vie, de métier, de rang social fondent à la chaleur de notre joie qui flambe, et monte droite, et nous brûle en flambant. Nous nous sentons unis, mêlés, pareils ; nous nous parlons avec douceur et j'imagine que si j'avais ici, près de moi, mon plus grand ennemi, je lui pardonnerais sans peine le mal qu'il a pu me faire. Lui pardonnerais-je, vraiment?... Mais non, car, dès l'abord, j'aurais tout oublié.

Minutes uniques... Je sais que je vis une aventure énorme, d'une rareté infinie, un éclair qui illumine la vie et la sanctifie jusqu'au dernier soupir ; je sais qu'on ne ressent jamais deux fois de telles émotions, et tout à coup, cependant, en pleine joie, une angoisse imprévue m'étreint, brève et fuyante, car j'ai songé subitement que nos chants enthousiastes qui passent sur les moissons, annoncent aussi que la belle paix est morte et qu'on l'étend dans son linceul.

L'INSOMNIE

2 octobre.

Dormir... Quand pourrai-je goûter pleinement cette joie si rare? Aurais-je jamais imaginé, jadis, au cours de ma vie de civilisé, qu'il pût être si difficile de s'étendre et de dormir paisiblement?

Voilà près d'un mois que je ne me suis ni déshabillé, ni déchaussé : je me suis lavé deux fois : dans une fontaine et dans un ruisseau, près d'un cheval mort ; je n'ai jamais appro-

ché d'un matelas; j'ai sommeillé à deux ou trois reprises dans une grange, sur la paille et j'ai passé toutes mes autres nuits sur la terre, ou dans la terre.

L'étrange état! On se cache pour dormir et le sommeil est parfois un crime si grand que la mort seule peut l'expier. Ici, harassé, on dort un quart d'heure en fraude, comme à la ville, affamé, on vole un pain d'un sou. On dort debout, à genoux, assis, accroupi et même couché ; on dort au hasard de l'aubaine, le jour ou la nuit, à midi ou le soir; on dort sur les chemins, dans les taillis, dans les tranchées, dans les arbres, dans la boue; on dort d'un sommeil haché dont le dormeur paraît s'excuser par une attitude craintive; on dort instantanément, automatiquement aussitôt allongé, parce qu'il est exceptionnel qu'on ait le droit ou l'occasion de dormir. Dans une attaque récente nous avons été contraints de nous coucher pour attendre qu'une accalmie du feu de l'adversaire nous permît de bondir à nouveau, mais après trois minutes tels d'entre nous ronflaient déjà, le nez au sol; car on dort sous la fusillade comme dans le vent, sous la pluie comme sous les bombes... Le silence seul réveille.

Qu'elles sont rares ces nuits où l'on peut se soûler d'un sommeil lourd et sans rêves! Je voudrais dormir, sous un toit étanche, tandis que la pluie tombe; je voudrais dormir vingt heures, inerte, dans du foin épais, doux et chaud.

Au début, l'insomnie exaspéra nos nerfs. Nous fûmes irritables, violents, douloureux, abattus, enthousiastes. Maintenant, les nerfs trop tendus sont comme débandés; nous glissons peu à peu à une sorte d'état second qui tient du rêve, de la vie ralentie; nous agissons par habitude, par réflexe, par automatisme; la discipline d'airain qui nous courbe, l'obéissance passive nous deviennent aisées, car l'esprit est assoupi; on nous mène un peu comme on mène des enfants dont le cerveau est peu actif, dont la pensée flotte dans une brume vague, dont les sensations, les paroles, les actes n'ont trait qu'à l'organisme... Nous ne sommes pas des hallucinés, mais notre personnalité n'est plus entière; l'engourdissement du sommeil, au lieu d'être restreint aux heures nocturnes, s'est étendu plus dilué, sur toute l'existence; une parcelle de notre volonté s'éteint à chaque minute, tuée par le poison lent de l'insomnie.

L'ISOLEMENT

5 octobre.

Nous sommes séparés du monde.

Nous sommes isolés dans le temps et dans l'espace. Nous menons une vie « en cercle ». La terre se borne pour nous aux bois que nous défendons, aux tranchées de première, de seconde, de troisième ligne, au village où nous cantonnons, aux chemins, aux sentiers qui vont d'un point à l'autre. La notion de mois et même de semaine nous est devenue étrangère. Qui dira si le jour qui passe est un mercredi ou un dimanche? Au surplus il importe peu. Nous savons et disons seulement : « Voilà notre premier, notre second jour d'avant-postes, de première, de seconde ligne, de repos. »

Tous, plus ou moins, avons été arrachés à la vie régulière du civilisé. D'un coup nous sommes passés de l'extrême complication à l'extrême simplicité, de l'extrême confort à l'extrême gêne, de l'extrême bien-être physique à l'extrême souffrance, de l'extrême activité morale et spirituelle à l'extrême anéantissement de l'esprit.

Que de fois n'a-t-on pas conté l'aventure du sauvage transporté subitement en pleine vie parisienne : Huron, Ouoloff, Bambara ou Thibétain? Voici réalisée méthodiquement et en grand l'expérience inverse. Des Parisiens, des bourgeois, des paysans, des intellectuels, qui n'eurent jamais pour ainsi dire le souci de leur nourriture, de leur sommeil, de leur abri, des hommes habitués à l'extrême perfection du travail, habitués à la puissance de l'argent et au luxe superflu de l'effort physique, des hommes dont beaucoup ne connaissaient des bois que les gazons pelés et les papiers graisseux épars les dimanches soirs de Vincennes à Boulogne, sont brusquement rejetés à dix ou cent mille ans en arrière et doivent vivre une vie d'hommes de l'âge de pierre, mais sans posséder la richesse d'expérience, ni l'adaptation de l'ancêtre, ni sa force, ni ses sens.

Ici, c'est l'isolement presque absolu. Le combattant est loin de sa maison, loin de son pays. La vie civilisée correspond à

un maximum de relations, de contacts entre les individus, et notre vie sylvestre à un isolement total. Nous étions accoutumés à savoir chaque matin ce qui s'était passé la veille ou dans la nuit à vingt mille kilomètres de nous; de Paris nous pouvions parler à nos amis de Rome ou de Londres, et nous ignorons maintenant tout ce qui est hors du cadre de notre compagnie. Dans un coin secret de la forêt primitive, à l'abri du vent, du froid, des fauves, des hommes, le préhistorique avait son foyer, sa femme, ses petits qu'il retrouvait chaque soir. Le soldat d'aujourd'hui a perdu les siens. A la longue, il s'habitue tant bien que mal à cette existence vidée, mais au début et de temps à autre par la suite, une douleur aux dents longues le ronge.

« Que font-ils? Que fait-elle? »

Et les muettes tragédies du doute se jouent; un pli amer se dessine autour de certaines bouches :

« Que fait-elle? »

***

Les lettres sont nos seuls liens avec le pays et la famille. Elles arrivent au hasard, au bout d'une semaine ou de deux mois; on les donne au bivouac, à l'arrière, le jour quand les raies de soleil traversent obliquement la fumée bleue des cuisines qui monte droit entre les arbres, le soir quand les flammes rouges craquent, dansent, oscillent, filent et s'amincissent en une fumée noire et jaune, lisse et sinueuse. Mais qu'elles sont rares! La plupart doivent dormir oubliées, Dieu sait où, et, pour moi, je suis las d'espérer, las d'attendre,

***

Coutellier a reçu un colis. Je me jette sur les journaux déchirés et froissés qui l'enveloppent. J'y lis que Péguy est mort. Je songe à notre amitié, aux heures de causerie vécues ensemble, à son fils que j'aimais à instruire. Je vois brusquement s'allumer ses yeux derrière son lorgnon; je vois son front, entends sa voix; j'imagine ce qu'eût été notre première rencontre, au retour, après la victoire. Et il est mort.

*
* *

Nous sommes non seulement isolés du monde, du pays, de la famille, mais encore du reste de l'armée. J'ignore tout de la guerre. J'ignore l'armée à laquelle j'appartiens. J'ignore tout de mon corps, à peu près tout de ma division et de ma brigade, beaucoup de mon régiment, de mon bataillon et même de ma compagnie. Mon groupe est l'escouade; c'est par escouade que nous occupons et que nous défendons les tranchées. Mais chacun de nous ne vit guère qu'avec une dizaine, une vingtaine de camarades. Dans les gigantesques armées composées de centaines de milliers de soldats qui luttent dans ces bois, l'homme est aussi isolé que jadis quand il marchait en bande autour d'un totem. Notre isolement paraît presque organisé. On nous a réduits à l'état de cellule guerrière et j'ai l'impression d'une armée émiettée. Nous ne savons rien, pas même le nom du général qui commande notre brigade... Qu'elles sont loin, les armées d'autrefois où le chef jouait un tel rôle! La nature nouvelle de cette guerre rend à l'individu toute sa valeur.

*
* *

Isolés, nous continuons à mener notre vie circulaire. Chez nos ennemis comme chez nous, sur tout le front, les régiments passent deux jours dans les tranchées, deux jours au repos, deux jours en troisième ligne, deux jours en seconde ligne, deux jours dans les tranchées, deux jours au repos, en troisième ligne... Lorsque j'y songe, je ressens une impression vraiment « infernale ». Ces deux armées qui se meuvent circulairement et tangentiellement m'apparaissent comme deux gigantesques machines à tuer, composées d'innombrables roues dentées qui viennent régulièrement s'engrener les unes dans les autres et broyer les corps. Celle dont le métal sera le plus fin, le plus pur, celle dont on pourra le plus longtemps remplacer les organes usera la machine ennemie et nous, les atomes du métal, nous nous sentons emportés par un irrésistible mouvement dont nous n'entrevoyons pas la fin ; tout en marchant nous détournons la tête pour suivre des yeux entre les arbres la longue théorie des heures pâles, lentes

et voilées de crêpe; le corps dompté tourne comme dans un manège, tandis qu'étourdi, engourdi, isolé, l'esprit s'endort, bercé par l'éternelle attente.

L'ANGOISSE

7 octobre.

Nous avons regagné les tranchées et ces derniers jours ont été très durs : alertes fréquentes, bombardement intense et précis, fracas terrible des explosions, insomnie presque totale. Depuis près d'une journée en seconde ligne, nous creusons des tranchées et tressons des huttes de feuillage. Nous y dormirons cette nuit et peut-être la nuit suivante ; on nous l'a promis.

A quinze heures, un homme de liaison arrive : ordre de préparer la soupe pour seize heures. — C'est anormal. — A dix-sept heures, nouvel ordre : on arrimera étroitement tout ce qui, dans l'équipement, est susceptible de faire le moindre bruit, et surtout les chaînettes de gamelles, les anses de nécessaires « bouthéon » ; on retirera les baïonnettes des porte-épée pour éviter le heurt des croisières, et on les passera dans le ceinturon ; on vérifiera l'approvisionnement des armes.

Les hommes se regardent inquiets, déçus et s'interpellent :

— Voyez repos !

— Vivement ce soir, qu'on se couche !

— Marie, borde-moi mon lit !

— Ça sent l'attaque de nuit !

Nous sommes assis à terre, des deux côtés du chemin forestier qui descend vers Mouilly, puis remonte vers les Éparges. Entre les arbres, au fond de la vallée semée de noirs trous d'obus, le village paraît dont les petites maisons aux toits éventrés s'égrènent en troupeau indocile ; en face de nous, à douze cents mètres, sur une crête, un paysan et deux soldats, le fusil en bandoulière, se profilent en noir sur le ciel chaud et crémeux. Ils vont arracher des pommes de terre.

Une angoisse serre les gorges. On avale en hâte le riz, la viande mal cuite, le café. Je laisse dans mon « bouthéon » une demi-gamelle de riz « en rabiot ». Nous attendons, éten-

dus ou assis sur le sol. Machinalement, je détache ma montre de mon poignet, je la pose sur la mousse, près de moi, et m'en vais... Un camarade me la rendra plus tard. Beaucoup d'entre nous n'ont plus le parfait contrôle de leurs actes ou de leurs paroles ; ils commencent des phrases qu'ils n'achèvent pas... Nous voudrions dormir... Un « bleu » qui ne parvient pas à démancher sa « pelle-pioche » pour la fixer sur son sac, cherche des yeux une pierre où il pourra heurter le manche de l'outil. Le sol n'est que terre et boue. Il avise sur le bord du chemin une vieille petite croix de bois tachée d'un lichen jaunâtre qui s'écaille ; il y frappe le manche de sa pioche ; le bras de la croix se détache, tombe et roule sur le chemin... Nous nous regardons inquiets, gênés.

***

Un coup de sifflet : c'est le rassemblement. Un commandement : « Sac au dos ! » — On vérifie « l'arrimage » ; on boucle sous le bras droit la bretelle du sac ; on attend, le corps penché en avant, appuyé sur le fusil pour moins sentir la charge.

Second coup de sifflet : on part. Nous gagnons en silence le poste de commandement du capitaine. — Arrêt. — Sans raison apparente, je sens l'angoisse générale monter, grandir autour de moi.

Le capitaine fait former le cercle :

— Nous allons occuper un poste très dangereux, — nous dit-il. — Je vous ordonne la plus grande prudence. Il y va de la vie à tous. Défense de prononcer un seul mot. Ce soir et demain, plus que jamais, j'exige une obéissance passive. . . . . Rompez le cercle.

Reformés en colonnes par quatre, nous partons.

Plus nous avançons sous bois et plus le jour baisse. Nous respirons mal. L'air est lourd ; une chaleur étrange pèse sur nous ; les courroies de bidon, de musette, compriment notre poitrine ; mais surtout nous sentons approcher les heures mortelles. De temps à autre, sur le bord du chemin, des chevaux crevés bombent leurs ventres énormes et dressent leurs pattes raidies.

Des balles commencent à siffler entre les arbres. L'ennemi n'est pas loin.

Brusquement notre chef qui, au fond, n'est peut-être pas plus ferme que nous, commande :

— Halte ! Vous marchez comme des cochons, — nous crie-t-il. — Je vais vous dresser, moi. Garde à vous !... Arme sur l'épaule... droite ! Reposez... arme !... Présentez... arme ! En avant... marche ! Demi-tour à droite... marche...

Cette séance de maniement d'arme dure une demi-heure. L'ombre se fait de plus en plus dense autour des hommes hébétés. Malgré les balles, personne n'a été blessé, mais plusieurs de mes voisins tremblent.

Nous quittons le chemin forestier où nous avancions par quatre pour prendre un sentier où nous marchons par deux, puis par un ; la compagnie s'allonge en une immense file. L'ombre est complète ; je ne vois pas l'homme qui me précède et, pour ne pas le perdre dans cette course aux détours multiples, je tiens en main l'une de ses courroies de charge déroulée. A chaque instant, le chemin est barré par de grands arbres que les obus ont fauchés ; il faut les escalader ou se glisser par-dessous ; nous trébuchons dans des racines ; des branches nous giflent au passage ou heurtent le canon de nos fusils. Nous allons dans la nuit et le silence. Pas d'autre bruit que la plainte étouffée des feuilles sèches qu'on écrase, que le sifflement des balles aveugles, le grincement des obus, pas d'autre lueur que l'éclaboussure furtive jaune et verte des explosions.

Cette marche fantastique dure deux heures. A plusieurs reprises, notre file est coupée, mais toujours, grâce à l'oreille exercée des hommes, les tronçons se rejoignent. Tout à coup, dans le noir à travers des branches, au ras du sol, je crois voir des têtes. Comme la colonne s'arrête, je me penche, m'agenouille, regarde. Ce sont les tranchées de troisième ligne et des camarades les occupent.

Pour la trentième fois peut-être, on repart. Les arbres fauchés et les trous d'obus deviennent de plus en plus nombreux. La nuit s'éclaire. Nous dépassons la seconde ligne : nous atteignons les premières tranchées. Les hommes qui les défendent en sortent en rampant ; nous nous y glissons un à un ; la relève est faite ; l'ennemi, bien que très proche, n'a rien entendu.

*
* *

Je m'installe. Contre mon habitude, j'enlève mon sac. Mes camarades en font autant car notre marche d'approche a été épuisante. De longues minutes passent. Soudain, à ma gauche, dans le silence une voix s'élève, bizarre, sèche, basse, brûlante, monotone et dont le ton se hausse peu à peu. J'entends mal tout d'abord, mais bientôt je perçois un même mot ou plutôt le début d'un même mot répété rapidement, mécaniquement par une bouche de détraqué :

— Assass... assass... assass...

La voix se fait plus claire et vibre dans la nuit.

— . . . . . Les voyez-vous les lâches?... Ah les lâches, vous vous mettez tous contre un seul homme ! Halte-là.. halte-là... ! halte-là... !

Et la voix s'abaisse peu à peu pour reprendre plus haute que jamais :

— Vous êtes tous jaunes... jaunes... jaunes ; mais voilà ma mongolfière... La voyez-vous? La voyez-vous qui s'avance sur l'eau?... Assass... assass... assass...

Un de nos pauvres camarades n'a pu résister à l'angoisse étouffante qui nous étreignait tous depuis tant d'heures. La secousse a été trop forte pour lui et sa voix lamentable continue à remplir la forêt :

— Vous êtes tous jaunes... vous êtes tous jaunes...

Je veux le faire taire, mais alors il se dresse et hurle à pleins poumons :

— En avant, en avant, en avant !...

L'ennemi que le bruit tenait en alerte croit à une attaque et tire. Nous nous jetons sur l'homme, nous le maintenons collé à terre par les poignets et les chevilles ; il se tord, soulève son cou, tourne brusquement la tête à chaque seconde ; sa joue droite et sa joue gauche, alternativement, heurtent le sol avec un bruit mat que je perçois malgré la fusillade. Nous n'avons pas de cordes ; nous attachons les poings et les pieds du malheureux avec des courroies de sac et tandis que par-dessus le parapet nous tirons sur l'ennemi, il gît au fond de la tranchée ; son corps est secoué par de longs soubresauts,

ses joues se meurtrissent rythmiquement dans la terre, il halette, il s'épuise, mais garde assez de souffle pour nous crier encore :

— Assass... assass...

LE LAYON

10 octobre. 7 heures.

Il pleut depuis quarante heures. Toute la nuit, sans arrêt, l'averse est tombée régulière et monotone. Un jour gris sale se lève entre les arbres, pareil à une tête d'enfant crasseux qui aurait pleuré. Nous sommes transis ; la pluie a traversé képis et vêtements ; ma capote, ma veste, mes deux chandails, ma chemise ne forment à nouveau qu'une éponge ; l'eau coule dans mon dos, sur ma peau ; il y a trente centimètres d'eau dans la tranchée ; nous avons faim ; hier soir on a donné à chaque homme un morceau de viande que je garde par précaution dans ma musette.

Voix du sergent-major :

— Il me faut vingt poilus là dedans. Laissez les sacs ; prenez vos outils... Rassemblement dans cinq minutes...

Avec dix-neuf camarades je saute hors de la « baignoire ». Nous partons l'un derrière l'autre, l'arme à la main, l'outil sur l'épaule.

Nous suivons un mince layon aux coudes fréquents ; nous traversons des réseaux de fil de fer et arrivons à une sorte de réduit souterrain occupé par un détachement du génie. Là, on nous distribue un certain nombre d'outils de parc ; nous vérifions l'approvisionnement de nos fusils ; quelques sapeurs se joignent à nous, et : « En avant. » Au sortir du réduit le layon s'approfondit ; nous nous y glissons, le dos courbé, salués par la fusillade (la voie n'est qu'amorcée en certains secteurs qu'il faut franchir d'un bond) ; nous arrivons au bout ; l'ennemi est à quatre-vingts mètres.

Il pleut. Le boyau où nous travaillons a été ouvert dans une argile blanche extrêmement compacte, garnie de rognons de silex ; au fond une lourde tranche d'eau boueuse ou, si l'on veut, une boue liquide, blanche, pareille à de la crème de riz trop délayée. Les hommes la triturent, la piétinent, la piochent, la battent, la mêlent et la pluie vient allonger à

point cette sauce sous laquelle près de moi trois soldats du 67e gisent à demi enfouis. Le boyau est si étroit que mes hanches et les deux musettes qu'elles portent raclent ses bords. Autour de nous des arbres, des broussailles dégouttantes de pluie. Les tranchées allemandes sont en face, un peu en contre-haut, mais invisibles malgré la faible distance. Des tirailleurs ennemis se sont installés dans les arbres ; grâce à leurs uniformes, ils se confondent avec le feuillage ; je devine leur emplacement au son de leurs mannlichers qui nous fusillent.

Nous nous espaçons à deux mètres et commençons à travailler en silence, pliés en deux... Chocs de pioches... Raclements de pelles. Bruit de la chute de la glaise sur le remblai... Au-dessus de nos têtes, c'est la trépidante allée et venue des obus de tous calibres et de toutes vitesses. Les obus français éclatent à cent mètres de nous sur les tranchées allemandes, les obus allemands vont tomber derrière nous sur les tranchées françaises. Au son, je compte que plus de huit plans de trajectoires s'étagent et se croisent au-dessus de notre layon... Les hommes n'ont pas l'air d'entendre ; ils sont habitués à cette musique et savent au surplus que tout ce qui passe n'est pas pour eux ; le reste importe peu.

Il pleut. Le travail est terriblement dur : la glaise est compacte ; le fer des pics s'émousse sur les silex et pénètre mal dans la terre collante ; on creuse trop lentement... Voilà deux heures que nous piochons... Les dos se brisent. Avec les outils de parc, les larges pelles, les longues pioches du génie on se courbe peu, mais le manche de notre outil d'infanterie, de notre petite « pelle-pioche » est si court qu'il faut littéralement se casser pour atteindre le sol. Une écorce de boue de plus d'un millimètre d'épaisseur recouvre entièrement mes mains, sauf les paumes qui saignent.

J'en ai assez... Je me redresse et me détends... « Bzss... Bzss... Bzss... » A la même seconde, trois balles me sifflent aux oreilles : mon képi a dépassé le bord de la tranchée, on le salue... Ma foi... tant pis... Je m'agenouille dans la boue... Je sens aussitôt mon genou droit pris comme dans une gaine exacte et froide. Je pioche avec rage. Plus le trou sera profond, plus mes amis et moi serons à l'abri. Mon voisin de droite, un jeune sapeur parisien, paraît fébrile. Il pleut.

Mon genou droit s'ankylose... Au tour du genou gauche de prendre son bain de boue.

8 heures 30.

Je creuse encore, mais cette fois les deux genoux dans le sol. La fusillade ennemie devient plus fréquente. *Ils* commencent à s'inquiéter. Des balles éclatent au-dessus de nos têtes; des coups de feu retentissent à notre droite, à notre gauche, devant nous; la tranchée s'approfondit peu à peu; le remblai s'étale. Il pleut.

9 heures.

Nous avons faim. Rien mangé depuis hier soir. Il pleut. Le froid humide des vêtements engourdit les membres; la fatigue grandit. Accroupi dans la boue, j'en arrive à pousser de ma main gauche sur ma petite pelle les morceaux que je viens d'arracher aux parois. Un obus passe et va éclater à courte distance ; un autre tombe un peu en avant de la sape ; un troisième en arrière, mais plus près que le premier ; *ils* nous ont repérés et nous encadrent ; nous arrêtons le travail ; nous nous regardons un instant en silence ; tous les anciens ont compris ; il ne reste plus qu'à tenir le plus longtemps possible. Machinalement, avant de reprendre l'outil, un de mes voisins allume une cigarette.

10 heures.

Dès lors alternativement, régulièrement, sifflants ou muets, obus et bombes arrivent. Nous entendons les coups de départ, le sifflement abaissé de l'obus tendant vers son point de chute, l'éclatement. Nous avons l'exacte sensation d'un tir progressivement rectifié; on dirait d'une bête monstrueuse qui allonge, par saccades, sa griffe. Bien qu'épuisés, affamés, nous travaillons avec ardeur ; il est impossible de nous ravitailler pendant le combat, nous en prenons notre parti. Par bonheur j'ai mon « beefsteack » et du pain dans ma musette ; mais la pluie et la boue ont traversé la toile, la viande est immangeable et je la jette ; le pain n'est plus qu'une éponge terreuse, j'en arrache un morceau et je le mange.

12 heures.

Sous la pluie nous creusons toujours. Des balles éclatent, ricochent, plaintives, miaulent sans toucher personne. Que

de bruit pour rien ! Un moment cependant les obus qui tombent dru derrière nous sèment une légère panique dans un coin de la première ligne : une vingtaine d'hommes sortent de la tranchée, mais la regagnent presque aussitôt, car, sous les branches, parmi les balles, les éclats de fonte ou d'acier volent, chantent, coupent, heurtent les troncs, tombent à terre.

13 heures 30.

La fourchette du tir allemand se resserre encore. Les projectiles lèchent de plus en plus près les bords de la tranchée. Nous travaillons.

Après quatorze heures la mort est là. Elle s'amuse de nous, nous frôle, s'écarte, se rapproche, saute à droite, bondit à gauche, gronde par derrière, se dresse devant nous brûlante. Minute après minute, bombes et obus éclatent contre notre fosse. Au bruit du sifflement les dents se serrent, les têtes prises d'un tremblement latéral fébrile rentrent dans les épaules, les corps s'aplatissent contre les parois du layon ; les oreilles se dressent instinctivement pour deviner à la courbure de la parabole le point de chute probable ; je place une pelle-pioche sur ma nuque, l'obus éclate, j'ai l'impression d'un coup de faux, un souffle ardent passe sur nous en tempête, puis nous nous redressons lentement dans la fumée et nous reprenons notre tâche.

Que cette mort qui nous menace nous paraît triste ! Le sentiment de notre impuissance individuelle nous navre. Comment pourrions-nous lutter contre la matière souveraine, contre la force déchirante qui, mécaniquement, dans une seconde, éparpillera peut-être notre corps en lambeaux? Ce n'est pas là la guerre dont nous rêvions en août, la guerre chantante, la guerre joyeuse au grand soleil ; nous avions espéré des batailles épiques, et nous allons mourir pilés à coups de ferraille, par une main invisible, au fond d'un trou, dans la boue.

15 heures 45.

Les dernières bombes nous ont presque atteints. Cette fois c'est bien la fin. A ma gauche, un fantassin que je ne connais

pas est à genoux, les coudes au corps, les mains crispées près de la bouche. En l'apercevant, j'ai l'impression du « déjà vu ». Je cherche... et revois subitement dans le *Jugement dernier* de la Sixtine, en bas, à droite, un damné, contracté par la peur, qu'un démon entraîne dans une chute rapide et pesante... Littérature... Tous les autres sont très calmes, sauf mon voisin de droite, le petit sapeur pontonnier, Parisien de vingt-cinq ans, arrivé depuis trois jours. Il est si blanc que tout son sang doit avoir reflué vers son cœur; ses mains ouvertes, pendantes, sont animées d'un tremblement si rapide que je ne vois presque plus les doigts. Il fait le geste de fouiller dans sa poche, cherche, tire son couteau. Je le regarde; il me dit simplement :

— Je ne peux plus... C'est trop.

Et moi de sourire involontairement, et de répondre :

— Mon vieux, tu es bien pressé; attends-donc encore cinq minutes, ça se fera tout seul.

16 heures.

Maintenant mes pensées tourbillonnent, fouettées par les vagues d'air brûlantes qui nous balayent. Bribes de chansons, faits insignifiants, espoirs, visages lointains, souvenirs cruels que je croyais endormis pour jamais, montent rapides comme des bulles d'air du fond de ma mémoire. Tout cela défile, sans suite, sans raison, au hasard des chocs ; des refrains, des mots s'imposent avec violence, qui sont chassés l'instant d'après. A cette seconde, c'est :

Quand un militaire...re
S'en va-t-à la guer...rre
Il embrasse sa mère...

Et s'il n'a pas de mère?... De la fumée, une rafale d'éclats et de cailloux, et quelqu'un à qui je reproche de décolorer ses cheveux à l'eau oxygénée me répond :

— Je ne les teins pas, je les ramène seulement à leur couleur naturelle.

Un pédant, long, maigre, triste, me dit d'un ton pénétré :

— Monsieur, vous avez oublié dans votre leçon de me donner la date de la conversion des Obotrites au christianisme. C'était

capital, monsieur ! Je vous ai retiré deux points. Vous avez encore oublié la date de la fondation de l'évêché de Havelberg, monsieur !...

Une bombe éclate, fauche un arbre à deux mètres de nous ; il tombe au milieu de l'effroyable ouragan déchaîné. C'est la mort. « Bénis sois-tu, Seigneur, pour notre sœur la mort... » Et voici que toutes mes pensées tournent autour du pauvre d'Assise ; au bord de la tombe, sa reposante image m'attire ; des vers du Cantique du soleil passent sur mes lèvres, mécaniquement : « Loué sois-tu, Seigneur, pour tous ceux qui pardonnent à leurs ennemis... Bienheureux ceux qui persévèrent dans la paix... » Puis c'est la réponse du médecin d'Arezzo : « Tu pourras vivre encore jusqu'à la fin de septembre ou jusqu'au commencement d'octobre... »

Je suis très calme, très maître de moi, et c'est à ce moment précis que tout mon être, d'un seul bond, se cabre en une révolte terrible. « Force stupide et brutale, force triste, force mauvaise, folle, je te hais, je te méprise. Tu n'es rien, tu ne peux rien contre moi. Tu vas me tuer? Qu'est-ce que cela prouve? Tu ne m'anéantiras pas. D'autres ont déjà mon cœur et mon âme et si tu m'écrases, mon esprit te brisera... Tu n'es rien ; bonté et charité valent seules en ce monde. Je serai bon. J'ai trop souffert, j'ai trop vu souffrir, j'ai trop fait souffrir. Je serai bon ; je le jure ; ma vie entière ne sera plus que bonté. » Et dans un fracas infernal, la terre s'ouvre ; je suis aspiré par un souffle effroyable ; je sens un choc au front, un choc aux reins ; j'étouffe ; mes yeux flambent ; je tombe ; je ne sais plus.

***

La pluie froide qui fouette ma figure m'éveille. Je suis étendu sur le côté gauche dans la boue et la caresse coulante et chaude du sang glisse de mon front sur ma joue ; de l'œil gauche, comme à travers un voile, j'aperçois sur la terre blanche et gluante une large tache rouge.

Alors je suis envahi par un sentiment d'une puissance et d'une douceur infinies. Les larmes me montent aux yeux. Sous les bombes qui continuent de tomber, sous le claquement des balles, au milieu des blessés et des morts, je suis

pleinement heureux. Pendant un temps indéterminé, j'oublie tout. Je ne sens pas la douleur physique. Je regarde ce sang qui coule de mon front sur le sol avec une régularité d'horloge et, à chaque goutte, j'ai la sensation d'une communion plus fréquente, plus parfaite entre la terre et moi.

Jusqu'en août, je croyais aimer mon pays, mais il est trop aisé d'aimer dans la paix ; l'amour vrai ne va pas sans douleur. Je n'ai jamais eu le sentiment d'aimer vraiment dans ma vie que lorsque j'ai pu prendre une part de la souffrance, présente ou passée, de qui j'aimais. Un instant, dans un éclair, je revois la pointe de l'île Saint-Louis, les feux mobiles, rouges et verts des bateaux glissant au ras de l'eau noire, et, appuyé contre le dernier candélabre du parapet, un enfant pleurant sur une vie douloureuse qui n'était pas la sienne. Je suis heureux de souffrir, car je sens que d'autres, grâce à moi, ne souffriront pas ou souffriront moins : toute peine ici-bas paye une joie. Je suis heureux parce que je crois que ces heures si lourdes pour mon corps épargneront à la France quelques secondes douloureuses et parce que je suis sûr enfin de l'aimer, puisque je souffre pour elle et avec elle.

Ainsi j'aurai longtemps aiguisé mon esprit, j'aurai vécu vingt années de vie spirituelle ardente au cours desquelles, par tous les moyens, j'aurai cherché à saisir l'âme subtile et claire de la patrie ; histoire et poésie, beaux-arts et géographie, musique ou arts mineurs, je n'aurai rien négligé des manifestations qui pouvaient me permettre de la mieux comprendre pour la plus aimer ; j'aurai méthodiquement fouillé le passé ; j'aurai lu des milliers de pages, prêté l'oreille à cent auteurs, regardé des marbres, des toiles, des dessins ; j'aurai écouté le son des plus vieux instruments, des plus vieilles chansons ; j'aurai parcouru des provinces, sac au dos, avec des amis dont j'ignore aujourd'hui le sort ; j'aurai regardé, réfléchi, comparé, et cette révélation divine que je souhaitais avec tant d'ardeur éclate subite et toute simple devant mes yeux brûlés, tandis qu'au fond d'un fossé fangeux, le cœur gonflé d'amour et d'allégresse immense, je pleure de joie parce que mon sang coule sur la terre.

ANDRÉ FRIBOURG

JOURNAL

D'UNE

FRANÇAISE EN AMÉRIQUE[1]

Jeudi soir, 10 mai.

B. H... a vu la réception de New-York, qui paraît ne l'avoir cédé en rien à la nôtre, ce qui cause à Dora un dépit extrême, et lui fait répéter sans cesse que Philadelphie est bien plus patriote que New-York. A New-York, comme ici, il pleuvait lugubrement depuis six jours, et juste avant l'arrivée de Joffre le soleil enfin se montra.

Quand Viviani et le Maréchal arrivèrent à l'Hôtel de Ville, peu après cinq heures, ils furent tout ébahis d'y trouver l'ambassadeur Jusserand dont l'absence, dans leur train, avait étonné : « Et comment nous avez-vous battus? » s'écrièrent-ils. « *American efficiency* », répliqua l'ambassadeur, qui est homme d'esprit.

Aujourd'hui René Viviani, parlant à un *luncheon* de l'Association des Marchands, a fait grande impression en déclarant que la France ne cesserait point de lutter tant qu'elle n'aurait pas reconquis l'Alsace-Lorraine, et aussi en disant que les *Stars and Stripes* n'auraient tout leur sens que quand ils flotteraient dans les tranchées françaises.

A huit heures, ce soir, c'était un tout autre départ à la gare

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 septembre et du 1er octobre 1917.

de Reading ; les larmes s'y mêlaient aux applaudissements. Plus de 400 jeunes gens partaient pour Fort Niagara, où ils auront à travailler seize heures par jour, s'ils veulent porter leurs couleurs dans les tranchées françaises comme officiers commissionnés. Rien d'autre que des études et des exercices ! Tout cela, me dit-on, dans un château français, bâti en 1725, entouré d'un grand parc... Les mères pleuraient toutes, les unes appartenant au meilleur monde de Philadelphie, les autres à la très petite bourgeoisie. Les jeunes gens, robustes, semblaient avoir l'« étoffe » et se plaisaient à regarder cette foule massée en leur honneur. Chacun faisait déjà son petit Joffre.

Les limites du service *sélectif* sont fixées de vingt et un à trente et un ans inclusivement. — Les liqueurs sont prohibées aux soldats en uniforme. — Le Président est autorisé à exempter du service ceux qui sont engagés dans des travaux industriels ou agricoles nécessaires aux forces militaires. — Les officiers municipaux, les employés des douanes, des postes, les ouvriers des chantiers maritimes, des arsenaux, etc... sont aussi exemptés, ainsi que les ministres des différentes religions et les membres des sectes dont le *credo* défend la participation à la guerre. — Les officiers non commissionnés et les enrôlés auront leur paye augmentée. — Le Président est autorisé à lever immédiatement 500 000 hommes. C'est là tout ce que Washington peut nous apprendre ce soir. Mais tout cela provoquera encore des discussions, paraît-il.

On se débat toujours contre la censure. Il est vrai que les débuts n'en étaient pas encourageants. Le secrétaire Lansig avait muselé tous les fonctionnaires du Département d'État, excepté lui-même et un *Bureau of Foreign Intelligence*, composé d'*un seul* homme. Il avait interdit aux fonctionnaires blanchis sous le harnois diplomatique de faire la causette avec ces messieurs de la presse, et ces diplomates se plaignaient, car ils se croient le droit de guider, de diriger la presse ! Et peut-être, en effet, quand on cherche une information sur la Chine, vaudrait-il mieux s'adresser, au ministère, à un homme qui en sait quelque chose, ayant étudié la question ou connu le pays, plutôt qu'à un *Bureau of Foreign Intelligence* qui n'a, justement, aucune *foreign intelligence*.

Aucune partie de l'administration n'est aussi secrète et tâtillonne, en fait, que le *State Department* [1]. C'est au point que les correspondants qu'il invita à accompagner les envoyés français télégraphièrent à leurs journaux pour être rappelés, parce qu'on leur mettait toujours des bâtons dans les roues. La nouvelle de l'arrivée de la mission française fut retenue une heure et demie, juste le temps qu'il fallut pour dénicher le fonctionnaire autorisé afin qu'il décidât si elle pouvait ou non être publiée.

Semedi, 12 mai.

Bob a écrit dès son arrivée, hier, au Fort Niagara où il va passer trois mois, avant d'entrer comme officier commissionné dans la première armée de service *sélectif*. La plupart de ceux qui sont déjà là viennent des alentours de Philadelphie. Aujourd'hui doit leur arriver le contingent de Pittsburg, demain celui du centre de l'État.

Nos jeunes gens étaient à leur poste avant neuf heures du matin. Leur inscription fut si lente, par suite des secrétaires trop peu nombreux, qu'ils ont eu le temps de visiter les environs. Outre le vieux château français, ils ont des casernes bâties... depuis la déclaration de guerre. Ils sont déjà 1 100, dont plus d'un s'est entraîné l'année passée à Plattsburg. Dans le camp actuel de Plattsburg affecté aux officiers de réserve de New-England et de New-York, ils sont déjà 2 500. Tout ce monde, dans l'un et l'autre camp, va être vacciné contre la typhoïde et travailler dur à partir de lundi.

La sœur d'Edith et deux de ses amies partent le 29 pour la France; elles conduiront des autos d'approvisionnement.

A New-York, c'est toujours l'enthousiasme. Joffre a été émerveillé des exercices des cadets de West-Point, dont un quart environ recevra ses grades le 30 août, dix mois avant la fin ordinaire de l'éducation militaire.

Il s'est mis aussi dans la tête, le Maréchal, un mot d'anglais, grâce à Roosevelt, qui y prit mille peines; encore l'écorche-t-il : c'est *bullee* [2], qu'il prononce. Depuis, il en est si fier qu'il le met à toutes les sauces.

1. Département de l'État (notre ministère des Affaires étrangères).
2. *Bully*, brutal, bravache.

Le bon Maréchal aura beaucoup d'argent à rapporter en France. Les Filles de la Révolution Américaine lui ont remis, devant le monument de Jeanne d'Arc à New-York (qui eût cru à tant de statues de la bonne Lorraine en Amérique ?) un chèque de 28 000 francs pour les œuvres qu'il choisirait lui-même ; à l'Opéra Métropolitain hier soir, la recette montait à 86 000 dollars, qu'on lui a remis.

Roosevelt a envoyé hier soir un beau télégramme à ses amis Harding du Sénat, et Gardner de la Maison, pour les inviter à se tenir tranquilles en ce qui concerne sa division, pour le vote de l'*Army Bill*. Ce message est-il bien sincère? Toujours est-il que voilà l'*Army Bill* de nouveau en suspens, la Maison ayant commencé le tapage et demandé par 215 voix contre 178 qu'on accorde le commandement d'une division au colonel. Les partis se sont déchirés. Le bill est maintenant devant la commission qui l'avait dressé, et dont les membres ont reçu l'*instruction* d'y inclure l'amendement Harding, d'abord adopté par le Sénat, qui autorise le Président à accepter quatre divisions volontaires d'infanterie. Ceux qui ne veulent pas de cet amendement disent que les volontaires, non entraînés, iraient à un massacre certain. Les autres arguent que rien n'excitera tant d'enthousiasme, dans ce pays et en Europe, qu'un colonel Roosevelt défilant dans les rues de Paris, à la tête d'une division, en route pour les tranchées! Bref, 45 démocrates votèrent avec la majorité des Républicains, dont 30 seulement votèrent contre, et la Commission aura à se réunir lundi, et à céder.

Pendant ce temps, le Sénat menait sa propre bataille autour du projet de censure, l'entaillant considérablement, surtout en ce qui concerne la presse. Et comme le *tax bill* soulève aussi des tempêtes de protestations, rien ne va vite. Ce sont les « gros intérêts » qui protestent. Enfin, on ne dira pas que l'Amérique n'est pas un pays de libre discussion.

On est un peu fiévreux, à Washington ; les fonctionnaires travaillent dans l'excitation, déterminés qu'ils sont, explique L..., « à réparer à tout prix les fautes du début ». Mon Dieu ! Déjà !

Joffre est allé à Boston, où une petite fille lui a remis 175 000 dollars pour ses Orphelins de la Guerre. Harvard est

en liesse — et lui offrira (naturellement!) le grade de docteur honoraire. Viviani est déjà au Canada, où la *Marseillaise* bat son plein. Balfour est encore à New-York, où la Croix-Rouge doit lui donner ce soir une fête, au Carnegie Hall. Il aime, je pense, à ne pas s'écarter du centre des affaires, et garde un œil sur Washington. Il ne quittera la place que quand il aura tout fini. Devant plus de mille membres et invités de la Chambre du Commerce, il a déclaré réaliser « le rêve de sa vie », dans cette union de l'Amérique et de l'Angleterre.

Dimanche soir, 13 mai.

Dora rentre de New-York, où elle était depuis vendredi. Les drapeaux y sont innombrables, et les cris pour Roosevelt, délirants. On a beau savoir que le Département de la Guerre est contre l'idée de la division volontaire, on n'y voit qu'une manœuvre d'adversaires politiques qui ne veulent point laisser à ce pauvre homme l'occasion de faire en France ce que firent La Fayette et Rochambeau en Amérique, et qui redoutent de le voir reprendre la Présidence dans quatre ans. New-York est pour Roosevelt, autant que l'Ouest. Dora, qui alla au sermon de *Sunday Bill* (si cela peut s'appeler des sermons), eut le tympan crevé quand, à plusieurs reprises, le bon évangéliste prononça le petit nom de l'ex-Président Roosevelt, surtout quand, à la fin, il s'exclama : « Je suis puissamment content que le Congrès soit assez grand et assez américain pour dire : *Teddy vous pouvez aller en Europe et conduire une armée.* »

C'était grande fête aujourd'hui à l'Armée du Salut de New-York. Evangéline Booth a un grand pouvoir pour soulever l'enthousiasme et provoquer l'émotion la plus profonde. On célébrait le trente-septième anniversaire de l'*Armée* en Amérique et l'érection d'un nouveau bâtiment; John Wanamaker était président d'honneur.

La réception faite à Balfour et à sa suite a paru fort belle à Dora ; mais elle ne ressemblait en rien à celle que reçut Joffre. Se souvenant de ses origines britanniques, elle trouve qu'on ne rend pas justice aux Anglais. Mais on n'y peut rien : c'est Joffre qu'on aime le plus. Et puis il y a le panache, contre lequel nul

ne saurait lutter ! Les boîtes de bonbons, chez les confiseurs à la mode, sont de grands tambourins avec la tête du Maréchal peinte à la main, et, ma foi, magnifique, des yeux bleus, des joues roses, d'adorables petites dents ! Les feuilles de chêne du képi n'y sont guère à l'ordonnance, mais les rubans sont tricolores, et tout est à l'avenant.

Un bruit circule dans les cercles bien informés, à Washington, c'est que Pershing commanderait les premières forces expéditionnaires en France, mais, pour des raisons soi-disant militaires, messieurs de la presse ont reçu avis de se taire.

Lundi, 14 mai.

Grand défilé, cet après-midi, de six bataillons de l'Armée du Salut (plus de 2 000 personnes), dans Market Street. Ils ont érigé aussi un nouveau bâtiment à Philadelphie, sur lequel John Wanamaker leva les *Stars and Stripes*, auprès duquel Evangeline Booth fit flotter la bannière rouge, jaune et bleue. Il y avait des musiques militaires, dont l'une composée des futures officières de l'École des cadettes ! C'était très brillant. L'*Armée* paraît ici très populaire, très aimée. Ses œuvres sociales aident beaucoup les pauvres, les travailleurs, les « déchets ».

Le docteur de Forrest Willard, de Philadelphie, part pour la France avec une vingtaine d'autres médecins orthopédistes. Ils formeront une unité spéciale.

Le Sénat montre un grand courroux et emploie le langage le plus véhément contre les spéculateurs, qui auront à se tenir un peu mieux. A Chicago, on a pris des mesures sans précédent pour déjouer les projets de ces « pirates ». Mais J. Ogden Armour voit les États-Unis « sur la première vague d'une prospérité industrielle plus grande que jamais » ! La dépression actuelle n'est, d'après lui, que momentanée, et ce pays-ci souffrira, matériellement, moins que les autres. (C'est aussi mon idée !) J.-O. Armour, des fameux Armour de Chicago, est membre du Conseil de Défense d'Illinois. Il est d'avis qu'il faut éviter toute nervosité et laisser les affaires aller comme à l'habitude, sans leur faire courir des dangers par des précautions exagérées.

Pour l'*Espionnage Bill*, l'Administration a fait aujourd'hui un dernier effort (couronné du même insuccès), devant le Sénat, pour museler la presse. La mesure rencontra plus d'opposition que jamais. Cet heureux pays ne connaîtra-t-il pas Anastasie?

Mardi, 15 mai.

L'argent danse à Washington ! Les sénateurs ont reçu aujourd'hui le rapport du Comité de distribution des milliards de la guerre. De mémoire de sénateur, on n'avait vu chiffres pareils! Pour la marine, pour l'armée, les millions ne pèsent pas plus que de misérables sous dans la balance.

Ce même après-midi, des hommes d'affaires et des éditeurs se sont présentés devant le Comité des finances, au Sénat, pour protester contre certains impôts de guerre projetés ; les uns regimbent contre la taxe sur les bénéfices excessifs, qui est pourtant bien juste, et contre le changement soudain d'une annexe au tarif protecteur; les autres rechignent contre un projet de tarifs postaux qui seraient différents suivant des zones, etc... Allen Richardson, qui représente l'Association des Éditeurs de périodiques, a récité une longue tirade et lu la liste des quatre-vingt-six plus grands magazines, dont la situation financière, a-t-il dit, est désastreuse par suite du renchérissement du papier; ils auraient tous à fermer leurs bureaux, s'il leur fallait payer encore un total de 4 959 376 dollars de frais postaux au lieu de 1 243 465, chiffre ordinaire !

Mercredi, 16 mai.

Bob écrit que le général Franklin Bell, qui commande, je crois, la section militaire de l'Est, vient d'arriver au camp de Fort Niagara, pour passer en revue, demain, ses futurs officiers; plus d'un a déjà été renvoyé au paternel logis pour « incapacité physique ». L'un eut une crise d'épilepsie ! Bob glisse là-dessus et dit : « Nos instructeurs nous trouvent l'air de vrais soldats, et sont « épatés » que nous saisissions si vite et si bien les manœuvres. » Ils ont reçu leurs fusils et leurs équipements. Il y a, là encore, la fleur de l'aristocratie philadelphienne et des vieilles familles d'Amérique.

Sidney Brock, un fameux financier de Philadelphie, est arrivé à Fort Niagara dans son wagon privé, ce qui n'est pas très démocratique. Il s'est perché dans une maison d'été à Niagara-on-the-Lake. Beaucoup ont dû louer des appartements; il n'y avait pas assez de place pour tous au camp. Ils espèrent, nos bons Philadelphiens — ceux du moins qui possèdent des yachts — pouvoir les faire monter là-haut, car la rivière et le lac leur promettent du plaisir. Comme Bob parle déjà de tennis, de golf, etc., je vois qu'on ne s'ennuiera pas, et que, somme toute, on ne s'attend pas à un travail trop dur.

Philadelphie, qui a tous les honneurs, aura fourni l'homme le plus lourd du camp. Il pèse 234 pounds. Le soir il joue des airs hawaïens tristes et aigrelets, sur son *ukelele*[1].

Mercredi, 16 mai.

Le Sénat est toujours très grondeur, téléphone L..., et ses amères critiques, cet après-midi, ont accusé l'Administration de mal conduire la guerre, — déjà ! Ce qu'il lui reproche surtout, c'est, je crois, de ne pas lui permettre de fourrer son nez partout ; il se venge en prétendant qu'on garde trop de secrets et que rien n'aboutit ! Lodge veut que Wilson ouvre son portefeuille et déploie ses plans ; il demande quelque preuve d'activité militaire, qu'à l'œil nu il ne distingue pas. Faut-il qu'il soit myope? Prévoyant sans doute que quelques-uns penseraient à accuser le Congrès de nonchalance, il le défend. Tout de même, j'admets qu'on ne vote pas 3 390 000 000 de dollars pour les dépenses de l'armée et de la marine sans s'informer de ce que font la marine et l'armée !... Baker fut pris à partie autant que Wilson, pour n'avoir pas détaillé ce qu'il entend faire de tant de précieuse monnaie. Herbert Hoover, le *dictateur des vivres* que propose le Président, n'eut pas plus beau temps.

La trève, entre les partis, n'était-elle donc que factice? Les ennemis de l'Administration, au Congrès et hors du Congrès, ne sont pas franchement hostiles au Président, mais les moindres occasions leur sont bonnes pour l'embarrasser et le discréditer. Voilà, d'après L..., le sens réel des votes contre la

1. Instrument havaïen à cordes, aux sons très mélancoliques.

censure et pour les quatre divisions Roosevelt. C'est surtout le cas Roosevelt qui laisse voir l'animosité de ces messieurs. Du temps que Teddy était Président, la majorité des *Congressmen* le détestaient, le redoutaient, et leurs sentiments sont encore les mêmes aujourd'hui, je le vois assez à tout ce que j'entends. Il est bien trop indépendant, il est bien trop flamboyant pour plaire à ces gens timorés.

Je crois que, si cette tactique continue, le Président se verra obligé de réprouver publiquement ces manœuvres. Malgré sa patience, il est homme à le faire.

Quant aux fameuses divisions volontaires, on leur donne une importance que le sujet ne comporte guère. Ce serait une injustice à l'égard de l'armée régulière qui suivrait celle de Roosevelt en Europe, que de voir en celle-ci le symbole de la participation américaine à la guerre. Les gens sages voudraient que le premier contingent envoyé chez nous fût de l'armée régulière, mais Teddy pourrait partir, puisqu'il en a envie, comme chef de brigade. Wilson devrait lui donner une commission et l'envoyer au front. Cette nomination mettrait un terme à cette controverse déplacée.

Il est à remarquer que ces gens du Congrès, qui font tant de bruit, n'ont pas l'intérêt de la guerre assez à cœur pour être présents en majorité quand on discute les mesures les plus importantes. L... assure que, pour la question des vivres, si grave, il fallut attendre pour obtenir un *quorum*. Ils ne sont jamais qu'une poignée quand on les voudrait tous. Cela devient tellement la coutume qu'un sénateur, Hardwick, qui proposait un amendement à la mesure trop sévère de la censure des correspondances, fit (se moquait-il?) des excuses « pour avoir dérangé des sénateurs occupés à leurs affaires variées hors du Sénat » ! A la *Maison*, une décision sur le bill de saisie des navires allemands internés fut arrêtée pendant un jour pour la même raison : il n'y avait pas assez de membres présents pour établir un vote. Et quand le *Revenue Bill* revint le second matin, les membres étaient si peu nombreux qu'il fallut fermer les portes et lancer une convocation spéciale. L... me cite un amendement du *Federal Reserve Bill*, intéressant donc directement la guerre, qui fut rejeté par un vote de 34 sur 13, avec *388 absents* ! Et voilà le Congrès qui

se plaint du Président ! Est-ce à ceux-là que le Président pensait quand il avertit dans son discours du 12 mars, « ceux qui réalisent à peine encore » que cette guerre n'est point une guerre pour amateurs !

Tout le monde est amer. Dora trouve que les nouvelles de notre front ne sont pas bonnes, et je ne puis la contredire. Et le beau-frère de Mr Fletcher, qui rentre d'une ambulance au front français, où il a passé une année, considère que si l'Amérique n'envoie pas bientôt des hommes, la guerre est perdue pour les Alliés. Mr Fletcher va remplacer son beau-frère à l'ambulance, son titre de professeur à l'Université de Columbia lui donnant une année de congé après six années d'enseignement.

Pourtant, l'amiral Sims et sa flottille de destroyers américains sont arrivés dans la zone de guerre depuis le 4, s'il faut en croire Daniels, et coopèrent avec les Alliés. Ils n'ont pas peu à faire : les sous-marins pullulent !

Jeudi, 17 mai.

Bob écrit que Franklin Bell ne veut pas d'eux pour la première armée ; ça leur a donné un coup. Ils se plaignent de faire l'exercice sous la pluie, dans le vent froid et mordant. Ces futurs officiers n'ont pas la permission d'apaiser leur soif avec autre chose que l'eau, sous peine de renvoi ! Le pauvre Bob en a la colique ! Mais il faut bien avouer que le secrétaire à la guerre, aussi bien que le gouverneur de N. Y., Whitmann, ont une idée excellente d'empêcher la boisson et l'immoralité, qui ont été, de tous temps et dans tous les pays, la plaie des camps. Ils ont bien raison d'attaquer le mal si vigoureusement ; ils se font aider d'une « Commission fédérale des Activités des Camps d'entraînement » qui sera très sévère.

Le fameux représentant Gardner, champion de Roosevelt sur l'amendement de l'*Army Bill* a été appelé sous les drapeaux, quelques heures après son succès à la Maison ; cela en dépit du fait que l'Administration ne désire point que les *Congressmen* abandonnent leur tâche à Washington pour aller au feu ; Mr Wilson l'a dit expressément, dans des lettres à des membres du Congrès qui voulaient s'enrôler. Gardner ne

refuse point de partir, malgré les instances de plusieurs camarades qui lui disent de ne pas résigner ses fonctions à la Maison. Il est membre du corps des officiers de réserve. Ses amis et associés se demandant pourquoi lui, qui attaqua si fortement le secrétaire Daniels, et qui montra tant d'hostilité à l'Administration, a été appelé, tandis que d'autres *Congressmen*, officiers de réserve aussi, sont encore là. Moi je trouve ça très bien.

Vendredi soir, 18 mai.

Le Président a signé ce soir, définitivement enfin, l'*Army Bill*, et fait annoncer par Baker qu'une force expéditionnaire d'une division de troupes *régulières* partira le plus tôt possible pour la France sous le général Pershing! Voilà un coup de maître qui met fin à la question Roosevelt.

Tout de suite après cette déclaration, la Maison Blanche donnait aux journalistes affamés une autre déclaration du Président, disant qu'il ne voudrait « à aucun prix, dans l'état actuel de la guerre, se prévaloir » de l'autorité que lui conférait le Congrès, pour organiser des divisions volontaires. *Se prévaloir* est trop joli ! Mr Wilson a bien de l'esprit ! Il décline l'offre du colonel le plus poliment du monde, en louant ses services publics et sa *gallantry*. « Cela produirait une grande impression », dit-il, mais il ajoute aussitôt que « l'affaire que nous avons en mains n'est nullement théâtrale; elle est pratique et demande une précision toute scientifique »...

Roosevelt n'a pas encore répondu ! La décision du Président tombait à merveille, car dans l'après-midi, sachant que la mesure était soumise au Président pour la décision finale, il avait encore télégraphié, offrant de lever une division de suite, deux divisions si cela paraissait nécesssaire : les deux autres suivraient après. Il était sûr de son affaire... Que fera-t-il? Le gouverneur Whitman lui a déjà offert une commission de général dans la Garde nationale de New-York. Acceptera-t-il? Tous les yeux sont tournés vers lui, mais ce n'est pas pour lui déplaire.

Pour en revenir au *Selective Service Bill* enfin signé, il doit produire, d'ici un an, une armée nationale de plus de 1 000 000 d'hommes, bien équipés, avec des réserves et une

autre armée de 500 000 hommes en formation. C'est le 5 juin que tous les jeunes gens de vingt et un à trente et un ans devront se faire inscrire. Mais en regardant de près les déclarations du *War Department*, on voit que le matériel n'est pas prêt. C'est l'artillerie qui manque le plus. On n'aura pas le nécessaire avant le 1er août ; peut-être faudra-t-il attendre au 1er octobre pour ouvrir les seize camps où les seize premières divisions (de 28 000 hommes chacune) seront formées. Je veux espérer qu'on se pressera un peu.

Samedi, 19 mai.

Fanny rapporte de Washington de belles affiches du corps des fusiliers marins. Mais je regrette que Daniels ait censuré la plus jolie, dont la légende se traduirait ainsi : « Qui mit le *germ* (germe) en Germanie? — Wilhelm. — Qui mit le *hell* (enfer) dans Wilhelm? — Nous ne le savons pas. — Mais nous savons qui l'ôtera. — Ce seront les fusiliers marins ! »

Une autre porte : « On demande des fusiliers marins pour anéantir les sous-marins. »

L'hôpital de base n° 10, premier contingent de Philadelphie pour le front européen, est parti hier : deux cent quarante-cinq médecins et nurses, avec tout ce qu'il leur faut pour six mois de travail, des brancardiers, etc. ; tout ce monde croit aller d'abord dans les environs de Londres, pour un entraînement intensif de six semaines, avant de se rendre en France. A New-York, cette unité en a rejoint deux autres, de Chicago et de Saint-Louis. Celles de Harvard University et de New-York ont déjà quitté le port, et l'hôpital n° 4 (Cleveland) sera dans la zone de guerre dans un jour ou deux, le premier arrivé.

Le soir, 19 mai.

On est furieux, à Washington, d'apprendre que l'Allemagne a proposé à l'Argentine de lui retenir 100 000 tonnes de blé, à exporter en temps opportun ! Sans doute n'est-ce qu'un moyen d'empêcher les Alliés de prendre le stock entier ; mais ce qui fâche, c'est que l'Argentine prétendait être trop à court de blé pour exporter la moindre partie de sa récolte chez les Alliés. Le *State Department* fait une enquête, car on ne veut plus de

ces petits jeux, et si elle révèle que l'Argentine a un surplus de blé, les États-Unis la puniront en ne lui envoyant plus de charbon, ce qui serait dur pour elle, qui n'en reçoit déjà plus d'Angleterre et dépend entièrement de l'Amérique du Nord. Sous la loi existante, l'Administration, que je commence à trouver bonne, ne pourrait mettre un embargo absolu sur les exportations de charbon ; mais on croit qu'une requête adressée aux exportateurs suffira. Très souvent, on se contente de ces requêtes, qui produisent le même effet qu'un ordre : on demande aux journaux le silence sur une affaire, et ils l'observent scrupuleusement. On n'exige pas des bouchers de ne plus vendre de la viande de jeunes animaux, mais on prie les clients de n'en pas réclamer aux boucheries, et l'effet est le même, sans les tiraillements que causent souvent des ordres rigoureux.

On ne parle plus que de l'Emprunt de la Liberté. C'est une véritable mobilisation. A New-York, on dit que cinq cents vendeurs se mettront demain en campagne, — *the Liberty Loan Volunteer Army*[1]. Pierre Jay, de la *Federal Reserve Bank*, trouve avec raison qu'on ne peut songer à établir un front militaire en France avant d'avoir établi le front financier à la maison : cela peut s'appeler un bon raisonnement, car l'insuccès de cet emprunt serait une catastrophe mondiale. Les vendeurs porteront des insignes aux trois couleurs alliées : bleu, blanc, rouge, avec les mots : « Liberty Loan, 1917. » Les agents d'assurances sur la vie, cesseront, à partir des 5 et 6 juin, de « parler » assurances sur la vie, et « parleront » *Liberty Loan*. Et jusqu'à l'Aéro-Club qui veut participer, et qui, d'accord avec le *Liberty Loan Committee*, va entreprendre un voyage transcontinental de New-York à San-Francisco, pour attirer l'attention populaire sur l'emprunt.

Pendant ce temps, à la Maison, les discussions sur les taxes de guerre continuent à être acrimonieuses. On s'y traite de « démagogue » et de « menteur inqualifiable », à propos d'une taxe sur les factures de lumière électrique. Ce serait un spectacle peu édifiant, si le pays n'avait pris le meilleur parti, qui est de tourner le dos à ces performances indécentes ; l'Amé-

1. Armée volontaire de l'Emprunt de la Liberté.

ricain est philosophe plus qu'homme au monde. La taxe a été du reste maintenue dans le bill ; on en a même ajouté une autre, sur le gaz d'éclairage ou de chauffage.

Le général va voir partir le colonel Doyen, que le secrétaire Daniels envoie en France avec 2 700 fantassins de marine, qui se joindront aux forces de Pershing. Il aura à choisir des officiers et des hommes déjà entraînés, dans ces deux dernières années, par un service à Haïti, Saint-Domingue et Cuba. On croit aussi que la troupe de Pershing sera composée de « durs-à-cuire » éprouvés au Mexique.

Ce colonel Doyen est un vétéran des Philippines. C'est un grand ami de l'amiral Sims. Il est connu pour savoir maintenir la discipline ; il commandait à Washington. Il est très expert en matière de tir.

Le fait que Wilson a autorisé l'annonce de cet envoi de troupes montre, dit-on, qu'on n'a pas peur des sous-marins allemands ; à mon sens, cela montre aussi qu'il n'a pas très peur de son Congrès. Il n'est plus du tout timide, si j'en crois une déclaration qui sera rendue publique demain, et qui maintient Hoover comme administrateur des vivres ; il est absolument nécessaire, dit-il très carrément, qu'on mette entre les mains de Hoover, et sans discussion, tous les pouvoirs. Il oblige ainsi le Congrès à accéder de suite à sa demande ou à la rejeter définitivement ; aucun compromis ne sera possible. J'adore ce Président.

Dimanche, 20 mai.

Je ne reprocherai jamais à ce peuple de prendre la vie au tragique ! Parties cet après-midi pour Woodside Park, qu'un incendie avait dévasté la nuit et le matin, nous y avons vu des milliers de Philadelphiens qui écoutaient la musique installée là comme à l'ordinaire. Jamais on ne vit plus grande foule endimanchée ; le désastre n'avait éveillé que les curiosités ; on pouvait entendre le grincement d'un manège de chevaux de bois échappé aux flammes, et boire son *soda* comme à l'ordinaire. Les ouvriers travaillaient à enlever les traces nombreuses de l'incendie ; la Compagnie de Woodside Park ne songe qu'à rebâtir d'autres lieux d'amusements sur le même emplacement, en réorganisant toutes choses sur un plan plus vaste !

Le père d'Edith était ce matin à Oyster Bay, où il a vu Roosevelt. Celui-ci était sur le point d'annoncer à ses volontaires qu'ils aient à servir leur pays comme ils l'entendraient, mais sans lui. Il se console de sa déconvenue en se flattant d'être pour quelque chose dans l'envoi de Pershing en Europe! Bien entendu, il parle sans aménité de « l'erreur du Président », et prépare une déclaration à cet effet. Il prétend qu'il aurait pu être sur la ligne de feu avec ses deux divisions à la date du 1er septembre, alors que commencera seulement à s'entraîner l'armée « sélective ».

A Washington, on prévoit une guerre de trois ans!

Quant au Congrès, il se prépare à une vive opposition contre son trop indépendant Exécutif. Les mesures du Président sont trop sévères au gré de ces messieurs, et cependant elles ne le seront jamais assez si la guerre doit tant durer. Mr Wilson est sage de prévoir.

Lundi, 21 mai.

Grande émotion ce soir en ville, quand on apprit qu'un vapeur, dont les télégrammes cachaient le nom, mais que plusieurs savaient être le *Mongolia* pour y avoir accompagné des parents ou des amis, venait de rentrer au port de New-York, drapeau en berne, avec deux nurses tuées et une blessée par l'explosion d'un obus, dans des exercices de tir. Il avait pris la mer hier après-midi. Les victimes appartenaient au *base hospital* nº 12, de Chicago. La mort de ces deux pauvres femmes qui partaient pour soigner des blessés, abandonnant volontairement famille et patrie, paraît bien cruelle, et ceux qui restent vont être plus anxieux que jamais sur ceux qui partent. L'explosion ne nous est pas expliquée; on garde le secret; personne ne pourra monter à bord ou en descendre. La blessée a été transportée dans un hôpital de marine, et la consigne est si sévère qu'on n'y veut rien dire de sa blessure. Nous apprenons pourtant que ce douloureux accident est dû à un obus mal fait; mais des trois versions qu'on nous donne sur la façon désastreuse dont il explosa, quelle est la vraie?... Pauvres, vaillantes victimes, frappées l'une à la tête, l'autre au cœur; dans l'après-midi ensoleillé, elles regardaient de loin sur le pont les exercices de tir... Le bateau

sera retenu pour l'enquête nécessaire, on ne sait jusqu'à quand.

Mardi, 22 mai.

Le Président, causant hier avec M. Marks qui lui demandait s'il approuverait l'avance de l'heure pour économiser l'éclairage, reçut cette réponse : « J'y souscris absolument ; la seule question est de savoir comment ces messieurs du Congrès prendront la chose : s'ils la considèrent comme mesure de guerre, nul doute qu'ils n'y apportent les entraves qu'ils se sont juré, tacitement, d'y apporter ! »

Le Sénat s'apprête à tuer le whisky, mais il permettra la bière. Le Président veut la censure des journaux, malgré les républicains qui se liguent là contre. La presse menacée récrimine !

Une centralisation des pouvoirs de guerre est partout jugée nécessaire, les délais du Congrès étant par trop nuisibles, et l'Administration voulant, non sans raison, une coopération plus étroite entre les organes législatifs et exécutifs. Une Commission aiderait plus aux affaires que ce Congrès de disputeurs. Tous les plans en sont déjà prêts.

Les socialistes n'auront pas la permission de se rendre aux palabres de la Conférence internationale en Suède. Lansing, qui est au fond pince-sans-rire à ses heures, comme le Président, le leur a laissé espérer jusqu'au dernier moment, et ils avaient fait leurs projets et leurs valises ! Il a eu surtout en vue de déconsidérer toute tentative de paix émanant de gens non autorisés, et de condamner en même temps l'agitation socialiste de Stockholm qu'il considère comme inspirée par l'Allemagne.

Le parti socialiste avait désigné comme députés Victor Berger, Morris Hillquit et Algernon Lee ; mais tout un groupe, notable puisqu'il comprend Charles Russell et William Walling, condamne lui aussi le mouvement comme « le plus dangereux de tous les complots du Kaiser ». Ils ne se gênent pas pour dénoncer Hillquit et Lee comme pro-allemands. Je ne sais trop qui est Berger. L... disait un jour qu'il est venu d'Autriche-Hongrie, et que, avec son nom francisé, il éditait plusieurs journaux allemands à Milwaukee !

Lansing a pu avoir, par des agents diplomatiques, la preuve, qu'il songe à rendre publique, que la manifestation de Stockholm a son origine en Allemagne; elle est encouragée par le gouvernement allemand, qui a déjà accordé des passeports aux délégués allemands, lesquels ont reçu l'ordre de brandir cet oriflamme : « Pas d'annexions! »

Le *Rochambeau* quittera New-York samedi, discrètement, avec au moins trois cents Américains et Américaines allant travailler en France ; la sœur d'Édith est du nombre. Son père avait retiré son autorisation, puis il l'a rendue, mais elle ne sera sûre de son départ qu'une fois partie. Ce père n'a pas de chance ; voyant les fils de tout le monde partir pour Fort Niagara, il dit un soir à sa femme : « Je suis joliment content de n'avoir que des filles ! » Le lendemain, l'une d'elles lui annonçait son projet, et la deuxième est tout près d'en faire autant.

Il paraît que Philadelphie atteint aujourd'hui le record des souscriptions de l'Emprunt de la Liberté. Demain, les boys-scouts sont enrôlés comme vendeurs. Ils remontent dans la faveur publique et se proposent de travailler ferme. A New-York, Billy Sunday conseille à ses ouailles d'acheter le plus d'actions possible : « Vous pouvez, dit cet inspiré, aimer votre patrie autant que vous voudrez; si vous ne prenez pas un fusil sur l'épaule, et si vous n'achetez pas des actions de la Liberté, votre amour ne sert pas beaucoup. Tous les canons allemands de ce côté de l'enfer ne me feront pas fermer la bouche si je peux l'ouvrir en faveur de mon pays : le Peau-Rouge, avec son tomahawk et sa façon de scalper les gens est un gentleman à côté du soldat prussien. » Brave Billy ! Il est édifiant.

Du reste, Philadelphie veut avoir en tout la palme des vertus et du martyre. Anticipant l'*Army Bill*, qui n'entre en application que le 5 juin, les marchands de vins et de liqueurs refusent des boissons alcooliques aux soldats en uniforme.

C'est un Philadelphien, Samuel Felton, qui a été choisi pour aller restaurer les chemins de fer en France. D'Angleterre, de Russie, on demande des Américains à grands cris, et l'on n'est pas peu fier ici que ce soit un Américain qui soit allé enseigner aux Anglais comment diriger les transports.

Ceux qui iront en Russie devront apprendre les travaux publics à ces républicains de la dernière heure.

Mercredi soir, 23 mai.

Un télégramme français annonce l'arrivée de Joffre et de Viviani à Brest, hier à minuit. Partis le mardi précédent de Washington, ils ont fait le voyage de retour sur le même navire, convoyé par le même cuirassé qu'à l'aller. Depuis leur retour de Montréal, le 14, on ne les avait plus nommés dans les journaux, et tout le monde les croyait encore à Washington, où ils avaient pourtant fait leur visite d'adieu au Président le lundi après-midi, et pris ensuite un train spécial pour New-York. La presse avait été invitée à la discrétion ; cela suffit, sans que la censure intervînt. Messieurs de la presse insistent pour qu'on le remarque.

Nous sommes allées à une vente de fleurs au bénéfice de la Croix-Rouge, où Dora, avec son sang-froid ordinaire, a oublié tout ce qu'elle avait acheté. Des jeunes filles de la *society* vendaient des actions du *Liberty Loan* ; il y avait là Edith Bonner, U. S. N. [1], qui attirait l'attention sous son uniforme, et, comme est elle jolie, elle trouva des souscripteurs.

Jeudi soir, 24 mai.

Le Président va de l'avant, et ses enjambées se font longues. Tandis que sénateurs et représentants s'évertuent sur des bills, l'Exécutif laisse voir, de plus en plus, le cas qu'il fait d'eux. C'est Bernard Baruch qu'il va proposer comme *purchasing head*, quelque chose comme ministre des munitions. Wilson suit son plan de centralisation et entend mettre le pouvoir et la responsabilité sur la tête d'un seul, pour chaque Département, durant toute la durée de la guerre.

La nomination de Baruch fera enrager les démocrates autant que les républicains ; c'est dans l'ordre, et je ne vois pas pourquoi le Président s'y arrêterait. Il a essayé trop longtemps de leur plaire. Que de colères, que de critiques vont

1. *United-States Navy*, marine des États-Unis.

pleuvoir, une fois de plus, sur l'Administration? Et ce ne seront pas les dernières.

B..., qui assista à une séance des Représentants, pensa mourir de rire, à les entendre se lancer des méchancetés, comme font les enfants. Cette conduite du gouvernement déléguant ses fonctions à des particuliers désireux de le servir sans paiement les suffoque. Moore a exprimé l'avis que des hommes comme Hoover, qui offrent de servir l'État pour un salaire de *un dollar* par an, devraient céder la place à d'autres qui ont besoin de quelques dollars de plus pour ne pas mourir de faim. Aussitôt, un collègue de s'exclamer : « Cela fait rire d'entendre le gentleman de Pennsylvania parler en faveur des travailleurs. Il n'y a pas un État dans l'Union où celui-ci soit moins considéré que dans le sien ! — Aô ! J'ai entendu cela tant de fois que la flèche s'est émoussée sur mon nez. — Voilà qui est aussi nouveau que vos autres plaisanteries, etc., etc. » Et ainsi s'est poursuivi le débat!

Enfin, le général Gœthals a reçu tout pouvoir de bâtir sa flotte d'acier contre les sous-marins. Il paraît qu'il n'est pas sur un lit de roses. On lui avait d'abord demandé de construire un millier de vaisseaux de bois en dix-huit mois; il en vit l'impossibilité, et résolut d'en construire une partie en acier. Or il se plaint de ne pas recevoir toute l'aide dont il a besoin. Rien n'était prêt et, comme il dit : « Les oiseaux nichent encore dans les arbres qui doivent me donner le bois »; quant à l'acier, on lui alloua, pour l'acheter, cinquante millions de dollars, en actions de Panama, qui... n'ont pas encore été mises en vente. Il fait une campagne pour trouver de l'argent. Le *House committee* des appropriations[1] le lui promet pour la quinzaine, mais la lenteur et l'indolence de ce Congrès le font pleurer. Ce comité serait pourtant décidé à lui allouer non pas cinquante millions de dollars, mais bien sept cent cinquante.

Grande réunion aujourd'hui à Philadelphie, où plus de cent banquiers se consacrent au service de l'emprunt. Ils étaient très enthousiastes, et se sont beaucoup applaudi de la résolution d'emprunter à 3 1/2 p. 100 seulement.

1. C'est le comité qui distribue l'argent selon les besoins.

Le docteur Dixon donnait le soir une conférence : il s'est occupé des Peaux-Rouges et a écrit un livre, *la Race qui disparaît,* dans lequel il décrit la vie de l'Indien moderne. Il a visité toutes les réserves où les États maintiennent ces pauvres gens. Son idée est que dix ou douze régiments de cavalerie indienne, sur la frontière mexicaine, permettraient à toutes les troupes régulières d'aller se battre en Europe. Il assure que ces Indiens font d'excellents soldats, sachant vivre en plein air, et possédant un tir très juste. Il les dit capables, utilisables.

Samedi, 26 mai.

La sœur d'Edith s'embarque aujourd'hui à New-York sur le *Rochambeau.* Beaucoup de jeunes filles, beaucoup de jeunes gens avec elle vont servir la France. Quelqu'un disait que le général Pershing partait aussi avec quinze officiers, mais nous savons, sans pouvoir le dire, qu'il est parti ou partira sur le *Baltic* et atterrira en Angleterre.

Aux bureaux de la Compagnie Transatlantique, des affiches préviennent le public de ne pas demander au téléphone les noms des bateaux et leurs dates de départ. On se méfie des téléphones, car il y a eu des fuites en ce qui concerne la marine militaire : malgré toutes les précautions, l'Allemagne a connu à l'avance le départ de l'escadre de destroyers, sa destination pour un port anglais et sa route. Les enquêtes n'apprennent pas comment ce secret fut révélé, mais on sent que l'organisation d'espionnage est active. A Washington, le sentiment anti-allemand ne fait que grandir, et comme le sire de Bernstorff, avant de voguer vers son pays, a eu soin de laisser derrière lui quelques employés allemands, que l'ambassade suisse a cru devoir ramasser (on ne sait trop pourquoi), on en vient à dire que même la présence du ministre de Suisse n'est plus désirable. Quand ces Allemands sont restés, en « queue de Bernstorff », on avait supposé qu'ils s'en iraient avec le personnel autrichien, mais point : le climat leur paraît doux.

Il y a d'autres Allemands déclarés à Washington, dont un correspondant d'un journal de Cologne. D'autres Allemands, non naturalisés, se réunissent dans un club allemand, que fré-

quentent aussi des Américains d'origine allemande, hommes d'affaires éminents. Les agents surveillent étroitement cette ruche, mais...

Jeudi soir, 31 mai.

Nous étions hier à Washington, où la mission italienne fait peu de bruit, venant après le képi de Joffre. Il y a, toutefois, bien plus de cérémonial, à cause de la présence d'un cousin du roi. Mrs R... le trouve charmant. La colonie italienne de Philadelphie, qui est nombreuse, mettra les petits plats dans les grands pour recevoir ces compatriotes le 13 juin.

En rentrant hier soir, nous sommes tombées sur une grande parade à West Philadelphia : cinquante mille citoyens, hommes d'affaires, membres de toutes les professions et associations défilaient au son des cuivres vers George's Hill, dans Fairmount Park ; il y eut une pluie d'exhortations patriotiques. C'était à la fois un tribut à la mémoire des morts de la guerre civile et une démonstration d'actualité. On y lut le message de Washington à la France. N'est-ce pas abuser un peu des parades? Dans l'après-midi cinq cents enfants des orphelinats catholiques, conduits par le duc de Richelieu [1], s'il vous plaît, s'étaient déjà rendus au même parc, pour déposer des fleurs au pied de la statue de Jeanne d'Arc : c'était le quatre cent quatre-vingt-sixième anniversaire de son martyre.

Une anarchiste notoire, Emma Goldman, avait organisé, pour ce soir, un meeting contre la conscription. Jusqu'ici les autorités, considérant probablement ces tournois oratoires comme des soupapes de sûreté, fermaient les yeux. Ce soir, la police, en uniforme, occupait l'auditorium du Royal Hall, et miss Goldman, au milieu d'une période enflammée adressée aux mères des conscrits, vit un sergent s'avancer, qui lui demanda, avec une simplicité extrêmement démocratique, si elle préférait se taire ou être arrêtée. L'héroïsme de cette Amazone alla jusqu'au silence et un fou rire en suivit. Elle a pris aussitôt le train de New-York.

New-York s'inquiète de certains complots : deux étudiants

1. Il a épousé une Américaine.

de Columbia University et une étudiante de Barnard College ont été arrêtés et seront interrogés demain; tous trois sont membres d'une ligue antimilitariste des collèges qui tint un meeting le 8 mai. Un pamphlet, mis en circulation par cette ligue, montre qu'elle a des adhérents dans les plus grandes universités. On ne paraît pas disposé aux demi-mesures envers les coupables, et le gouvernement est formel dans sa déclaration de considérer comme traîtres les agitateurs contre la conscription.

Vendredi soir, 1er juin.

A New-York et Washington, les agitations antimilitaristes préparées pour mardi, jour de l'inscription militaire, seront sévèrement réprimées. Les discours contre la conscription sont interdits. New-York se prépare à appeler, si c'est nécessaire, trois Grands Jurys fédéraux pour juger les gens arrêtés; mais le Département de la Justice est sans inquiétude, l'opposition ne surgissant que par saccades, et les arrestations étant, somme toute, peu nombreuses. Dans l'Ohio, on s'attend à plus de difficultés : les antimilitaristes s'y sont mieux organisés et ils ont beaucoup d'argent.

Un jeune électricien pennsylvanien, travaillant à l'arsenal de Francfort, où il l'a expérimentée pendant près d'un an, a inventé une bombe d'aéroplane qui explose horizontalement à six pieds du sol et cause de terribles ravages. Elle a été présentée aujourd'hui à la Maison par le Comité des Affaires militaires. On va l'employer dans l'armée et la marine. Au terrain d'expériences de Sandy Hook, on n'osa pas laisser tomber cette horreur, qui est dangereuse à deux kilomètres (je dis *deux* parce qu'on dit ici *quatre*); l'expérimentateur, du haut de son aéro, prétendit ne pouvoir viser avec assez de sûreté! On la fit donc éclater par contact électrique.

Semedi, 2 juin.

L... écrit que, pour la première fois dans son histoire, le port de New-York fut fermé hier en plein jour, de l'aube jusqu'à minuit vingt pour les navires sortants, de onze heures du matin à minuit vingt pour les entrants. Même les bateaux de

pêche n'eurent pas la permission de sortir des Narrows, et le vapeur *Taurus*, qui avait quitté sa jetée de la North River avec des pêcheurs et des excursionnistes comme d'habitude, dut rentrer à la Battery. De tout cela on ne donna aucune raison, si ce n'est qu'on en avait reçu l'ordre de l'amiral Usher. L... croit simplement qu'on s'était plaint que les portes du filet métallique n'étaient pas assez larges et que l'amiral avait voulu les faire élargir.

La chose (naturellement !) amena des secousses à la Bourse. L'acier et le coton dansèrent sur l'échelle, et on s'en prit aux sous-marins, car on venait d'apprendre le torpillage de trois navires des États, *Dirigo*, *Barbara* et *Frances M.* (l'un est de Philadelphie), et la dépêche donna l'impression que cet exploit avait eu lieu dans les eaux américaines. On voyait déjà les ports américains bloqués. Les maisons de commission étaient pleines des bruits les plus absurdes de bataille navale sur la côte américaine, où la flotte des États aurait subi tous les outrages. Ces gens de Wall Street ont les nerfs en pelote pour rien du tout.

Dimanche soir, 3 juin.

Le système des espions allemands pour envoyer leurs informations par les États neutres vient enfin d'être découvert par une triple arrestation opérée à New-York. On sait maintenant comment Berlin a su le départ et la traversée des destroyers assez tôt pour miner leur port de destination.

Quatre régiments de Pennsylvanie, 1er, 3e, 13e et 18e, mobilisent pour partir en France vers le 15 juillet. Jusqu'à présent, et depuis leur retour de la campagne du Mexique (qui en a fait des lurons, paraît-il), ils gardaient les voies ferrées et les lignes d'eau de l'État. Ils vont en être déchargés par les organisations de *Home Defense*. Cette date du 15 juillet sera celle de la mobilisation générale qui enverra aux camps toutes les autres forces non encore appelées.

Le Congrès se repose, je ne sais de quoi, jusqu'à mercredi, Dora, elle, s'épuise à faire entendre à ses nègres et domestiques, même étrangers, qu'ils sont tenus de se faire inscrire après-demain pour la conscription. Les nègres sont incrédules autant que crépus, et font des sourires béats. Le maître d'hôtel, un

Belge, est tout aussi récalcitrant. On ne plaisante pas, et les maîtres et maîtresses de maison, les chefs d'établissement, sont responsables de l'inscription des hommes qui servent chez eux ou y sont employés ; ceux-ci ont à choisir entre l'inscription ou la prison. (Dora leur dit : entre l'inscription et le poteau d'exécution !)

Registration Day. Mardi, 5 juin.

Les proclamations vibrantes du Président, les objurgations pressantes des autorités et les menaces des « responsables » produisent leur effet. La police est tout entière dehors, à pied, à cheval, à motocyclette, en auto, comme pour Joffre. Il n'y a pas le moindre mouvement d'opposition. On commence enfin à comprendre...

C'est par la télégraphie sans fil que les trois espions allemands de New-York communiquaient avec Berlin, via Mexico. Perissi, leur chef, était l'agent pour l'Amérique de la la Compagnie Générale Electrique ; Irwing Bonaparte (?) était son employé. La situation de Perissi, bien connu à New-York, la gravité de l'accusation — conspiration ayant pour but de transmettre à l'Allemagne des informations militaires par l'intermédiaire d'équipages marchands norvégiens —, tout cela crée une grosse émotion. Si les coupables ont transmis la nouvelle du départ des destroyers, ils sont passibles de la cour martiale et de la peine de mort

Leur système s'étendait déjà jusqu'à l'Amérique du Sud.

A bord de l'*Espagne*. Samedi, 9 juin.

Le pilote vient de dégringoler de son échelle dansante. Nous voguons vers la France. Peu de femmes à bord, et les hommes appartiennent, pour la plupart, à des ambulances américaines. Mr Fletcher est parmi eux, ainsi que quelques jeunes gens de l'Université de Stanford (Californie), qui paraissent presque des enfants, et sans expérience.

J'ai vu, comme nous embarquions, quelques soldats français, permissionnaires de vingt-sept jours, je crois. Il y a deux officiers, très sympathiques dans leur bleu horizon. Il y a aussi douze soldats de l'infanterie américaine, qui prennent

un soin religieux de deux drapeaux, roulés et serrés, lesquels déploieront leurs étoiles sur le sol français.

Dans la foule, avant de monter à bord, j'étudiais autour de moi les visages : oui, l'Amérique est changée, depuis que j'y débarquais il y a huit mois et demi ; sans doute, il y a encore de l'insouciance, la gaieté incongrue de quelques toilettes tapageuses, mais ceux qui ne sont plus tout à fait jeunes ont une gravité qui manquait à l'Américain d'avant la guerre. Et ceux-là parlent moins, parce qu'ils pensent.

Ceci, et le fait que depuis quelque temps on ne dit plus de mal de Mr Wilson, qu'on commence à dire du bien de lui parce que la confiance est revenue, montre assez qu'on réalise enfin la guerre, et que l'heure de l'Amérique a sonné. Que Dieu bénisse l'Amérique !

Mardi, 12 juin.

Ma compagne de cabine est une brillante (c'est toujours l'adjectif qui leur convient le mieux) Américaine. Elle se rend à Paris. Je la préviens qu'elle s'y amusera peu. Elle répond, avec une fierté intraduisible :

— Je n'y vais point pour m'amuser, mais pour *aider*.

Elle s'occupera dans l'œuvre de madame Simon ; elle apprendra un travail aux blessés qui rentrent, mutilés, dans la vie civile :

— Que leur apprendrez-vous?

— Je ne sais.

— Que savez-vous faire?

— *Not much* [1].

Et, comme de raison, elle ignore même le français; comment se fera-t-elle comprendre des pauvres diables? Elle n'en a cure. Je dis, croyant découvrir un emploi à ses facultés :

— Vous en ferez des interprètes et leur apprendrez l'anglais!

Elle pousse des cris d'horreur : elle ne saurait, elle ne voudrait.

Jeudi, 14 juin.

Hier à trois heures, nous avons dû endosser nos ceintures de sauvetage et répondre à l'appel, qui avait lieu aux diffé-

1. Pas grand'chose.

rents postes de secours. Chacun a maintenant sa ceinture à sa portée, connaît sa place et sait que faire au cas où une torpille...

Samedi, 16 mai, 3 heures.

Un coup de canon dans le silence... J'avais donc tort de m'étonner? Je suis dans ma cabine. Cela paraît si simple, avec tant de signification pourtant. Je n'ai pas d'émotion. Que sauver? Réflexion inutile : on ne peut sauver que soi-même, ce qui vaut le moins en somme. Boum !... Il faut monter. Je prends mon kodak d'une main, je tire de l'autre ma ceinture par les bretelles et prétends m'acheminer vers le salut. Hélas ! les étroits couloirs sont envahis par la folle galopade de nos jeunes messieurs que tout sang-froid a abandonnés. L'un m'aplatit sur la cloison. Un autre, croit devoir me rassurer : « Manœuvres, madame, manœuvres. » Boum ! répond le canon. J'arrive sur le pont. Le canon encore, mais la vague qui m'assaille, cette fois, hurle en délire : « *We sank it ! We sank it*[1] *!* » *Ils* n'ont rien coulé du tout, et les canonniers que je rejoins enfin, croient avoir manqué la bête, de huit ou dix mètres. La torpille nous manqua aussi : rendons grâce.

Le navire fait des zigzags, file à toute vapeur. Mais c'est fini... Le cinéma serait plus émouvant.

Lundi, 18 mai.

Nous avons poursuivi sans autre rencontre. Mais les échelles, les canots sont restés baissés, et tout prêts les réflecteurs électriques, pour le cas où l' « accident » arriverait de nuit, chose bien improbable, quand on marche toujours sans feux, le moindre hublot clos de son volet métallique.

Dans cette Gironde, où il faut toujours compter sur la marée, nous avons passé la journée à n'avancer qu'imperceptiblement, à regarder et à photographier les autres bateaux, dragueurs de mines, vapeurs de toutes nationalités, un transport grec qui soulève des commentaires peu flatteurs pour les Hellènes. La *Touraine* nous croise, qui va refaire, en sens inverse, notre voyage. Nous plaignons les passagers qui atten-

1. Nous l'avons coulé ! Nous l'avons coulé !

daient peut-être depuis avant-hier soir le courant favorable. Nous leur souhaitons bon voyage, mais le remorqueur qui amène la police et les douanes (les douaniers sont des douanières) nous apprend qu'un des navires vus samedi, a été coulé, par *notre* sous-marin certainement; tous ses passagers sauvés, du reste.

Un facétieux, pris de l'envie de faire un peu de gymnastique, a piqué une tête. On le retire, assagi, de l'eau saumâtre. Quels rires ! Nous nous rendons compte, à présent, que nous avons vécu dans une tension, et les ovations, tout le long des rives charmantes, nous émeuvent aux larmes...

A six heures, nous roulions vers la gare Saint-Jean, dans un omnibus de la Compagnie. Il fait beau, chaud autant qu'à New-York. Le cocher crie comme un aveugle, nous parle comme à des chiens : je suis en France, il n'y a pas d'erreur ! Je lui ris au nez de contentement, les Américaines rient aussi, ravies de tout ; je les trouve adorables d'adorer ainsi mon pays, si peu semblable au leur...

... Des poilus en masse, sales et gais, emplissent la gare, permissionnaires qui vont rentrer dans la fournaise. Le pain, au buffet, était « assez noir, ma foi », dit le garçon. C'est la France, la France pauvre et vaillante de la guerre. Mon train (il n'y en a plus que trois par jour) est rempli d'officiers jusque dans le couloir. Les vieux officiers ont l'air jeunes et gais; très sérieux me semblent les regards des jeunes. Demain, ce sera la gare d'Orsay, la Seine, et les nouvelles de deuil, les récits de souffrance et la consolation dans l'espoir de vaincre...

ALTIAR

RASPOUTINE A JÉRUSALEM

Raspoutine s'embarqua à Odessa, au printemps de 1911, pour les Lieux Saints. Ce pèlerinage au tombeau du Christ lui a suggéré des « Pensées » et des « Méditations » qui ont été publiées à Pétrograd en 1915, en une luxueuse plaquette de cinquante-cinq pages [1]. « C'est, écrivent les éditeurs, une manifestation des plus exceptionnelles de nos jours, peut-être de notre siècle, et qui servira de thème aux historiens de l'avenir, aux psychologues de demain. » Voilà qui est beaucoup dire ; mais les « pensées » de cet homme ne sont peut-être pas indifférentes, puisque le moujik illettré et dissolu de Pokrovskoé occupa une place et joua un rôle qui ne furent pas médiocres dans le gouvernement de la Russie d'hier.

*
* *

Ce rôle a été celui de « l'innocent », de « l'homme de Dieu », du « saint », rôle aujourd'hui archaïque et désuet, mais autrefois et en d'autres temps brillamment tenu à la cour des rois. Raspoutine aura été en son pays, il est permis de le penser, le dernier titulaire d'un semblable rôle.

Tant valent les rois, tant valent les saints !

Nicolas II changea plusieurs fois de saints avant d'avoir

1. Grégoire RASPOUTINE : *Mes Pensées et Méditations, brève description d'un voyage aux Lieux Saints*, avec des *Réflexions sur les questions religieuses*. 1re partie. Pétrograd, 1915, *in*-4°, 55 pages, 2 portr. et fac-similés d'écriture. Les éditeurs ont omis de se nommer.

trouvé Raspoutine[1]. Il eut d'abord Matrionotchka, paysanne du gouvernement de Pétrograd, mi-idiote et mi-sainte, qui allait pieds nus, hiver comme été, et fut prophétesse de la cour jusqu'en 1900.

Une autre sainte fut Pacha Sarovskaïa. Agée aujourd'hui de plus de cent dix ans, elle vit dans un monastère du gouvernement de Tambov. Nicolas II et Alexandra Feodorovna y allèrent lui rendre visite. La vieille moinesse les aurait volontiers accueillis un bâton à la main. « Je les battrai, criait-elle ; où sont les tsars, que je les fouette ! » Elle consentit toutefois à se radoucir sur les prières de la supérieure, et à recevoir dignement le couple impérial. Elle fit même présent à la tsarine d'une pelote de laine à tricoter en gage et prédiction de la naissance d'un héritier, et Alexandra Feodorovna serra ce précieux talisman dans ses mains, contre sa poitrine, sur ses lèvres.

Puis vint le dernier saint du dernier tsar !

***

L'influence de Raspoutine fut, révérence parler, une influence de sainteté. Elle ne s'expliquerait d'ailleurs pas autrement, exercée par un homme qui n'était qu'un paysan, un illettré et pas même un moine. D'une part, et tant que l'on voudra, grossièreté, dévergondage, orgie et luxure; mais, d'autre part, il faut l'admettre, religiosité et mysticisme, le tout mêlé intimement, étrangement.

On ne s'étonnera pas outre mesure d'un tel assemblage, si l'on a quelques clartés de cette vie religieuse, multiforme, maladive, qui intensément s'est développée sur le sol russe en marge de l'Église nationale. Non que l'on veuille insinuer que Raspoutine ait été chef ou simplement adepte d'une secte, qu'il ait ajouté un chapitre à l'histoire déjà si longue et si touffue des sectes en Russie. Mais, et cela seul nous importe en ce moment, il est certain que Grégoire Efimovitch-Raspoutine, quelles qu'appellations qu'on lui ait données fort justement : « imposteur », « sorcier de village », « magnétiseur de cour », « hypnotiseur », « envoûteur », n'a pu faire tant de

1. Iliodor. *The Day*, janvier-février 1917.

dupes et de victimes et remplir une carrière si merveilleuse, qu'à la faveur du masque qu'il a pris : de « saint », d' « homme de Dieu », de « thaumaturge ». D'ailleurs, de l'aveu de ses ennemis, il y avait en lui, au début de sa carrière, comme une « force surnaturelle », comme « une étincelle divine »[1]. Ainsi masqué, ainsi doué, ce moujik, à ce point fruste que ses protecteurs durent renoncer à faire de lui un prêtre, ce laïc, cet illettré devint tout-puissant sur l'Église orthodoxe.

***

C'est que Raspoutine avait, entr'autres moyens, une arme à laquelle on ne résiste guère : le don des miracles prouvant sa sainteté.

Quels sont donc les miracles de Raspoutine? En l'absence des témoins amis du thaumaturge, lesquels sont maintenant gardés à vue, ou se cachent, ou se taisent prudemment, recourons au témoignage d'un ennemi, le père Iliodor, moine fougueux, à la dent dure et à la langue acérée, à l'âme véhémente, à l'éloquence de feu, sorte de tribun religieux, de prêcheur et d'entraîneur de foules, et qui fait penser à Savonarole, mais à un Savonarole au service des « Cent Noirs ». Iliodor fut le protecteur, le protégé et enfin la victime de Raspoutine. Il n'y avait pas place à la cour pour deux « saints » de leur caractère. La lutte s'engagea entr'eux, inévitable, et ce fut Iliodor, le moine d'authentique moinerie, qui succomba. Or, il nous dit comment Raspoutine guérit miraculeusement le grand-duc Nicolas de Monténégro. Celui-ci vit en rêve, au plus fort d'une maladie, un paysan russe qui lui déclara : « Porte-toi bien; dans trois jours tu te lèveras. » Paroles qui se réalisèrent. Or, le grand-duc reconnut, dans le portrait de Raspoutine qu'on lui présenta, le paysan qu'il avait vu en rêve. « J'avais en effet prié pour lui. » Iliodor nous apprend encore qu'au moment de la révolution de 1905, alors que le tsar et la tsarine songeaient à fuir, Raspoutine les retint en prophétisant l'échec sûr et prochain du mouvement. Et il en advint comme il avait prédit.

Mais est-il bien nécessaire de rappeler ces faits? Que sont-

1. Il fut présenté au saint national de la Russie, au père Jean de Cronstadt.

ils au regard du miracle permanent de son charme et de son influence sur la cour et le couple impérial? S'il s'éloignait, tout était crainte et indécision ; réapparaissait-il, tout redevenait calme et sérénité. Raspoutine ordonnait et le tsar obéissait, comme le jour où, de Jérusalem, il envoya à Nicolas II l'*ordre* de faire lever le siège du monastère, dans lequel depuis plusieurs jours se défendait avec ses fidèles le père Iliodor.

Celui-ci nous rappelle comment il doit à l'influence de Raspoutine d'avoir été présenté à la cour. Car c'est le moujik qui introduisit le moine. L'entrevue eut lieu dans la chambre de madame Vyroubova. La tsarine, qui s'y trouvait, dit au moine en désignant « Gricha » : « Voici un grand saint, un prophète miraculeux, et de plus un homme d'une grande intelligence ; tu dois lui obéir. »

*
* *

Vénéré, obéi, Raspoutine fut de plus aimé. On se refuse à suivre sur ce terrain le moine, dont les confidences sont dépourvues de chasteté monacale. Contentons-nous, sur le chapitre des relations de Raspoutine avec la tsarine et avec d'autres grandes dames de la cour [1], de constater avec Iliodor qu'elles eurent une heureuse influence sur le mobilier du « saint ». Il a vu dans la chambre de celui-ci, à Pokrovskoé, des meubles magnifiques, des tapis de prix, des portraits du tsar et de la tsarine ornés de leurs autographes et des chemises brodées de la main même d'Alexandra Feodorovna.

On connaît le dénouement de cette pièce byzantine, le thaumaturge assassiné fut pleuré dignement. L'empereur, Protopopov, des ministres, des hauts dignitaires voulurent porter sa dépouille. Derrière, suivaient en pleurs la tsarine, madame Vyroubova, des dames de la cour. On lui éleva [2] un tombeau dans les jardins de Tsarskoé-Sélo. Là, presque chaque jour, une calèche s'arrêtait, d'où descendait en voiles de deuil Alexandra Feodorovna.

La mort, d'ordinaire, n'a point pour effet de tarir chez les

1. Voir la *Revue*, février et mai 1917 ; *Mercure de France*, 1er février 1917 ; Charles Rivet, *Le dernier Romanof*, Paris, Perrin, 1917, in-12.

2. Le journal satirique polonais *Moukha* représente Raspoutine porté en terre par quatre moujiks, tandis qu'un cinquième précède en jouant de l'accordéon.

saints la puissance miraculeuse. Raspoutine mort n'allait-il pas quelque jour accomplir des miracles? L'état dans lequel fut trouvé son tombeau par les hommes de la Révolution ne permet pas de douter, ont dit ceux-ci, qu'un miracle était sur le point d'éclore.

Mais l'ouragan du dernier mois de mars qui a balayé, purifié le ciel et la terre russes de tous germes et miasmes impurs, a aussi, semble-t-il, tué à jamais toute promesse d'éclosion miraculeuse sur la tombe de Raspoutine.

***

Un tel homme se devait d'aller aux Lieux Saints. Le père Iliodor prétend qu'il s'y rendit pour pleurer ses nombreux péchés, mais qu'il y trouva l'occasion de pécher plus encore. Et il est vrai que les chrétiennes paraissent avoir intéressé vivement notre saint pèlerin :

J'ai rencontré, écrit-il, beaucoup de monde et surtout en troisième beaucoup de vraies chrétiennes, qui souffrent et prient constamment, récitent des litanies matin et soir. On ne se lasse pas de les regarder... J'ai vu des femmes bulgares qui comprennent réellement le royaume des cieux, des vraies femmes saintes qui aiment le Christ.

On sait l'attirance du tombeau du Sauveur sur le Russe croyant. Le peuple nomade s'est fait peuple pèlerin. Il n'est pas de lieu au monde, sinon peut-être les eaux sacrées du Gange, plus visité des pèlerins que Kiev la Sainte, et chaque année, par centaines de mille, les moujiks prennent le chemin de la Terre Sainte. Raspoutine ne comprend pas qu'on fasse d'autre voyage que celui-là :

Mon Dieu, a-t-il écrit, conduis-nous à tes pieds. Plus on va, plus on rencontre d'endroits salutaires. On comprend que ce n'est pas en vain que l'homme russe ramasse tous ses sous et désire ardemment voir les lieux où des miracles s'accomplissent... Oh ! que nous sommes heureux, nous autres Russes ! Et nous ne savons pas apprécier le prix des miracles. Malheur aux chrétiens orthodoxes, parce que nous ne voulons pas les voir, et que nous avons la paresse d'y aller, tandis que nous allons à l'étranger pour regarder toutes sortes de montagnes, et que nous les regardons comme un luxe et non comme une création de Dieu.

*
* *

Pourquoi donc Raspoutine a-t-il attendu quatre années avant de publier ses *Pensées et Méditations*? A-t-il voulu se donner le temps de les mûrir, d'en faire le chef-d'œuvre que louent les éditeurs anonymes :

C'est ici une des plus curieuses pages de sa vie. Elle a trait à des problèmes d'ordre ecclésiastique et religieux. Or, dans ce domaine, comme dans tous les autres, Grégoire-Efimovitch Raspoutine est original, personnel, d'une primitive simplicité. Telles sont les qualités qui lui ont valu tant de sympathie... Chacun de nous connaît deux ou trois ouvrages d'auteurs célèbres ayant fait le voyage de Palestine... Surtout beaucoup ont lu la littérature française si abondante en cette matière... Parmi cette littérature raffinée, pompeuse, colorée à l'excès, les « Méditations » de Raspoutine occupent une place à part...

Raspoutine a eu des raisons pour publier ce manifeste en 1915. Sa haute fortune lui a valu de nombreux adversaires. Certes il est tout-puissant encore ; mais des ennemis chaque jour plus nombreux le guettent. Ses amis ne l'ignorent pas ; ils font bonne garde auprès du thaumaturge. Quelqu'un d'eux a pensé que le moment était venu d'écrire le petit livre. Que de bons prétextes le long des routes saintes à pourfendre les ennemis, courtisans, politiques, moines, évêques, qui osent résister à l' « homme de Dieu ».

Donc, Raspoutine quitte Piter [1] et secoue la poussière de ses sandales sur la ville :

J'appellerai Piter lumière, mais cette lumière chasse les pensées vers le monde de vanité.

Puis, sans perdre de temps (il arrive à Kiev, aux grottes de Petchersk), il attaque le faisceau de ses ennemis :

Pénibles souvenirs des bourreaux étrangers ! Mais dans le présent le tourment est plus grand : frères contre frères, on ne se reconnaît pas entre amis. C'est pourquoi je suis sûr que les couronnes que nous mériterons, grâce aux tortionnaires d'aujourd'hui (1911), seront plus proches du visage de Dieu. Ceux-là (les moines) étaient torturés par

1. Désignation populaire de Saint-Pétersbourg.

des étrangers[1], et maintenant nous nous torturons nous-mêmes, les pères torturent les pères, les moines, les moines et voilà la parole de Dieu nous concernant : frères contre frères, fils contre pères, la fin est proche.

Du bateau, qui vogue en pleine Méditerranée, il fustige les évêques en ces termes :

On est entré dans la Méditerranée, le bateau n'accoste nulle part. Mon Dieu, que de foi les apôtres ont allumée sur ces côtes !... Maintenant, comme chez les Grecs, tous les évêques sont lettrés, étalent un grand faste et célèbrent (les rites), mais ils n'ont pas la pauvreté d'esprit. Or, le peuple ne suit que la pauvreté d'esprit. Il la suivra en foule, car le faste est élevé, mais la pauvreté d'esprit est plus élevée encore. N'a-t-il pas cette pauvreté, l'évêque pleurera si on ne lui donne pas la croix ; possède-t-il au contraire cette pauvreté, une mauvaise soutane même lui sera agréable, et la foule suivra une mauvaise soutane.

Foin des évêques, foin de la gent monastique des couvents ! Honneur au simple moine de libre moinerie !

Pourquoi s'en va-t-on maintenant vers des religions diverses? Parce qu'il n'y a pas d'esprit dans le Temple, mais beaucoup de lettres, et le Temple est vide... Il y a des évêques, mais ils craignent qu'on n'honore les simples moines, plus saints que ceux qui se sont engraissés dans les couvents. Ceux-là ont de la peine à faire des œuvres pies, la paresse les écrase. Naturellement tout est possible à Dieu : il y a des moines gros et gras qui sont nés tels. La santé est un don, certains d'entre eux possèdent l'étincelle divine ; ce n'est pas d'eux que je parle.

Après les évêques et les moines, c'est au tour des grands, des politiques, à recevoir la leçon :

Et voici l'endroit où Hérode a massacré les innocents. Quel mal, quelle envie avaient donc agi sur lui pour qu'il se soit décidé à tuer les innocents, sans craindre les railleries de ses proches, sans avoir pitié des enfants. Que l'envie est perfide ! Voici la cause de tous les enfants massacrés... Les pèlerins russes ont regardé avec horreur le crime d'Hérode et sa perfide envie et ils ont pleuré les innocents enfants... Le mal et l'envie sont toujours en nous, entre le grand et le plus grand, et l'intrigue règne dans la couronne, et la vérité est comme un brin d'herbe par une nuit d'automne, elle attend le lever du soleil, et quand le soleil se lèvera on trouvera la vérité.

1. Souvenir des luttes contre les Tatars, les Lithuaniens et les Polonais, pendant lesquelles les monastères ont été le principal rempart de la nationalité.

Même à Bethléem, incliné à l'endroit où « Jésus est né », où « on l'a couché », il pense encore et toujours à ses ennemis :

Dès qu'on voit la crèche du Sauveur, on oublie la fatigue et toutes les intrigues monastiques.

Ainsi apparaît l'intention apologétique et politique des *Pensées et Méditations*. Telles sont les armes dont Raspoutine se servait, non sans habileté, contre ses ennemis et tel est le but apologétique, stratégique, très transparent, de cet écrit, tel son intérêt extérieur, de circonstance.

***

Mais quelle en est la valeur intrinsèque? Elle n'est pas dans la forme. Ne parlons pas de l'orthographe, qui est d'un illettré[1]. Quant au style, des phrases heurtées se suivent, se poursuivent, s'entremêlent et s'entrechoquent; d'où un texte souvent bizarre, quelquefois incompréhensible. Heurts, bizarreries, gaucheries, vague, impropriété d'expression, tel est le style de Raspoutine, et tel le présente notre traduction.

Le fond n'est pas sans valeur. Le moine sibérien, il est vrai, demeure à peu près insensible au panorama offert à ses yeux ; et pourtant, quel tableau et quel panorama : la Méditerranée, le ciel céruléen, les flots bleus, les îles d'or, l'air, les fruits, les senteurs, tout l'Éden de l'Orient. « Il rend, disent ses éditeurs, non pas les formes extérieures de l'objet, du phénomène, mais sa signification pour notre cœur. » Il a six mots pour peindre la mer à Odessa : « On voit briller de petites ondes. » Par contre il n'est point avare de tirades pieuses, de réflexions morales. Notons pourtant qu'il n'est pas insensible à la caresse du soleil, à la richesse de la nature; il aime trop la vie pour mépriser cela. Il sent, mais il ne sait ni analyser, ni exprimer :

Qui peut apprécier les rayons lumineux? Ils réchauffent et caressent l'âme... Minute par minute le soleil s'en va derrière les montagnes.

1. La brochure de Raspoutine contient des fac-similés de son écriture et de son orthographe. L'écriture est très gauche. Il n'y a point de mots sans plusieurs fautes d'orthographe.

L'âme humaine pleure un peu ses merveilleux rayons lumineux... On aperçoit les côtes; des arbres resplendissent. Comment ne pas se réjouir? Là où on ne voyait ni le moindre buisson, ni la moindre feuille, on voit subitement des côtes.

On trouverait encore quelques descriptions de cette sorte; mais ce qui vaut le mieux, c'est la note du cœur, comme celle-ci :

Les monts Liban disposent à la piété.

Ou cette autre :

Nous avons regardé aussi la mer Morte. Le châtiment divin est sur elle. La peur et la terreur s'emparèrent de nous... On ne voit que les eaux. Aucun animal, aucun insecte n'y vit, il n'y a pas de poisson. On regarde et on pleure. Malheur à nous !

Ce qui abonde, ce sont les réminiscences des légendes apocryphes et des vies de saints, Jonas et la baleine, saint Georges et le dragon, la grâce divine descendant dans la colonne du Temple, les étapes de la vie de Jésus, les souvenirs de la Vierge, les apôtres, etc. C'est surtout, revenant comme un refrain constant, l'attendrissement devant « les miracles merveilleux » que Dieu a accomplis sur toute la terre. Ce sont des retours continuels sur la vanité des choses qui composent notre vie journalière et sur les péchés des hommes. C'est pour nos péchés que Dieu est mort et à cause d'eux qu'il a fait profaner sainte Sophie par les Turcs, qu'il leur a livré tant de terres chrétiennes et Jérusalem :

Malheur ! Combien Dieu doit être courroucé de notre orgueil, pour qu'il ait donné le sanctuaire aux Turcs mécréants et exposé sa propre image à la risée et à l'outrage : on y fume. Seigneur, entends-nous et rends-le-nous. La légende dit que c'est à cause de leur orgueil que le temple a été enlevé aux orthodoxes... Dieu se fâcha pour longtemps et fit profaner son sanctuaire. Patience ! Dieu nous fera grâce et nous rendra le temple à sa louange. Comprenons et repentons-nous ! Les Grecs se sont enorgueillis de leur philosophie. Le Seigneur s'est courroucé; il a transmis aux Turcs toutes les œuvres des apôtres.

La lutte continue entre le bien et le mal, entre Dieu et le diable, et dans cette lutte le diable est quelquefois vainqueur :

Dieu veut nous racheter du Malin, et maintenant, là même où il

a été tenté, on vend du *rakitchka* bon marché, c'est-à-dire de la vodka. Voilà comment le diable malin nous attrape tous.

Mais Dieu nous ressuscitera « des profondeurs du péché vers le séjour de vie éternelle », il nous rendra les Lieux Saints, les Turcs se convertiront et il n'y aura qu'une seule Église. Raspoutine en donne une raison indiscutable :

Je me suis persuadé que les habits des Turcs sont les mêmes que ceux des chrétiens et des juifs. On peut s'attendre à l'accomplissement de la parole divine, qu'il n'y aura qu'une seule Église orthodoxe, malgré l'apparente divergence d'habits. On a commencé par abolir cette divergence, puis on abolira les divergences de religion.

***

Certains passages où le narrateur s'efforce à transporter des phénomènes matériels dans le domaine moral rappellent le style fleuri des bylines et des chansons populaires :

Que puis-je dire de ma paix? Dès que je suis parti d'Odessa sur la mer Noire, la paix est sur la mer, et l'âme se réjouit avec la mer, et l'âme dort en paix... La mer console sans aucun effort. Quand on se lève le matin, les vagues parlent, murmurent et réjouissent ; le soleil brille sur la mer comme s'il se levait tout doucement, tout doucement, et en cet instant l'âme humaine oublie toute l'humanité et contemple l'éclat du soleil, et la foi s'allume chez l'homme, et on ressent dans l'âme le livre de la vie et la sagesse de la vie.

La vague est à la mer ce que la conscience est à l'homme, et tout péché est comme « un coup de canon que le monde entier entendra » :

Des vagues se sont levées sur la mer, une alarme s'est produite dans l'âme, l'homme perd l'image de la conscience, il marche comme dans un brouillard... Sur la mer, ce n'est qu'un mal passager; sur terre, il y a toujours une vague pareille. Sur la mer, le mal est visible à tous; sur terre, il n'est connu de personne. Le diable tente l'âme... La conscience est une vague, mais, quelles que soient les vagues sur la mer, elles se calmeront, et la conscience ne sera apaisée que par une bonne œuvre...

***

Arrivons à un autre ordre de sentiments et d'idées, où se trouve pour nous, étant donné le rôle de Raspoutine,

le principal intérêt du petit livre. Le moine thaumaturge, conseiller secret du tsar, expose ses idées morales et politiques.

Voici les deux principales idées morales : la première, c'est qu'il n'y a pas de mérite dans la volonté, il n'y en a que dans la patience, et c'est la patience qu'il faut demander à Dieu :

PA perdre ses biens, on obtiendra une plus grande récompense qu'à les donner soi-même. Si tu les donnes toi-même, c'est par ta propre volonté ; si on t'en prive, tu te désoles, et, par la désolation, tu mérites le royaume des cieux.

La seconde est que le péché mène au salut, si l'on conserve l'amour de Dieu et si l'on ne pèche pas par vénalité :

Comme le juste Loth a été couronné par Dieu ! Il a été juste d'abord, ensuite il tomba dans la corruption, mais se repentit. Voici le premier salut. Si on vit pour l'amour de Dieu, on finit par être sauvé, quoiqu'on soit tenté par Satan, et pourvu que l'on ne pèche pas par vénalité. Celui qui pèche par vénalité sera le frère de Judas.

Ainsi s'assurait de son salut le pieux thaumaturge qui aima et qu'aimèrent des femmes hystériques et des princes déséquilibrés.

***

Et voici les théories politiques de Raspoutine : il faut, à force d'amour, réunir dans la seule vraie religion orthodoxe tous les peuples et toutes les Églises :

Il y a beaucoup de peuples et tous intelligents à leur manière. Mais il y a peu de foi et pas d'amour chez eux. Il faut être très affectueux avec eux. Ils ne comprennent pas, mais ils considèrent ton amour comme une chose extraordinaire... Il faut leur parler, non pas de la foi, mais de l'amour. Que Dieu les préserve ! Il ne faut pas critiquer, ni parler de sa propre foi, mais il faut d'abord les rendre favorables et semer sa foi avec prudence et douceur. Mais pour cela, il faut des années. Il faut montrer un exemple d'amour et avoir l'amour éclatant. Alors il y aura des chrétiens comme dans les premières années, et les missionnaires chrétiens officieront, non pour de l'argent, mais par bonté.

Autre grand événement ! C'est la fête de Pâques des catholiques à Jérusalem. J'en ai été témoin et je l'ai comparée à la nôtre. Chez nous, tous, même les non-orthodoxes, se réjouissent; les visages s'illu-

minent. On voit que toute créature se réjouit. Chez eux, dans le temple même, il n'y a aucune joie, comme si quelqu'un était mort. Quelle comparaison peut-on faire avec les Pâques orthodoxes, c'est tout autre chose. Ah ! Heureux orthodoxes que nous sommes ! Aucune religion ne peut être comparée à la nôtre.

Les monastères servent puissamment l'État :

Il faut des monastères pour le peuple. Le règlement monastique agit beaucoup sur le chrétien et sert de puissant soutien à l'État. Un homme simple saluera le sanctuaire et ira de village en village, contera pieusement en sa langue simple les offices... On voit qu'il dit la vérité, et sa simplicité imposera à la famille l'amour de Dieu, et les jeunes écouteront le voyageur et retiendront ses paroles, lorsqu'ils iront faire leur service militaire.

Enfin il faut encourager les pèlerins, parce qu'ils apprendront à aimer la religion, la patrie et le tsar :

Il va beaucoup de monde dans notre bateau, et dans cette foule est la source de la foi, soutien secret de l'État. Chacun dans son petit coin a sa force morale. Il parlera de Jérusalem aux jeunes gens, ces jeunes gens éprouveront la crainte, et ils aimeront la patrie et le tsar.

Il faut faire plus attention aux pèlerins, les transporter à meilleur compte, et arranger les choses de sorte que la mission ne leur fasse pas payer l'eau chaude, ni les chambres, ni les baraques, et leur donne à manger une fois par jour, au lieu de les transporter comme du bétail dans les cales...

***

Ainsi méditait, bizarre, incohérent, ignorant, imposteur, mais peut-être, en quelque mesure, dupe de lui-même, et sûrement doué d'une certaine force, Raspoutine, le dernier saint du dernier tsar.

S. REIZLER et N. CHTCHOUPAK

"L'AUTRICHE NOUVELLE"

DES

ALLEMANDS AUTRICHIENS

I

Un « dialogue politique » entre deux Autrichiens débute ainsi : *Alfred* : « N'est-il pas étrange que dans nos derniers entretiens, nous nous soyons épanchés sans réserve sur amis et ennemis, mais que nous n'ayons effleuré qu'en passant les choses de notre propre pays? Peut-être est-ce l'appréhension de prononcer sur notre patrie, sur sa vie qui nous est familière et pourtant si difficile à pénétrer, une parole prématurée et inopportune ; peut-être est-ce ce sentiment qui nous rend tous deux réservés.

Ewald : « Et cette appréhension s'accroît de la complexité, pour ne pas dire le désordre, de nos affaires publiques [1]. »

Pieuse et trop légitime pudeur ! mais il eût été regrettable qu'elle condamnât au silence les publicistes autrichiens. Notre curiosité, toute concentrée sur l'Allemagne, a peut-être un

1. *Aus einem politischen Dialog*, von Dr Felix Freiherrn von Oppenheimer (*Oesterreichische Rundschau*, 1er janvier 1917, p. 1). Le baron von Oppenheimer est un des directeurs de cet important périodique.

peu trop dédaigné l'Autriche; et pourtant il est plus intéressant d'interroger la pensée autrichienne que l'allemande. Celle-ci, unifiée, militarisée, plombée par le pangermanisme, extasiée dans ses idolâtries, ne nous révèle plus rien d'inédit ; l'âme autrichienne, plus inquiète et diverse, reflète l'anarchie chronique et endémique qui règne dans la monarchie des Habsbourg.

Elle a pour truchements les Autrichiens, qui se confessent tels, c'est-à-dire les Allemands d'Autriche ; quant aux voix slaves, aux voix des *irredenti*, elles sont étouffées ; pour les Magyars, la Cisleithanie est un théâtre, non pas lointain, mais étranger.

Vu du dehors, le cas des Allemands d'Autriche, quelque douloureuse qu'on soupçonne la situation des autres groupes ethniques, est vraiment tragi-comique.

Le germanisme autrichien est déchu de l'éminente dignité où il se rengorgeait jadis, pendant l'ère de la centralisation bureaucratique à laquelle restent attachés les noms de Schmerling et de Bach ; fier de sa culture plus poussée, de son idéal politique plus libéral et plus moderne, de sa maîtrise économique, il a dû capituler avec les Magyars, les Tchèques, les Polonais, avec de petits peuples dont la conscience nationale était à peine éclose dans leur dénûment ancestral, les investir de droits qui ont disqualifié l'Autriche, qui l'ont dépouillée de son caractère historique d'État germanique. Humiliation plus amère : l'éclat dont rayonne le nouvel Empire allemand — de cet Empire dont l'Autriche était éliminée après en avoir représenté la majesté plusieurs fois séculaire — rejette dans l'ombre les Allemands que l'inclémence du sort a englobés dans une Autriche amoindrie et travestie.

Il n'y a pas lieu d'évoquer ici les causes internes et extérieures de ces déboires, que les Autrichiens ne cherchent plus à pallier et dont ils ont mesuré toute la portée. Les Allemands d'Autriche ont défendu assurément leur *Deutschtum* de toutes parts assailli ; mais leurs vertus combatives s'émoussèrent, à la longue ils abdiquèrent leur prétention à l'hégémonie ; ils n'osèrent plus revendiquer pour leur idiome la prérogative de langue d'État. Abandonnés maintes fois par les gouvernements qui coquetaient avec les partis non allemands, ils

s'abandonnèrent eux-mêmes et se réfugièrent dans une passivité dédaigneuse et sceptique, ils perdirent « la joie et la confiance »...

« L'évolution de ces vingt dernières années, dit l'un des interlocuteurs cités plus haut, chacun la ressent douloureusement dans ses membres. » Toute l'histoire de cette période peut se résumer dans la classique exclamation de Grillparzer : « Ç'a été la malédiction de notre noble maison régnante de s'évertuer en tâtonnant à mi-chemin avec des demi-gestes et des demi-mesures » ; ou pour parler avec un publiciste contemporain : « En Autriche on a essayé toutes les recettes les plus éprouvées de la pharmacie politique, toujours avec le même succès, c'est-à-dire avec le même insuccès [1]. »

Les Allemands d'Autriche vivaient sur leur passé, sans espérances d'avenir.

I

Et voici que la guerre a ranimé toutes leurs ambitions et leur foi ; qu'elle leur apporte un réconfort spirituel. Les Autrichiens, les purs, les jaune — et — noir (*schwarzgelbe*), comme ils s'appellent, entonnent un hymne d'actions de grâces à la catastrophe qui régénère leur patrie.

> Notre Autriche renaît plus brillante et plus belle :
> Peuples de l'Autriche, chantez...

La résurrection de l'Autriche a pour annonciateurs des hommes graves, professeurs, parlementaires, sociologues. Une collection de brochures s'édite sous ce titre prometteur pour l'avenir, peu flatteur pour le passé : *Flugschriften fur Oesterreich-Ungarns Erwachen*, « pour le réveil de l'Autriche-Hongrie ». Le thème des destinées de l'Autriche provoque une littérature, dont il suffira de signaler quelques spécimens

1. E. V. Zenker. *Die nationale Organisation Oesterreichs* (*Kriegspolitische Einzelschriften*. Heft 5. Berlin, Schwetschke et Sohn [1916], p. 15). L'auteur, député au Reichsrat, a publié chez Hartleben, à Vienne, un ouvrage intitulé : *Der Parlamentarismus, Sein Wesen und seine Entwicklung*. Il est un des dirigeants de la Libre Pensée en Autriche.

significatifs; car le programme comporte seulement quelques idées ou rubriques, qui se sont imposées comme un credo à tous les Allemands d'Autriche : restaurer ou créer en Autriche l'État ; commettre la direction de cet État à l'élément germain d'Autriche, pour le plus grand bonheur des autres nationalités ; rehausser la langue allemande à la dignité de langue de cet État ; assurer l'hégémonie du germanisme par une intime alliance avec l'Allemagne dans le cadre élargi du *Mittel-Europa*.

« L'Autriche Nouvelle », c'est de ce nom d'heureux augure que la salue un savant professeur de science financière à l'Université de Vienne, le baron von Wieser, conseiller aulique [1].

Vous lisez bien « l'Autriche Nouvelle ». Car l'Autriche d'hier est défunte; c'est la guerre qui l'a tuée. C'est la guerre aussi qui la ressuscite, guerre providentielle, déchaînée à cette fin. « La rénovation de cet État, écrit en toute conviction M. von Wieser, est le but qu'on espérait atteindre par elle... »

Mais cette notion de l'État autrichien, il faut d'abord la restaurer chez l'Autrichien même, non pas seulement dans l'élite, mais chez l'Autrichien de type moyen (*Durchschnitts-Oesterreicher*) chez qui l'incohérence et le désordre ont engendré le dégoût et le dénigrement des institutions de son pays, au point « qu'il salit son propre nid. » L'Autrichien ne se sentait plus membre d'un organisme solidement construit, d'une collectivité forte. La guerre lui a révélé l'existence de l'État, non seulement comme puissance militaire — on ne saurait nier en effet la remarquable préparation technique de l'armée —, mais encore comme organisme politique. Il suffit d'attester l'unanime docilité avec laquelle tous les peuples de la Monarchie ont répondu à l'appel sous les drapeaux. Est-ce une illustration du seul loyalisme dynastique encore intact? « Nos soldats, qui ont tenu sur le front,

1. *Das Neue Oesterreich*, von Hofrat Professor Dr Friedrich Freiherrn von Wieser (*Oesterr. Rundschau*, 15 juillet 1916, p. 49-57; 1er août, p. 97-105). Le baron von Wieser a été compris dans la récente fournée de Pairs, qui a complété la Chambre des Seigneurs à la veille de la rentrée. Il est devenu ministre du Commerce dans le second Cabinet Seidler, formé à la fin d'août. En saluant son avènement, la *Neue Freie Presse* (31 août, n° 19047) se félicite de savoir ce département ministériel à l'abri de « la politique linguistique ».

ne l'auraient pas pu si le sentiment de l'État n'avait été jusqu'au tréfonds de leur âme solidaire et inséparable du sentiment de leur nationalité. Le Dalmate n'a pas combattu seulement pour la Dalmatie, mais encore pour l'Autriche et la Monarchie ; le Croate n'a pas combattu pour la seule Croatie, mais pour l'Empire entier... Aujourd'hui déjà les sacrifices que les peuples ont prodigués à l'État montrent aux sceptiques que le sentiment de la nationalité et celui de l'État sont capables de fraterniser. »

L'union sacrée de tous les sujets des Habsbourg consommée sur les champs de bataille ! Cette trouvaille a fait fortune, d'abord parce que les contradicteurs ont bouche close, et surtout parce qu'elle offre une solution toute faite du problème autrichien. Ce lieu commun est érigé en doctrine. « La guerre, écrit M. Franz Jesser, député au Reichsrat, a fourni la preuve que l'État est un tout, une unité organique et pas seulement un conglomérat. Ce ne sont point les peuples et les provinces autonomes et vivaces qui s'unissent à l'État, mais l'Etat est la condition préalable de leur vitalité et de leur développement. Il n'est pas la somme des forces isolées, il en est la source ; c'est seulement comme membre de l'organisme que les organes sont viables [1]. »

Cette exaltation de l'État, auquel restait en Autriche « d'adorateurs zélés à peine un petit nombre », peut bien être un effet de la contagion allemande. Les Allemands ont poussé jusqu'au fanatisme, sous l'influence de la guerre, la religion de l'État, de leur État, et le *Deutschtum* autrichien s'est vivifié sous l'effluve de ce mysticisme.

Mais les Autrichiens ont des raisons plus immédiates et spécieuses de croire en l'existence de leur État : ç'a été pour eux une surprise joyeuse que leur établissement politique ne se soit pas effondré en morceaux dès le premier choc des armes. « Les espérances de nos adversaires qui comptaient sur notre désagrégation intérieure ont été congrument déçues... La cohésion des peuples de la Monarchie a dépassé singulièrement l'attente de nos amis et de nos ennemis, et même notre propre attente, et peut sans exagération être qualifiée

1. *Der verkannte Oesterreicher*, von Reichsratsabgeordnetem Franz Jesser (*Oesterr. Rundschau*, 15 janvier 1917, p. 57).

d'étonnante [1]. » « Rien de surprenant que les observateurs du dedans et du dehors aient taxé de décomposition ce qui en réalité était un mal d'évolution (*Werdenswehe*) et qu'en Autriche même on ait joué avec une criminelle légèreté l'air de *Finis Austriæ* [2]... » La croyance en la dislocation de l'Autriche, — les publicistes autrichiens se plaisent à cet argument — a été la plus grande erreur de calcul de l'Entente, erreur partagée par les Autrichiens eux-mêmes. Le professeur von Wieser compare l'Autriche à un malade qui se droguait, qui n'osait remuer de peur de provoquer la fièvre. La guerre éclate ; le malade jette ses béquilles et saisit le glaive d'une main vigoureuse.

Ce sursaut est un trompe-l'œil : le malade, pour avoir déployé un effort dont on ne conteste pas la grandeur, recouvre-t-il le plein de la santé, est-il guéri dans ses œuvres vives?

Beaucoup en doutent, parmi les Autrichiens. On nie la possibilité de fonder en Autriche l'État. L'empire des Habsbourg, dit-on, n'est pas une unité organique, mais une unité mécanique, soudée par des intérêts purement dynastiques et composée de parties dépourvues de toute affinité naturelle. Une formation de ce genre eût été réalisable au moyen âge, ou encore à l'époque du gouvernement personnel, de l'absolutisme monarchique; mais dans l'âge de la démocratie, elle est contre nature ! L'État moderne est l'État-nation (*Nationalstaat*) fermé, qui tend à absorber, suivant les lois de la nature, les groupes encore irrédimés, et qui est par lui-même la négation de l'État à nationalités, comme l'Autriche-Hongrie [3]. Les contradicteurs répondent à cela, que précisément l'Autriche (la Hongrie a pris les devants) aura pour tâche de se muer en *Nationalstaat*.

Mais par quels procédés? Supprimera-t-on les nationalités? Dans une certaine mesure, oui. La condition fondamentale du nouvel ordre de choses national dans la Monarchie danubienne est que l'on se débarrasse des droits historiques, des prétendues « individualités historico-politiques [4] » ; qu'on les

1. Oppenheimer, p. 4.
2. Zenker, p. 6.
3. Zenker, p. 9.
4. B. Auerbach, *les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie* (Alcan, 1917, p. 13).

ramène au second plan, comme il sied à des entités purement historiques. Ces entités, « ces ruines d'une phase sociale depuis longtemps dépassée », survivront à la rigueur comme organes d'administration publique ou d'autonomie locale. « Mais tous les Autrichiens qui ont sérieusement réfléchi sur l'avenir de l'Autriche sont toujours arrivés à la même conclusion : un grand et fort État unitaire et, dans ce cadre, des nationalités autonomes [1]. »

La conclusion paraît franche, mais ne livre pas le secret de l'opération. Essayons de le dégager des arguments les plus suggestifs.

III

« Il est du point de vue politique une consolation très précieuse, à savoir que l'idée de l'État dont les gouvernements futurs veulent être les serviteurs est aussi celle de la population allemande d'Autriche. L'idée de l'Autriche est notre idée, s'écrie Zenker, est une idée allemande [2]. » Donc, l'Allemand d'Autriche est tout désigné pour réaliser cette idée allemande.

L'Allemand d'Autriche, qui avait dû depuis tant d'années abdiquer ou dissimuler ses ambitions, se venge de son humiliation par une recrudescence d'orgueil de race, qu'ont surexcité les victoires allemandes.

L'État autrichien sera un État de frappe allemande et l'allemand sera la langue officielle de cet État. « Nous devons nous résigner, déclare M. Franz Jesser dans un article sur « le but que veulent atteindre les Allemands en Autriche [3] », nous devons nous résigner à n'admettre aucune infraction à ce principe, même si nous rencontrons dans quelques provinces l'opposition des autres nationalités. »

« L'uniformité de la langue officielle (*Amtssprache*) dans les administrations centrales et les juridictions supérieures,

1. Zenker, p. 41-2.
2. Jesser, p. 57. Zenker, p. 17.
3. *Wqs sollen die Deutschen in Oesterreich anstreben?* (*Oesterr. Rundschau*, 15 août 1916, p. 145 et suiv.).

affirme M. Zenker, de même l'uniformité linguistique dans les rapports entre certaines branches de l'administration est une nécessité absolue. Qu'on appelle ou non cette langue, qui en Autriche ne peut être que l'allemand, langue de l'État, c'est une pure question de principe. Il vaut mieux ne point susciter un conflit de nationalité à propos d'une question de correspondance administrative, parce qu'en première ligne, il y a là une nécessité pour l'État. »

Cette nécessité, les politiciens allemands d'Autriche l'ont érigée en dogme, et tous les partis, la Ligue Nationale (*Nationalverband*) comme les Chrétiens Sociaux, en ont fait une de leurs plates-formes. Comme on le dira plus bas, ils se flattent ainsi de trancher par un coup de maître le nœud enchevêtré de la législation linguistique.

Toute la querelle est issue du fameux article 19 de la Constitution fondamentale du 21 décembre 1867, article néfaste pour la prééminence tudesque, puisqu'il a reconnu à chacun des peuples, ou groupes ethniques (*Volksstämme*) de la Monarchie « un droit inviolable à maintenir et cultiver sa nationalité et sa langue ». La hiérarchie linguistique classe en tête la langue officielle (*Amtssprache*); puis les langues provinciales (*Landessprache*), par exemple, en Bohême, l'allemand et le tchèque ; en Tirol, l'allemand et l'italien ; les langues d'usage (*Landesüblich*) dont l'emploi est plus restreint, puisqu'elles sont parlées par une minorité en une communauté plus réduite, comme le ladin en Tirol [1].

L'allemand n'avait pu conquérir le statut de langue officielle pour l'Empire entier ; l'article 19 le déboutait irrévocablement de cette prétention. C'en était si bien l'esprit, qu'une disposition ultérieure, non moins désagréable aux Allemands, interdit qu'aucun sujet de la Monarchie fût contraint d'apprendre une seconde langue.

Les théoriciens du germanisme autrichien exercent leur critique sur cette maudite clause, et l'un des plus autorisés, M. von Fischel, auteur de substantielles études sur cette question, dans la *Nouvelle Presse libre* du 21 janvier dernier,

1. B. Auerbach, p. 18 et suiv. Cette Constitution de 1867, comme celle de Kremsier en 1848, a négligé de définir le *Volksstamm*, titulaire de droits formulés en des termes non moins imprécis.

en tentait l'exégèse ou plutôt en requérait une explication authentique et sans ambiguïté. Il s'abstient de la donner ; il adjure seulement tous les citoyens autrichiens de consentir à cette nécessité « de fer ». « Ce ne doit pas être une décision si difficile de se rallier à une réglementation du droit linguistique, dont l'État a besoin ; il ne s'agit pas d'opprimer les idiomes non allemands ; il importe de se prêter d'un cœur large à un besoin pratique. L'allemand peut-être en vigueur comme langue d'État, sans empiéter sur le droit des autres nationalités dans leur domaine linguistique. Aucun intérêt ethnique ne pousse les Allemands à se poser en avocats de la langue d'État ou de la langue du gouvernement, comme certains se plaisent à la désigner ; ce qui les pousse, c'est l'implacable nécessité de mettre tout en œuvre pour que prennent fin les conflits linguistiques qui paralysent la force interne de l'État et pour frayer une voie libre aux nouveaux problèmes de l'avenir. » Cet accord équivaudrait à un contrat social qui investirait du caractère de l'État (*Staatlichkeit*) « l'Autriche rajeunie » !

M. von Fischel sollicite les bonnes volontés. D'autres suggèrent des moyens moins platoniques. L'école doit former « l'Autrichien nouveau [1] ». Jusqu'ici, dit le comte Gudenus, l'école a été l'instrument et le foyer de la querelle des nationalités. Il faut qu'elle devienne un agent d'union. Pour cela, outre la mise à pied des instituteurs suspects, il faut, partout où la langue de l'enseignement n'est pas l'allemand, introduire l'enseignement obligatoire de cette langue. Ce n'est pas là un plan de germanisation ; l'allemand est simplement un idiome véhiculaire.

Les Allemands d'Autriche se défendent de vouloir régir et bien moins encore opprimer les autres peuples de la Monarchie ; ils seront, en aînés conscients de leur mission, les guides spirituels des frères inférieurs. « Les petites nationalités, dit M. Zenker, se trouveront après la guerre dans une situation qui mènerait à la ruine de leur culture et de leur idéal national si elles ne vivaient pas dans le cadre de l'État, en communauté avec des nationalités plus grandes, plus riches et plus résis-

1. *Die künftige Gestaltung der Schule in Oesterreich*, von Dr Franz Graf Gudenus (*Oesterr. Rundschau*, 1er mars 1917, p. 205-11).

tantes. Elles abandonneront leurs bravades enfantines et saisiront notre main comme le noyé la main du sauveteur. Et nous, Allemands, nous nous souviendrons à cet instant des hauts devoirs moraux que nous impose une culture plus haute ; nous ne repousserons pas la tâche éducatrice si généreuse, mais si lourde, que nous avons à remplir dans l'Empire et nous ne laisserons pas après la guerre et la victoire s'atrophier l'État que nous avons à nouveau cimenté avec notre sang. Nous réclamerons le rang qui nous revient dans l'État et des garanties pour le maintenir... Et ainsi, avec l'épuration du sentiment de la nationalité, s'affermira et s'épurera l'idée de l'État autrichien. L'État voudra vivre de par la volonté des peuples qui le composent, parce que ceux-ci reconnaîtront et ont reconnu déjà qu'il faut qu'il vive. Et avec cette notion enfantée dans la douleur, la plus grande difficulté du problème autrichien se trouve écartée. »

Les peuples mineurs, les pupilles, auront peut-être l'impertinence de demander au germanisme ses titres à la suprématie qu'il affecte. Les Teutons autrichiens sont-ils assez naïfs pour croire que les Slaves, que les Latins très fiers, très justement fiers de leur culture, de leur ascension sociale, se soumettront à une telle tutelle et peineront pour la plus grande gloire de l'État allemand d'Autriche? C'est sur les champs de bataille qu'ils ont pris conscience, eux aussi, de leur rôle et de leur force dans l'Empire. Ce serait une singulière compensation à leurs sacrifices que d'être dépouillés des droits politiques enlevés de haute lutte.

Aussi bien, à vrai dire, les Allemands d'Autriche ne nourrissent pas d'illusion sur une idyllique fraternité ! Ils se rendent compte que leur hégémonie — et c'est le secret de leur morgue — est au prix de leur obédience à la grande Allemagne.

C'est ici que la psychologie autrichienne offre le plus de complexité et de perplexité.

IV

L'Allemand d'Autriche se sent petit garçon auprès du grand frère Allemand, d'autant plus admiré qu'il se montre plus

dédaigneux; et il enrage au fond de sa position subalterne dans la famille germanique.

Infériorité fatale et pathologique, ose avouer M. Robert Müller dans la *Neue Rundschau*, revue de tendances très avancées et de plume hardie [1].

Dans la famille germanique, le Prussien brutal, barbare, est le type de la virilité agissante et organisatrice. L'Autriche représente la grâce, la galanterie, l'amour facile. C'est la gentille petite femme (*das süsse Mädel*) de l'opérette viennoise, acoquinée au soudard, et qui réalise en Europe le ménage politique harmonieux. L'Autriche, c'est le sourire du *Deutschtum*; c'est le germanisme non pas efféminé (*verweiblicht*), mais féminisé (*erweiblicht*). L'Allemande d'Allemagne, qui porte jusque dans le mystère de la maternité la rigueur d'une bureaucrate femelle (*frauenbürokratisch*), enfante un produit qui estampé, battu comme tambour, rudement travaillé, se parfait dans le type prussien.

« Le prussianisme qui, pendant cette grande guerre, s'est mis en relief partout, même chez les peuples non prussiens d'Allemagne, a organisé la victoire et s'est placé dans la conscience allemande au poste le plus avantageux. Mais la question se pose pour le temps qui suivra la guerre, si le prussianisme pourra dans la paix future s'identifier avec le germanisme et garder son rang dans les possibilités allemandes. »

Rien ne serait plus fâcheux que l'absorption de tout ce qui est allemand par la Prusse. L'Autriche est une nécessité pour la culture allemande; la Prusse et l'Autriche sont les leviers de l'équilibre allemand.

Il perce, à travers la conception peu flatteuse pour l'amour-propre autrichien de M. Robert Müller, une velléité d'émancipation et comme un soupçon de la traditionnelle antipathie de l'Allemand du Sud, plus policé, plus avenant, contre la raideur militaire et gourmée dans son uniforme de l'Allemand du Nord.

Cet état d'âme se traduit aussi chez M. Schrott-Fiechl, un Autrichien qui paraît avoir passé sa vie en Prusse. L'auteur

1. Robert Müller, *Oesterreichisches* (*Die neue Rundschau*, février 1916, p. 235-36. Cf. *Revue politique et parlementaire*, t. LXXXIX, octobre 1916, p. 82).

propose pour modèle à ses compatriotes « le frère allemand [1] ». Que l'Autrichien se raidisse physiquement et moralement. Qu'il bannisse la sentimentalité, la sensiblerie (*Barmherzigkeit*) dont l'école l'a imprégné et affadi. L'Autriche est accessible à l'idée d'égalité ; elle ne s'offusque plus que le plus pauvre puisse accéder aux emplois, principe « grotesque » (*puddelnärrisch*). Aussi fourmille-t-elle d'intelligences demi-ouvrées.

L'Allemand du Nord, lui, « élimine tous les impondérables du cœur, quand ils le gênent ; il est utilitaire, arriviste » ; et M. Schrott-Fiechl émet à l'adresse des Autrichiens ce souhait : « Je voudrais dans la vie des affaires voir substituer au concept de probité celui beaucoup plus pertinent de réalisme (*Sachlichkeit*). »

Le panégyriste — sincère ou non — du « frère allemand », concède que celui-ci n'est ni aimable ni aimé. « Parmi les neutres, on n'en compterait pas deux qui lui veulent du bien. Il a trop l'orgueil de sa mentalité allemande », de cette mentalité dont l'Allemand du Sud est tout étonné de ne rien découvrir en soi. Mais l'Allemand du Nord est discipliné : c'est la discipline prussienne qui a dressé le peuple et c'est pourquoi le Prussien a le sens de l'État.

Que l'Autrichien se mette à l'école allemande, mais qu'il ne montre pas trop de docilité, de bon garçonnisme ; qu'il s'applique à en imposer au frère du Nord. La conclusion, pour être discrète, n'en est pas moins symptomatique.

M. Franz Jesser, dans un article intitulé *l'Autrichien méconnu*, exprime plus librement une rancœur de longtemps amassée. Les Autrichiens, dit-il, avaient oublié Sadowa. « Ils ne demandaient rien aux Allemands de l'Empire qu'une réciprocité de sympathie. Avec l'anxiété de l'amoureux, ils renouvelaient incessamment l'hommage de leur fidélité à la communauté de la culture allemande et admiraient en bloc jusqu'à l'abnégation toutes les institutions allemandes. » En vain firent-ils leur cour. Peu après 1870 l'Autriche allemande était devenue pour les Allemands de l'Empire non seulement « un pays du dehors, mais un pays étranger » ; et cet éloignement s'explique : l'Autriche avait perdu sa physionomie d'État ger-

1. Hans Schrott Fiechl, *Der deutsche Bruder und Oesterreich* (*Flugschriften für Oesterreich Ungarns Erwachen*, Heft 10, 1916).

manique. C'est alors que les Allemands d'Autriche comprirent leur misère et surtout ceux qui confinent à l'Empire d'Allemagne. Ils comparèrent leur sort à celui de leurs congénères de l'autre côté de la frontière, la prospérité, l'administration méthodique qui régnaient là. « Les gouvernements de Vienne et de Prague n'étaient point familiarisés avec l'état d'âme des populations de la périphérie, populations que leur genre de vie rapprochait plus des groupes contigus de l'Empire allemand que des congénères de l'Autriche proprement dite ou des pays alpestres. C'est pourquoi les Autrichiens septentrionaux apprirent à priser davantage les institutions de l'Allemagne et à mépriser celles de l'Autriche. » L'Autriche servait de repoussoir.

Les Allemands d'Autriche, désemparés, dégoûtés du régime de leur pays, tonifièrent leur conscience nationale allemande et invoquèrent la consanguinité avec leurs frères de l'Empire. Ceux-ci en furent très gênés. Le gouvernement d'abord ; car, à pratiquer une solidarité ethnique avec les groupes allemands d'Autriche, avec des partis politiques, il risquait d'indisposer et le Cabinet de Vienne et celui de Pest. D'ailleurs il entrait dans le plan des hommes d'État de Berlin de rappeler l'Autriche à sa fonction historique de Marche Orientale, de la pousser tout doucement hors du germanisme[1]. On lui conseillait amicalement de s'entendre avec les Slaves de la Monarchie pour les soustraire au panslavisme russe. Et quand les Allemands autrichiens jouaient du péril slave, ce chœur de « pleureuses » ne trouvait pas d'écho chez les frères d'Allemagne ; les jérémiades ne provoquaient au contraire qu' « impatience et mauvaise humeur ».

1. Un Allemand, le Dr Wilhelm Schüssler, touché des doléances de M. Jesser, a répondu avec un tact tout germanique dans l'*Oesterr. Rundschau* du 15 juin dernier (*Das neu entdeckte Oesterreich*, p. 248-55) : « Nous autres Allemands de l'Empire, nous nous intéressons en réalité plus à l'État d'Autriche-Hongrie qu'à ses nationaux allemands. Aussi sommes-nous tous, je dirais volontiers d'instinct, des *Gross Oesterreicher*. Il nous est indifférent, par rapport aux problèmes de puissance politique sur le globe, que la Monarchie soit régie par les Magyars ou par les Allemands. Il en est des alliances comme du mariage ! On veut être fier l'un de l'autre. » Assurément on ne dédaigne pas l'appoint des 12 millions de frères d'Autriche-Hongrie. Et l'on aime les Allemands d'Autriche en qui survit le type du bon vieil Allemand d'autrefois, contraste attendrissant avec l'Allemand prussifié.

Que d'Autrichiens aussi faisaient le jeu de l'Allemagne en invoquant le fédéralisme, le morcellement ethnique comme le terme de l'évolution naturelle et le salut de l'Autriche. Or l'Allemagne voyait de bon œil le mouvement autonomiste des nationalités, obstacle à la cohésion, étouffoir d'énergie de l'État autrichien.

D'ailleurs les pangermanistes et même les *Alldeutsche*, si pleins de sollicitude pour tout ce qui est de race teutonne, ne manifestent pour l'Allemand d'Autriche aucune tendresse; ils lui marchandent leur patronage et sont choqués de sa mendicité[1]. Le *Reichsdeutsche* toise l'Allemand d'Autriche, « pauvre hère » (*arme Schluker*), du haut de la « tour de sa supériorité ». Il ne le prend pas au sérieux, c'est à ses yeux le fantaisiste ou le comique du germanisme. Et puis on le considère comme un enfant perdu. « La conviction était répandue, notamment dans l'Allemagne du Nord, de la déchéance irrémédiable des Autrichiens allemands. Nos luttes de nationalités étaient regardées comme des luttes d'un avant-poste perdu, comme des épisodes dans l'histoire du peuple allemand, épisodes dont l'issue tragique lésait peu sérieusement le développement du gros de la nation. »

Comment ramener les frères d'Allemagne à une appréciation plus saine et plus équitable? Il faut, prononce M. Jesser, que la nationalité allemande d'Autriche se constitue et s'affirme qu'elle prenne corps et âme, « qu'elle se pose comme tâche commune de pratiquer une politique par l'État, la culture, l'organisation économique et sociale, politique qui prévienne une excessive désagrégation de l'habitat allemand par les autres nationalités et qui renforce la vertu assimilatrice de l'élément allemand[2] ».

Comme voies et moyens d'exécution de ce programme, M. Jesser préconise la défense contre l'invasion slave qui contamine l'établissement germanique par l'indispensable afflux de sa main-d'œuvre. On peut l'enrayer par la mise en valeur des régions slaves, par la germanisation économique

1. Les Allemands d'Autriche quémandent les subsides du *Schulverein* allemand. Voir B. Auerbach, *le Pangermanisme*, *Revue politique et parlementaire*, octobre 1913, p. 26).

2. *Was sollen* (art. cité).

de ces régions où se répandraient les agents, les employés, les négociants allemands. Avec eux s'introduira l'esprit allemand, la conception allemande du monde, la faculté d'adaptation. Cette offensive d'affaires, mieux que la germanisation par contrainte, dissociera la masse des Slaves occidentaux du bloc oriental; méthode prophylactique contre le panrussisme, plus dangereux que le tsarisme d'une Russie libérale et démocratique.

Fournisseur de marchandises, de capitaux, d'idées, l'Allemand d'Autriche poursuivra une œuvre de colonisation temporelle et spirituelle parmi les Slaves et autres peuples subalternes et rudimentaires de la Monarchie. « De même qu'aujourd'hui on ne défend plus les places fortes dans l'intérieur de la ceinture permanente des forts, mais en avant, de même on ne défendra pas la patrie allemande par une précaire et inutile clôture, mais par l'effort allemand en territoire étranger. »

C'est le retour à la mission historique de l'Allemand d'Autriche. Ne lui en demandez pas davantage — pour le moment. Ne lui demandez pas surtout de germaniser à l'allemande, procédé que l'expérience a condamné précisément en Allemagne. Un des interlocuteurs mis en scène par M. von Oppenheimer s'en explique ainsi fort sagement, « Déjà la disproportion numérique rend cette tentative vaine, circonstance que je me garde de déplorer parce que je doute que l'application par la contrainte de la vie allemande puisse se réaliser autrement qu'au prix de ce qu'il y a de meilleur, de plus original dans le caractère allemand, de ce qui mérite le plus d'être conservé. En ce sens nous n'avons pas à suivre sans critique ni restriction la méthode allemande. Car l'histoire même nous a assigné une tout autre tâche.

« S'il était possible de hausser jusqu'à une communauté spirituelle cette juxtaposition de peuples divers que la nature et l'histoire ont rapprochés, ce ne serait pas seulement un triomphe pour tous ceux qui croient en l'Autriche ; mais en même temps une solution pleine de promesses pour les grandes communautés ethniques en dehors de nos frontières. »

Et l'énoncé de cet idéal provoque cette répartie : « Tout ce raisonnement pourrait même aboutir à cette conception que

l'État-nation n'est pas nécessairement le dernier mot de l'histoire. » Pointe très fine contre les Magyars, et contre les Allemands.

M. Jesser a le verbe plus franc. « Nous reconnaissons de tout cœur la supériorité de nos frères de l'Empire allemand ; nous sommes désireux de nous instruire à leur exemple et nous nous défendrons désormais de tous nos moyens contre toute tentative d'un relâchement dans notre grande communauté de culture allemande, même si celle-ci porte un déguisement austro-allemand. « Mais nous voulons, d'autre part, dire sans réserve aux Allemands de l'Empire que, dans des conditions semblables aux nôtres et plus favorables encore, ils n'ont pas travaillé en Pologne prussienne, en Slevsig, en Alsace, de manière à nous servir de modèle. Nous savons que sur ce terrain des nationalités ils ont baucoup à apprendre de nous. »

Et prenant texte de ce parallèle, l'écrivain autrichien conclut : « Nous sommes fondés à réclamer que les *Reichsdeutsche* nous traitent, non seulement dans nos personnes, mais politiquement, ethniquement, comme des individualités égales en valeur et en droits dans l'ensemble du peuple allemand. »

« Nous voulons être des Allemands en Autriche. » Et cette fière revendication, M. von Wieser l'a condensée dans la devise classique et banale : « l'Autriche aux Autrichiens ».

Ces confessions où s'effusent quelques doctrinaires autrichiens ne laissent pas une impression de franchise et de clarté. On proclame la nécessité d'un État autrichien. Admettons-la. Encore faudrait-il que cette nécessité ne restât pas métaphysique; que le type de cet État fût défini, que sa charte fût établie par ceux qui affectent de par leur naissance allemande la prérogative de le restaurer et de l'organiser. On fait sonner haut le vocable de l'État unitaire (*Einheitstaat*) ; mais en quoi l' « Autriche nouvelle » diffère-t-elle, constitutionnellement, de l'Autriche d'hier? Par une restriction de l'autonomie des nationalités au profit du pouvoir central[1]?

1. Sur le statut des nationalités, l'*Oesterr. Zeitschrift für öffentliches Recht* a provoqué une consultation des juristes les plus autorisés. Les réponses ont été

Et si les nationalités ne laissent pas amputer leur autonomie? On a imaginé — nous le verrons plus loin en examinant les programmes politiques — un ingénieux moyen de les réduire, par la mise hors cadre de la Galicie, de la Slavie du Sud, de ces éléments nocifs dont la bonne vieille Autriche serait purgée ; par l'investiture de l'allemand dans la dignité de langue de l'État.

C'est ici que se trahit la pensée secrète des Allemands d'Autriche, de rendre à l'État autrichien sa physionomie allemande, d'éduquer et d'exploiter à l'allemande les groupes qui seraient unifiés dans la grâce germanique.

Voilà l'avenir vers lequel s'orientent les Allemands d'Autriche. Consciemment ou non, ils rétrogradent vers le passé, vers le régime de centralisation et de germanisation dont ils n'ont cessé de porter le deuil. Seulement où puiseront-ils la vertu régénératrice ou transformatrice de leur pays? Est-ce dans leur nombre? Ils sont dix millions contre dix-huit millions de Slaves et Latins. Est-ce dans « la puissance assimilatrice » dont ils se targuent? Les recensements attestent que, de toutes les nationalités de l'Empire, l'allemande a proportionnellement le plus perdu de son effectif[1]. Dans la supériorité de leur culture? Cette supériorité reste à démontrer, et d'ailleurs les groupes ethniques qui l'ont subie jadis s'en sont émancipés.

Les Allemands bénéficient uniquement et se parent du prestige militaire de la grande Allemagne, sous l'égide de laquelle ils pensent accomplir leurs destinées.

---

publiées dans un fascicule spécial sous le titre : *Die Stellung der Kronländer im Gefüge der oesterr. Verfassung* (Vienne, Manz, 1916). La plupart des docteurs se prononcent pour une transformation administrative et topographique des groupes nationaux, pour un découpage en districts linguistiques homogènes pour un sectionnement des Diètes provinciales (une Diète allemande et une tchèque en Bohême, une allemande pour le Tirol, une italienne pour le Trentin). Le procès de compétence entre le Parlement central et les Diètes doit être résolu en faveur du premier ; mais la difficulté réside dans la discrimination des espèces d'intérêt général et d'intérêt régional et local. En tous cas, l'État doit exercer un contrôle sur l'administration des provinces.

1. B. Auerbach, *Races et Nationalités*, p. 24.

V

Écoutez l'aveu ou la profession de foi que M. von Oppenheimer met dans la bouche d'un de ses interprètes : « La guerre a fait l'effet d'un orage purificateur. L'insécurité au dehors comme au dedans peut ou plutôt doit désormais disparaître. La marche des événements a rendu claire une situation sur laquelle nos hommes d'État n'ont jamais pu s'entendre et leur a évité pour toujours les pires cassements de tête. Il ne reste plus qu'à prendre simplement les choses comme elles sont : pleine communauté de destinées avec l'Allemagne pour l'extérieur, avec toutes ses prémisses et toutes ses conséquences, dont la plus importante, la plus lumineuse pour chacun consiste en ceci qu'un régime fort à l'intérieur non seulement rehaussera et grandira la prépondérance de l'élément allemand, mais encore la consommera et l'assurera de tous côtés. »

La constitution d'un véritable État unitaire, dit M. Zenker, l'élimination de tous les obstacles ethniques ou constitutionnels, du principe même de l'autonomie des nationalités, ne peut être réalisée — « c'est la seule possibilité qui demeure ouverte » — que conjointement avec le règlement des futurs rapports de l'Autriche nouvelle avec l'Empire d'Allemagne son allié !

Ces rapports ont trouvé leur formule dans le système du *Mittel-Europa*; les Allemands d'Autriche s'imaginent que leur statut spécial en sera fortifié et rehaussé; ils se font illusion : les dirigeants de Berlin ne subordonneront pas au privilège d'une nationalité, à une parenté lointaine et peu appréciée, un plan qui embrasse la Monarchie austro-hongroise dans son ensemble. L'Allemagne est intéressée à tous points de vue au maintien du dualisme ; et les Magyars se savent protégés, choyés par le tout-puissant allié ! Et les Allemands d'Autriche ressentent quelque dépit à n'être pas les préférés; non seulement leur amour-propre en souffre, mais leurs ambitions en sont contrariées. Comment, en effet, concilier avec le Compromis le rêve de l'État unitaire de la grande Autriche?

L'envie ne manque pas aux Allemands de revenir sur ce malheureux acte d'association — ou de dissociation — de 1867 :

« L'idée de l'État unitaire, écrit Zenker, a gagné au cours de cette guerre, une énorme force et n'est plus, au regard du droit public hongrois, aussi désespérée, aussi faible qu'après la défaite de 1866. Les circonstances se sont modifiées et la Hongrie a un très vif intérêt à en tenir compte. L'abrogation du Compromis de 1867, personne n'y songe. L'autonomie magyare restera intacte ; mais il faudra que la Hongrie s'adapte à certaines exigences, parce qu'elle mettrait en péril ce que son existence et son indépendance viennent de sauver[1]. »

Et voici comme ces exigences sont formulées :

« L'État unitaire réclame une organisation politique unitaire, un pouvoir législatif et une représentation en commun. Cette disposition est assurément en contradiction avec le texte formel du Compromis de 1867 ; mais la situation actuelle s'est révélée comme un danger pour l'État et ne doit pas subsister davantage.

« Enfin la prétention permanente, que la Monarchie ne devra jamais être constituée que de deux parties ou États égaux, ne ressort nullement du Compromis de 1867. Dans l'instrument du Compromis, le mot : dualisme, ou quelque terme impliquant le même sens, n'apparaît point.... L'essence du Compromis de 1867 est l'autonomie constitutionnelle des pays de la Couronne hongroise, et non le dualisme. »

Il suffit de signaler ces arguments comme un symptôme. Ce n'est pas le lieu ici de les commenter[2].

1. La même thèse est présentée par le Dr Otto Lecher, député au Reichsrat, dans un article sur *le Renouvellement du Compromis avec la Hongrie* (*Neue Freie Presse*, 7 avril 1917) : « Le rapprochement avec l'Empire allemand influencera favorablement les rapports entre Cis et Trans (*sic*), acte qui rapprochera l'Autriche et la Hongrie d'une politique économique mondiale de grand style... Ce n'est pas dans des constructions de droit public, dans de pédantesques dissertations sur le dualisme *déjà vieux d'un demi-siècle et né dans le feu de la guerre*, qu'il y a lieu d'envisager notre salut, mais dans la soudure de nos errements économiques locaux à la politique économique mondiale. » Le passage que nous avons souligné dénonce bien l'état d'esprit des Allemands autrichiens à l'égard du Compromis qu'ils voudraient considérer comme périmé.

2. Le Compromis, soumis comme on sait à un renouvellement périodique, a donné lieu à des négociations que le comte Stürgkh avait l'intention de sanctionner sans l'intervention du Reichsrat. Le projet établi par M. von Spitzmüller, ministre du Commerce du Cabinet Koerber, n'a pas encore été ratifié. L'on prorogera de deux années, à partir de l'échéance de 1918, la convention actuelle.

A supposer que la Hongrie sacrifie sa souveraineté à l'idée de l'État unitaire, et non plus dualiste, d'Autriche-Hongrie, l'Empire, organisme rénové, prendra vraiment la figure d'une Grande Puissance. C'est la thèse que développe le docteur Alexandre Redlich, sous ce titre : *l'Autriche-Hongrie Grande Puissance*[1], mais Grande Puissance rivée à l'Allemagne. Avec l'Allemagne, elle exercera l'hégémonie économique (*Wirtschafts-imperium*) dans le monde; avec l'Allemagne, elle pratiquera une politique mondiale dont la fin maîtresse sera la lutte contre l'Angleterre. Mais ce pacte offre des difficultés en raison des disparates multiples, en raison aussi de la domination allemande. « Il ne s'agit pas de fondre ces peuples, mais de les organiser. » Or, — l'auteur insiste sur cet argument — il est nécessaire qu'on se comprenne, qu'on s'estime mutuellement, que chacun ne regarde pas comme de valeur inférieure ce qui ne répond pas à sa propre complexion. Vérité que doivent avoir à cœur les habitants de l'Allemagne comme ceux de l'Autriche-Hongrie.

Dans la grande firme de l'Europe centrale, l'Autriche propre ne figurera que comme comparse. Mais ses Allemands auront-ils du moins la consolation de l'avoir refaite pour leur usage et à leur image ?

VI

Quittons le domaine des spéculations et des mirages, et regardons la cuisine politique (qu'on nous passe l'expression) des Allemands d'Autriche.

Communiant dans la foi à la suprématie germanique, les Allemands d'Autriche professent sur la conduite des affaires publiques de leur pays des opinions divergentes ; ils se divisent en partis et fractions, ils ne sont pas unifiés. Les libéraux fraient ensemble dans l'Association ou Ligue nationale (*Natio-*

1. *Oesterreich-Ungarn als Grossmacht* (*Kriegspolitische Einzelschriften*), Heft 14; Berlin, 1917.

nalverband) qui couvre de sa rubrique d'abord un groupe indéterminé, celui du « travail en commun » (*Arbeitsgemeinschaft*), puis des agrariens, des radicaux, des travaillistes. Les cléricaux et les antisémites forment l'Union chrétienne-socialiste (*Christlich-Soziale Vereinigung*) : on les désigne d'ordinaire sous le nom de Chrétiens sociaux. Des socialistes (*Sozialdemocraten*), quelques démocrates sans épithète, quelques pangermanistes ou plus exactement *Alldeutsche*, complètent l'effectif des forces parlementaires allemandes, d'après le classement officiel de la représentation du corps électoral [1].

Les partis bourgeois (*Nationalverband* et Chrétiens sociaux) assurent la direction du peuple allemand d'Autriche par l'organe d'un comité exécutif commun. Les socialistes font bande à part.

Dans l'ivresse des premières victoires allemandes, les partis allemands dressèrent dès l'automne de 1914 leur programme ; ils attendirent le jour de Pâques de 1915 pour le lancer sous ce titre solennel : Revendications pascales (*Osterbegehrsschrift*). C'étaient les œufs de Pâques du germanisme.

Ces revendications comportaient le règlement des procès linguistiques par la délimitation des cercles en Bohême d'après l'idiome ; l'élévation de l'allemand au rang de langue officielle ; la réforme scolaire avec l'enseignement de l'allemand ; un statut particulier à la Galicie ; l'union étroite politique, militaire, économique avec l'Allemagne.

Mais le *Nationalverband* émit une déclaration particulière. « Aussitôt après l'exécution des modifications constitutionnelles nécessaires, le Reichsrat reprendra son activité. » Phrase grosse de litiges et de malentendus calculés. En effet ces « modifications constitutionnelles », qui était qualifié pour les introduire et les sanctionner surtout?

1. Le Reichsrat est formé de deux Chambres : celle des Seigneurs, celle des Députés. Dans la première siègent, outre des princes de la famille impériale, des *virilistes*, en vertu de leur fonction, notamment les prélats ; des membres héréditaires; des membres à vie, nommés par l'empereur. A la veille de la rentrée (20 mai 1917), l'empereur a conféré le titre héréditaire aux chefs du nom de six familles nobles, et a désigné 65 nouveaux titulaires viagers. Dans la haute assemblée, qui n'émane pas du suffrage populaire, point de répartition par natio-

Le Parlement, à coup sûr, puisqu'elles impliquaient l'intervention de la loi. Or, le *Nationalverband*, dans sa malice,

---

nalités, mais une division toute politique en droite, parti constitutionnel, parti juste-milieu (*Mittelpartei*).

Voici la composition de la Chambre des Députés, en mai 1917 :

Partis allemands.	Deutscher Nationalverband	Arbeitsgemeinschaft	42
		Agrariens	29
		Radicaux	24
		Travaillistes	2
			97
	Christlich-Soziale Vereinigung		67
	Socialistes allemands (plus 2 socialistes italiens affiliés)		42
	Démocrates allemands		4
	Alldeutsche		3
	Total des groupes allemands		213
Association tchèque.	Agrariens		36
	Socialistes		26
	Jeunes-Tchèques		12
	Socialistes nationalistes		9
	Progressistes		7
	Cléricaux		6
			96
Polonais.	Club Polonais		73
	Fraction populaire polonaise (groupe Stapinksi)		5
			78
Ruthènes.	Oukraïniens de Galicie		22
	Oukraïniens de Bukovine		4
Slaves du Sud. (Yougo-Slaves).	Club Dalmate		7
	Club Croate-Slovène		24
Unio latina.	Parti populaire italien		12
	Italiens libéraux		6
	Club Roumain		5
	Indépendants		16
			488
	Sièges vacants		53

Parmi les sièges vacants, il faut mentionner celui de Cesare Battisti, le martyr ; ceux de Kramarz, condamné pour haute trahison ; de Klofatz, poursuivi pour le même crime, etc. Ces députés, ainsi que leurs collègues Rašin, Mukov, etc., ne bénéficièrent de l'amnistie impériale, édictée en juillet 1917, qu'après des tergiversations. Ceux qui s'étaient réfugiés à l'étranger, Masaryk, Pitacco de Trieste, Candussi-Giardo d'Istrie, furent exceptés de la mesure.

Les clubs polonais, oukraïniens, yougo-slaves se divisent en fractions politiques (conservateurs, démocrates, socialistes, etc.).

prétendait éluder l'action parlementaire et placer le Reichsrat devant les faits accomplis.

Le Reichsrat chômait depuis mars 1914. La carence du Parlement n'avait point été ressentie ; la machine qui depuis longtemps fonctionnait à vide, mais grinçait dans tous ses ressorts, s'était tue ; et pendant la période de crise, les gouvernants de Vienne avaient joui de toute liberté, débarrassés du contrôle jaloux et des indiscrètes curiosités parlementaires. Combien le premier ministre autrichien dut être envié *in petto* par ses collègues d'autres pays !

Toutefois, à la longue, les mandataires des peuples d'Autriche, — à l'exception des fortes têtes du *Nationalverband*, — se sentirent humiliés d'être tenus à l'écart, de ne point figurer sur la scène de l'histoire. A Constantinople, à Pékin, à Pétersbourg même, les Parlements jouaient leur rôle ; et, comparaison plus cuisante pour l'amour-propre autrichien, les députés hongrois siégeaient sans trêve, harcelant l'autocratique Premier du Royaume de Saint-Étienne, ne se laissant pas oublier par la nation, sans que la Hongrie se portât plus mal que l'Autriche [1]. Les parlementaires autrichiens eurent donc la nostalgie de leurs clubs et leurs couloirs ; ils haussèrent le ton ; ils affirmèrent que les peuples aspiraient à les revoir dans leurs exercices.

Le comte Stürgkh fit la sourde oreille, ou, plus adroitement, il posa ses conditions : le Reichsrat rentrerait en activité, s'il renonçait à ses vieux péchés, aux querelles des nationalités, qui faussaient et irritaient toutes les discussions même d'affaires, à l'obstruction qui paralysait tout le travail.

Le comte Stürgkh demandait l'impossible ; et c'est pourquoi il accueillait le vœu des Allemands de décréter *proprio motu* les mesures qui assureraient leur hégémonie. Les intrigues contre la représentation nationale et le suffrage universel transpirèrent dans le public, indisposant même les modérés et exaspérant les partis avancés : le comte Stürgkh paya de sa

1. Ce sentiment, le baron de Wieser l'a traduit dans la première brochure « pour le réveil de l'Autriche-Hongrie », parue dès 1915. « Il nous manque la tribune parlementaire, et l'orateur qui, du haut de la tribune, trouve le verbe viril pour l'acte viril. » M. von Wieser allait jusqu'à envier à l'Allemagne son Bethmann-Hollweg et à la Hongrie son Tisza.

vie ses imprudentes complaisances[1]. Ce fut une leçon pour son successeur, M. von Koerber, qui malgré ses origines bureaucratiques, se découvrit des scrupules constitutionnels et ne se soucia pas de trancher de sa seule autorité des problèmes qui provoquaient des fureurs homicides. Il se refusa donc à frustrer le Parlement de sa prérogative et à faire le jeu des Allemands dits libéraux. Il laissa des journaux bien pensants, comme la *Nouvelle Presse Libre*, exprimer la surprise que des parlementaires réclamassent des réformes par la voie extra-parlementaire ; démentir que le statut de la Galicie serait réglé par le gouvernement de sa seule autorité ; il laissa même, au début de décembre 1916, annoncer pour le mois suivant la réouverture du Reichsrat ; il fit remettre en état les locaux des deux Chambres convertis en hôpitaux militaires.

Les Allemands sentirent le coup : le 10 décembre 1916, les délégués des grands groupes bourgeois tinrent séance dans le fumoir du bourgmestre, à l'hôtel de ville de Vienne. Une action commune fut décidée « dans l'intérêt du peuple allemand ». Le même jour, le bureau du *Nationalverband* après une entrevue de son président, le Dr Gross, avec M. von Koerber, déclara « que la convocation du Reichsrat apparaissait comme nécessaire, mais qu'auparavant toutefois, il y avait lieu de déterminer les conditions et principes préalables afin de rendre possible au Reichsrat une activité féconde. On insiste sur ce point que la convocation du Reichsrat sans l'exécution de ces conditions préalables, risquerait de créer un péril constant pour le parlementarisme autrichien. »

M. von Koerber était édifié : quelques jours après (le 16 décembre) il se déroba par une démission opportune. Le jeune Empereur qui connut presque dès son avènement cet ennui chronique des chefs d'État, la crise ministérielle, après avoir investi de sa confiance, pendant quelques heures, M. von Spitzmüller, qui avait négocié le Compromis

1. On sait que le comte Stürgkh fut assassiné par le Dr Adler, un socialiste, qui fut condamné à la pendaison, mais a été grâcié depuis. Une réaction s'est manifestée dans tous les partis contre « l'ère Stürgkh », c'est-à-dire le régime du bon plaisir gouvernemental : le Reichsrat a exigé et obtenu l'abrogation de la plupart des ordonnances et décrets rendus en vertu de l'article 14 de la Constitution par simple « octroi » (*Octroyirung*).

avec les Hongrois, chargea de la formation du ministère le comte Clam-Martinitz, grand propriétaire de Bohême, leader de la droite à la Chambre des Seigneurs, mais esprit très avisé et qui sut composer un cabinet panaché autant qu'incolore. Il y appela un Tchèque, un Polonais mandaté par son club parlementaire, M. Bobrzynski, et deux Allemands autorisés par le *Nationalverband*, le Dr Urban qui eut le département du commerce, et le Dr Baernreither, sans portefeuille. Les Chrétiens sociaux, gens de précaution, gardaient à l'égard de ces ministres allemands une attitude pleine de réserve.

VI

Le comte Clam-Martinitz se montra disposé à travailler au « nouvel ordre de choses », mais sans indiquer de terme, afin, dit-il, de se donner le temps d'étudier les projets [1]. Sur quoi, pour l'éclairer et le guider, le *Nationalverband* et les Chrétiens sociaux arrêtèrent en février 1917 leurs « lignes directrices » (*Richtlinien*) définitives, avec des amendements significatifs aux « Revendications pascales. » En voici le libellé :

1° Unir toutes les forces (des groupes allemands) pour la réparation des conséquences sociales et économiques de la guerre ;

2° Maintenir fermement l'alliance avec l'Empire allemand, alliance qui a fait ses preuves au cours de la crise présente ;

3° *a*) A cette fin tendre à une union économique plus intime entre l'Autriche et l'Allemagne et, s'il y a lieu, en raison du développement économique, à la formation graduelle d'une alliance douanière et commerciale ; *b*) conclure des traités de commerce avec les tiers, en commun avec l'Empire allemand, et s'assurer des débouchés en conséquence ;

1. Dans un article du *Berliner Tageblatt* du 28 février, Engelbert Pernestorfen, vice-président de la Chambre des Députés, un des vétérans de la démocratie autrichienne, s'est plu à rappeler que le nouveau Premier avait été l'orateur de la délégation des Pairs qui était allée presser le comte Stürgkh de reprendre le régime constitutionnel et représentatif.

4° Introduire des modifications constitutionnelles en tant qu'elles se sont révélées nécessaires, de même aussi des modifications dans la méthode de travail du Reichsrat;

5° Assurer aux Allemands d'Autriche la situation que requiert l'intérêt de l'État;

6° Accomplir la réforme de l'administration; maintenir l'administration particulière[1] provinciale et communale et la réformer de telle sorte qu'elle réponde aux conditions particulières des diverses provinces et aux besoins des populations; introduire en Bohême un remaniement des cercles et, dans les autres pays de la Couronne, placer sous la protection de la loi les minorités allemandes.

7° En organisant le statut spécial de la Galicie dans le sens du rescrit impérial du 4 novembre 1916, veiller à ce que l'élargissement de l'autonomie de cette province, la plus grande de l'Autriche, n'aboutisse pas à un relâchement du cadre de l'État, et que les intérêts militaires, financiers, les communications et tous les intérêts de l'État en général soient préservés et assurés[2].

8° Assurer l'introduction de l'allemand comme langue d'État, dans une mesure qui réponde pleinement au besoin de l'État et d'une administration ordonnée, tout en tenant compte, dans les pays mixtes, des revendications linguistiques dans l'administration et l'école[3].

9° Ensuite travailler à la conservation du caractère allemand des pays allemands et des régions allemandes, en particulier de la capitale et résidence impériale et royale, la ville de Vienne;

1. Le programme antérieur portait le mot « autonomie ». Ce mot a été remplacé par un vocable plus vague, son synonyme allemand : *Selbstverwaltung*.

2. Il importe de remarquer que dès mars 1916, c'est-à-dire avant la comédie de la restauration d'un royaume de Pologne, les Allemands avaient imaginé cette séparation de la Galicie d'avec l'Empire, de manière à évincer de la Chambre des députés le club polonais et à couper la majorité slave. Les Allemands auraient ainsi d'emblée conquis la supériorité numérique sur les Tchèques, diminués et décapités par l'exil et l'emprisonnement de leurs chefs, et sur les autres groupes nationaux.

3. Dans la première rédaction, l'allemand était simplement qualifié de « langue de correspondance » (*Verkehrssprache*).

10° Dans le règlement des rapports économiques de l'Autriche et de la Hongrie, préserver de la façon la plus instante les intérêts de l'Autriche [1].

Tel est dans sa plus récente teneur le programme allemand.

On notera une lacune : pas un mot sur la convocation du Parlement ; car sur ce point les deux fractions qui avaient concerté leurs « lignes directrices » cessaient de s'entendre.

En effet, simultanément le *Nationalveband* chargeait son bureau de poursuivre ses efforts pour que « soient réalisées en toute célérité les mesures préalables déjà préparées pour la réunion la plus prochaine possible du Reichsrat ». Ces « mesures préalables », c'était un moyen détourné d'ajourner indéfiniment la reprise de la vie parlementaire. Ce manège des partis bourgeois indignait les partis avancés. Les socialistes [2] protestèrent (20 février) contre ceux « qui ne cessent de déclarer que certaines conditions préalables doivent d'abord être remplies, mais se refusent obstinément à désigner clairement et nettement ces conditions préalables... »

Les Chrétiens sociaux, en contact avec le monde ouvrier et les petits boutiquiers de Vienne, firent chorus avec les socialistes. Une réunion publique d'électeurs viennois se prononça le 4 mars pour le retour du Parlement « sans retard et sans conditions » (*bedingungslos*). Le député Zenker s'exprima sans ambages : « Nous protestons contre l'allégation que l'on agit selon les intentions des Allemands d'Autriche en empêchant la convocation du Parlement ; ce serait le plus grand tort que l'on pourrait faire aux revendications allemandes que de

1. Ce rappel des intérêts autrichiens était une addition.

2. Sur l'attitude des socialistes, voici un témoignage sincère, celui du Dr Friedrich Adler, un de leurs dirigeants, le meurtrier du comte Stürgkh. Dans la première audience devant le « tribunal d'exception » (car le jury ne fonctionnait plus en Autriche), Adler s'exprima ainsi : « Nous avons assisté à ce spectacle que le parti socialiste autrichien a agi, non pas selon les principes socialistes, mais selon ceux du nationalisme allemand (*deutschnational*)... Je n'ai jamais pu admettre qu'un parti socialiste dont le programme comporte en premier lieu l'internationalisme *soit devenu l'agent (offiziosus) du ministère des Affaires étrangères de Berlin et reçoive de ce ministère ses directives et ses informations journalières.* » Adler affirme encore que, dans la conférence des socialistes autrichiens de mars 1916, quand il a formulé le vœu d'une paix sans indemnité ni annexion, il n'a été appuyé que par 16 de ses coreligionnaires politiques sur 150.

charger le peuple allemand de l'odieux d'avoir empêché le rétablissement de l'ordre constitutionnel en Autriche. Que le peuple de Vienne pousse le cri : Donnez-nous la Constitution, donnez-nous le Parlement ! »

Les libéraux bourgeois furent très mortifiés d'avoir perdu la partie. Un de leurs « plus éminents politiciens » trahit cette méchante humeur. « C'est une pensée angoissante pour le germanisme libéral d'avoir à coopérer présentement et dans l'avenir avec des éléments si peu sûrs. » Ces messieurs passèrent leur colère sur les Tchèques.

Ceux-ci — ou du moins les plus conciliants ou les plus apeurés d'entre eux, ceux qui avaient affiché leur loyalisme — avaient publié que leur conflit avec les Allemands ne pouvait être résolu que sur la base de négociations et accords réciproques qu'eux, Tchèques étaient prêts à amorcer. Avec quelle hauteur et quelle sécheresse ils se virent déboutés : « Le Conseil de direction du *Deutscher national Verband* déclare : 1° que les objections énoncées du côté slave contre un nouvel ordre de choses en Autriche sont en contradiction avec les nécessités absolues de l'État pour l'avenir ; 2° il déclare à l'encontre d'allégations sans fondement : *a*) que le *Verband* s'en tient fermement et fidèlement aux « lignes directrices » communes ; *b*) qu'il reste inébranlable et unanime dans son point de vue, à savoir qu'il importe d'assurer au plus tôt le nouvel ordre de choses en Autriche, afin de ne pas retarder davantage la convocation du Reichsrat, si nécessaire, et constamment réclamée par le *Verband* ». Ces bourgeois libéraux payaient d'audace.

Ils furent aussitôt déconfits. Un communiqué officieux, le 16 avril, annonça la convocation du Reichsrat pour la fin de mai, sans conditions préliminaires, avec ce commentaire en sous-titre : point d'ordonnances impériales sur l'ordre du travail, sur la délimitation des nationalités en Bohême, ni sur la langue de correspondance (*sic*).

Le coup était rude, d'autant plus rude, que peu de jours auparavant le ministre Urban informait ses amis que la question de Bohême serait réglée par voie extraparlementaire.

Le Dr Urban et le Dr Baernreither, joués par leur prési-

dent du Conseil, offrirent leur démission [1]. Les Allemands entrèrent en effervescence : les radicaux, les Tudesques de Bohême agitèrent le plan d'une sécession collective. Mais on comprit le péril d'indisposer le sentiment populaire, et après vingt-quatre heures de réflexion, les partis bourgeois se proclamèrent décidés à n'envisager pour l'heure que l'intérêt de l'État, à collaborer au travail du Reichsrat. Sans désemparer, l'on résolut de porter cette bonne nouvelle à S. M. Impériale et Royale Apostolique. Celle-ci daigna donner audience le lendemain, 19 avril, à six heures du soir, en son château de Laxenburg, aux représentants des partis bourgeois allemands, qui furent, par grâce spéciale, dispensés du frac protocolaire et comparurent en habit de ville. Après avoir exprimé à l'empereur le ferme propos de participer de toute leur bonne volonté aux travaux du Parlement, le chef de la délégation, Dr Weisskirchner, bourgmestre de Vienne, ajouta : « Nous ne saurions cependant celer notre profond regret que d'inélutables nécessités d'État qui touchent aux intérêts vitaux de l'Autriche aient été, sous l'empire des circonstances, rejetées à l'arrière-plan. »

Le souverain répondit par le banal compliment à l'adresse des Allemands d'Autriche, étais solides de l'unité de l'État ; il énonça l'espoir, non moins banal, qu'au Parlement les mandataires de tous les peuples de l'Autriche coopéreraient en parfaite concorde à l'heureux avenir de l'Empire.

Cet échange de vues — si l'on peut dire — fit l'effet d'un calmant : la crise ministérielle fut conjurée. Il fut convenu que le gouvernement négocierait la formation d'une « majorité de travail » où domineraient Allemands et Polonais et une combinaison entre Allemands et Tchèques de Bohême. Et le *Nationalverband*, converti, vota le 24 avril un ordre du jour du jour qui se terminait par cette clausule imprévue : « Il y a lieu de convoquer le Reichsrat au plus vite (*Der Reichsrat ist raschestens einzuberufen*). »

Cette résipiscence fut à peine reconnue : en confirmant le ministère dans ses fonctions, l'empereur, dans son rescrit du 27 avril, l'assurait de l'appui constant du monarque pour sa

1. Ils furent imités par le ministre polonais, M. Bobrzynski. La question galicienne qui s'intègre dans la question polonaise mérite une étude à part.

tâche entreprise « dans un esprit véritablement autrichien ». C'était plus qu'un témoignage de style : c'était l'approbation de l'acte de Clam-Martinitz qui s'était refusé à la violation du régime parlementaire, à un quasi coup d'État ; l'article 14, sous le signe duquel l'orgueilleux germanisme comptait triompher, l'article 14 était relégué aux accessoires.

Autre amertume encore : dans « l'ordre de travail » dont le gouvernement se proposait de saisir l'assemblée, étaient inscrites d'abord les questions alimentaires et financières. Il promettait de ne point perdre de vue les nécessités de l'État et de l'administration, l'apaisement des querelles linguistiques ; en attendant, l'allemand restait la langue d'affaires (*Geschäftssprache*) du Parlement; mais les députés conservaient la faculté de discourir dans l'idiome de leur province.

VII

Et « l'Autriche nouvelle » sortira-t-elle du Parlement régénérateur et régénéré? Peut-être ; mais ce ne sera pas « l'Autriche nouvelle » du germanisme triomphant [1].

1. Tous les partis autrichiens envisagent dès maintenant une « Autriche nouvelle », même les traditionalistes. Les féodaux conservateurs et cléricaux ont publié sous le titre *Das neue Oesterreich* (*a*) un périodique dont le premier fascicule a paru en avril 1916 et qui a pour collaborateurs le prince Ferdinand Zdanko Lobkowiz, le comte Otto Harrach, le prince Aloïs Liechtenstein, le comte Ludwig Crenneville, d'autres grands seigneurs, des ecclésiastiques, dont des membres de la Compagnie de Jésus. — Ces Autrichiens d'ancien et de grand style reprochent à leurs compatriotes allemands de s'identifier abusivement avec l'État. Le comte Crenneville (*Nationale Irrwege*, fasc. d'avril 1916) leur dénie le droit de personnifier l'Autriche, anachronisme certain et méconnaissance du principe démocratique. « Au risque de provoquer une sincère irritation, il faut dire que la conception slave est mieux justifiée par les faits purs et simples que l'allemande. » Les Allemands veulent gouverner avec une bureaucratie allemande ; l'administration doit être autrichienne. Les Allemands ont nui à l'État en détruisant « l'ancienne idée qu'on se faisait du fonctionnaire autrichien ». Le prince Aloïs Liechtenstein déclare le principe des nationalités « nécessaire et bienfaisant » et se prononce contre les assimilations par la contrainte. Les semonces de ces nobles personnages ne semblent pas avoir été prises au sérieux par les partis, même pas les chrétiens sociaux.

(*a*). *Das neue Oesterreich Monatsschrift für Politik und Kultur*, (Vienne et Leipzig. W. Braumüller). La doctrine a été résumée dans un recueil programme, *Nova Austria Wege in Oesterreichs Zukunft*, paru en septembre 1916 (même éditeur).

Les âmes naïves qui auguraient une rentrée en scène, sinon avec des acteurs nouveaux, du moins avec un répertoire expurgé et de plus haute tenue, ont assisté à une simple reprise, et, pour évoquer un mot parlementaire devenu historique, la séance a continué.

Dès la première rencontre, les vieux adversaires s'affrontèrent avec une fureur nouvelle. En face du germanisme qui clamait : « L'État, c'est moi », se dressèrent tous les autres peuples : des *Déclarations de droit public* (*Staatsrechtliche Erklärungen*), lues solennellement par les mandataires des diverses nationalités, revendiquèrent l'autonomie, le droit des peuples de disposer de soi (*Selbstbestimmunsgsrecht*), d'être libérés de toute domination étrangère, la transformation de l'Autriche dans le cadre de la Monarchie en un État fédéral, sur la base de la démocratie. Ainsi résonnait, dans le Parlement autrichien, l'écho des appels et des principes lancés par l'Entente ; le comte Czernin, dans un communiqué dogmatique au Reichsrat, a voulu dissiper cette pernicieuse influence et parer le coup.

Ces manifestations signifient la déconfiture du germanisme autrichien qui a échoué dans sa tentative de définir, en soudant l'Autriche à l'Allemagne, le statut international de l'Empire et l'économie future de l'Europe. L'Allemagne ressentira-t-elle le contrecoup de cette mésaventure des collatéraux d'Autriche? La *Neuordnung* de l'Autriche ne sera pas celle que son impérialisme a rêvée.

Ni les peuples, ni les gouvernants n'y consentent. Les gouvernants ont perdu toute illusion sur l'union sacrée : le comte Clam Martinitz, qui a songé d'abord à l'exploiter, a dû renoncer à la conception très généreuse d'ailleurs et très habile d'un ministère de concentration, d'un ministère de peuples (*Völkerministerium*) ; et son successeur, le chevalier von Seidler, à la tête d'une équipe de fonctionnaires et de techniciens, borne ses ambitions à constituer, à défaut d'une majorité de gouvernement, une « majorité de travail » à qui sera donné en pâture un programme alimentaire — singulièrement impérieux — et financier.

Quant aux peuples, leur vœu le plus fervent et le plus concret est la paix, l'essentielle « condition préalable » du

nouvel ordre de choses. La paix autrichienne, en effet, dont la formule diffère dans ses termes et dans son esprit de la paix allemande, de la paix pangermaniste, ne saurait être réalisée que solidairement avec la réforme organique de l'Autriche. Paix autrichienne qui ne s'exprime pas uniquement sous le vocable bénisseur, cher à la Chancellerie viennoise, de *Verständigung*, arrangement, accord amiable des belligérants sans rancune, sans revanche, sans compensation ; mais qui comporte en Autriche même des combinaisons plus immédiates et positives, des postulats dont le Reichsrat a dans sa courte session entendu le libellé : création d'un royaume tchéco-slovaque, annexion à l'Oukraïne ou Ruthénie autrichienne, à la Galicie, aux provinces sud-slaves, des communautés congénères de Russie, de Pologne, des pays balkaniques — ou opérations inverses ; car ces éventualités aussi ont été indiquées, quoiqu'en termes plus voilés. Que « l'Autriche nouvelle » soit une Autriche désarticulée, voire hypertrophiée, cette transfiguration n'est pas un épisode domestique et d'intérêt local. C'est pourquoi nous avons cru devoir signaler, comme contre-partie à la conception allemande, des solutions sur lesquelles spéculent les autres peuples de la Monarchie. Le problème autrichien réserve encore, même aux diplomates, bien des surprises.

B. AUERBACH

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1917

		Pages
EDMOND JALOUX. . . .	**Fumées dans la Campagne** (1re *partie*)	5
ALTIAR.	**Journal d'une Française en Amérique. — I**	51
CHARLES BAUDELAIRE.	**Lettres inédites. — II**	82
JACQUES CREPET. . . .	**Dans le Train des Évacués**	118
JULES DESTRÉE. . . .	**Gabriele d'Annunzio**.	138
MAXIME GORKI.	**Ma Vie d'Enfant** (*fin*).	165
CHARLES LOISEAU. . .	**Le Saint-Siège et la Révolution russe**.	203

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1917

Z. Z. Z	**Précisions sur la Bataille de la Marne**.	225
EDMOND JALOUX. . . .	**Fumées dans la Campagne** (2e *partie*)	247
ENZO VALENTINI. . . .	**Un Volontaire italien** (Juillet-Octobre 1915).	291
CHARLES BAUDELAIRE.	**Lettres inédites. — III**.	320
ALTIAR.	**Journal d'une Française en Amérique. — II**.	360
AIMÉ GRAFFIGNE. . . .	**L'Oncle à Héritage**.	390
***.	**L'Avenir de la Macédoine**.	417

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1917

		Pages
EDITH WHARTON. . . .	**Plein Été** (1re *partie*).	419
HENRI GRAPPIN	**Le Général Pilsudski et les Légions polonaises** . .	438
EDMOND JALOUX. . . .	**Fumées dans la Campagne** (*fin*)	516
MARC HENRY.	**Les Bords du Rhin**	571
PIERRE DE BOUCHAUD .	**Poèmes**.	600
ALTIAR.	**Journal d'une Française en Amérique. — III**	611
GEORGES BEAULAVON .	**Les Idées de J.-J. Rousseau sur la Guerre**.	641
A. W. MONOD et M. DEWAVRIN.	**La Marine marchande du Japon**	657

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1917

ÉMILE MALE	**Le Château de Coucy**	673
EDITH WHARTON. . . .	**Plein Été** (2e *partie*)	700
CHARLES BAUDELAIRE.	**Lettres inédites. — III**.	747
ERNEST GAUBERT. . . .	**L'Archiduc mystérieux**.	779
ANDRÉ FRIBOURG . . .	**Au Bois des Chevaliers**.	802
ALTIAR.	**Journal d'une Française en Amérique. — IV**.	824
S. REISZLER et N. CHTCHOUPAK	**Raspoutine à Jérusalem**	851
B. AUERBACH	**« L'Autriche nouvelle » des Allemands autrichiens**.	863

AFFAIRES IMMOBILIÈRES

A vendre :

Orne. Château historique 250 ha, 3 fermes, moulin hydraulique, chasse, forêt 100 ha. Rivière, droit de pêche exclusif. 450.000 frs. 150.000 comptant.

Nièvre. Beau petit château sur hauteur. 17 h., chasse et pêche. Prix : 70.000 fr. Belle occasion.

Pour toutes communications écrire au Comptoir Castiglione, 7, rue de Castiglione (Département R. B.)

TERRAIN à St DENIS lieud. les "Tartres" Cie 19.243 m. M. à p. : 134.700 fr., Adj. s. 1 ench. ch. Not. 6 nov. S'ad. Ass. Pub. 3, av. Victoria et *G. Morel d'Arleux*, not. 15, rue Sts-Pères.

J'envoie franco liste de

2.000 PROPRIÉTÉS

maisons, villas, châteaux, domaines, fermes et usines à vendre ou louer.
Boisselot, rue du Rocher, 56, Paris.

TRAITÉ PRATIQUE des JEUX

Tableaux, données, combinaisons mathématiques

par HENRI RATTON, Ingénieur

Livre inédit appelé à amener une révolution dans les jeux, car il supprime mathématiquement le hasard dans les jeux du Baccara à deux tableaux et au chemin de fer, la Roulette, le Trente-et-Quarante, la Boule, le Poker, les Petits Chevaux, les Courses de Chevaux.

La Notice détaillée est adressée à toute demande faite à l'auteur, M. RATTON, 31, quai des Brotteaux, Lyon.

OUVRAGE SE TROUVANT EN LIBRAIRIE

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 francs par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIEGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

H. JOSSE*

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Conseil des services du Contentieux
Exposition Universelle de 1900.

17, boulevard de la Madeleine, Paris

La Librairie Vivienne, 12, rue Vivienne, Paris, achète au comptant les LIVRES & GRAVURES de toutes époques.

LE GARDE-MEUBLE PUBLIC

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

18, rue Saint-Augustin, PARIS

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

RÉTABLISSEMENT POUR LA SAISON 1917
DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS DE FAMILLE

Ces billets, émis du 1er Juillet au 30 Septembre 1917 inclus aux prix indiqués dans les tarifs G. V. 6 et 106, seront valables, quelle que soit la date de délivrance, jusqu'au 5 Novembre inclus.

Ils ne seront toutefois délivrés qu'aux enfants mineurs non mariés, à deux de leurs ascendants (père, mère, grand-père, grand'mère, beau-père et belle-mère) et à un domestique. Les titulaires des billets seront tenus de voyager dans le même train à l'aller et au retour et il ne sera délivré ni les coupons individuels ni les cartes d'identité pour voyages à 1/2 tarif prévus par les tarifs précités.

Pour tous renseignements et autres conditions s'adresser aux gares et bureaux de ville de la Compagnie.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

LIVRAISON A DOMICILE DES BAGAGES
arrivant à la Gare de Paris-Quai d'Orsay

En raison de la difficulté des transports dans Paris due à la rareté des voitures de toutes sortes, la Compagnie d'Orléans croit devoir rappeler aux voyageurs qu'un service spécial fonctionne pour la livraison à domicile des bagages arrivant à la gare du Quai d'Orsay.

A l'occasion de la rentrée des vacances, la Compagnie a pris des mesures pour renforcer notablement ce service à partir du 24 Septembre.

Pour l'utiliser, les voyageurs doivent s'adresser à l'arrivée au bureau spécial établi dans la salle des bagages qui fournira tous renseignements utiles sur les prix et conditions de livraison.

PAPETERIES BERGÈS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 6 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL
DIRECTION GÉNÉRALE
A
LANCEY (ISÈRE)

USINES A LANCEY ISÈRE

USINES A PERSAN (S.-et-O.) ALFORTVILLE (S.)

MAISON A PARIS 10 RUE COMMINES (III) MAISON A LANCEY (ISÈRE)
MAISON A LYON 320-322 RUE DUGUESCLIN ET 9 PLACE DE L'ABONDANCE
AGENCE A ALGER

TOUS LES PAPIERS BLANCS ET COULEURS
POUR IMPRESSION ET ÉCRITURE
TOUS LES PAPIERS D'EMBALLAGE ET DE PLIAGE
TOUS LES CARTONS

4 USINES — 12 MACHINES A PAPIERS
Force hydraulique : 12.000 HP.
FABRIQUE DE PATES MÉCANIQUES
FABRIQUE DE PATES CHIMIQUES AU BISULFITE
FABRIQUE DE CARTONS

Vue des usines de Lancey

DRAEGER

La société de demain doit reposer sur trois principes :

ORGANISATION, COMPÉTENCE, RESPONSABILITÉ

Vous en trouverez la formule dans

ORGANISONS-NOUS

par **LUCIEN DESLINIÈRES** et **A. FASTOUT**

LISEZ LE LIVRE ET PROPAGEZ L'IDÉE

Un volume à 2 francs, chez GIARD et BRIÈRE, 16, rue Soufflot

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 11, Rue de Médicis, PARIS (VIe). — Tél. : Fleurus 11-18

VIENNENT DE PARAITRE :

G. SANTAYANA
Ancien Professeur à l'Université Harvard

L'Erreur de la Philosophie allemande

« JE SUIS, DONC TU N'ES PAS. »

Traduction française de GUILLAUME LEROLLE et HENRI QUENTIN
PRÉFACE DE M. ÉMILE BOUTROUX, de l'Académie française

Cet ouvrage de haute science intéresse au premier chef la conduite de la guerre. Sereine et puissante analyse de la philosophie allemande, il montre comment, de Kant à Ostwald, la pensée allemande s'est séparée de la pensée proprement humaine.

C'est par ses penseurs que l'Allemagne s'est retirée de l'humanité avant de tenter de se subordonner le monde par la force des armes. Une magistrale préface de M. Boutroux dégage cette leçon, tant du livre de M. Santayana que de faits connus. Ce livre, écrit par un philosophe désintéressé, sera regardé comme un des plus importants en ce qui concerne l'intelligence de la guerre.

Un beau volume in-16 double-couronne de 224 pages . . . . . **4** francs

24 exemplaires sur vergé Lafuma pur fil. — L'exemplaire : **12** *fr.* **50**

MARIUS ANDRÉ

Guide Psychologique du Français à l'Étranger

à l'usage des industriels, des voyageurs de commerce des touristes et des gens de lettres

Ce curieux et savant ouvrage ouvre une Bibliothèque des Hautes Études Nationales *que la Librairie fonde en vue de l'étude des problèmes économiques et sociaux. M. Marius André, un des membres les plus actifs de notre corps consulaire, a réussi dans ce livre une des plus intéressantes tentatives d'utilisation de la culture générale pour notre expansion économique à l'étranger. Riche d'informations, surtout en ce qui concerne les pays espagnols et hispano-américains, ce livre marquera une date dans la rénovation de nos méthodes commerciales.*

Un volume in-16 double-couronne de 352 pages. . . . . **4** francs

12 exemplaires sur vergé Lafuma pur fil. — L'exemplaire : **12** *fr.* **50**

ANDRÉ BEAUNIER

FIGURES D'AUTREFOIS

PÈLERINS DE VENISE — HUMANISTES DÉVOTS
JEAN DE LA FONTAINE — UN FINANCIER SOUS LA MONARCHIE
LE FRÈRE DE DIDEROT — ADÉLAIDE DUFRENOY
LES TRIBULATIONS DE M. DE MURVILLE
NÉMORIN QUI CHANTE LA CARMAGNOLE — UN CONVENTIONNEL EN MISSION
LA COMTESSE D'ALBANY — TROIS AMIS DE Mme DE STAEL
LES COSTUMES DE M. DE CHATEAUBRIAND

Émouvantes ou plaisantes, mélancoliques ou frivoles, les Figures d'autrefois, *que l'éminent écrivain de l'*Écho de Paris *et de la* Revue des Deux Mondes *voque du passé comme par magie, ressuscitent dans ces pages narquoises et tendres. Alors que notre pays chasse les Barbares, tout ce qui nous rappelle cette France de jadis nous est plus cher et plus précieux que jamais. Tous les Français qui aiment ces souvenirs de leur race voudront lire cet ouvrage admirable et délicieux.*

Un volume in-16 double-couronne de 312 pages. . . . . **4** francs

12 exemplaires sur vergé Lafuma pur fil. — L'exemplaire : **12** *fr.* **50**

LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

11, rue de Médicis. — Paris (VIe)

S'EST PLACÉE

A L'AVANT-GARDE DES MAISONS D'ÉDITION FRANÇAISES

QUI CONSACRENT LEUR EFFORT AU SALUT PUBLIC

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE

L'AVANT-GUERRE

JACQUES BAINVILLE.	**HISTOIRE DE DEUX PEUPLES.** Un vol. in-16 (*19e mille*).	4 francs
—	**BISMARCK ET LA FRANCE.** Un vol. in-16 (*3e mille*). . .	4 —
LÉON DAUDET.	**L'AVANT-GUERRE.** Un vol. in-16 (*45e mille*).	4 —
H. DUTRAIT-CROZON.	**GAMBETTA ET LA DÉFENSE NATIONALE.** Un vol. in-8 écu.	7 fr. 20
CHARLES MAURRAS.	**KIEL ET TANGER.** Un vol. in-16 (*11e mille*).	4 fr. 80
—	**QUAND LES FRANÇAIS NE S'AIMAIENT PAS.** Un vol. in-16 (*8e mille*)	3 francs
LÉON DE MONTESQUIOU.	**1870. LES CAUSES POLITIQUES DU DÉSASTRE.** Un vol. in-16 (*2e mille*)	4 —
MARIE DE ROUX.	**LA RÉPUBLIQUE DE BISMARCK.** Un petit vol. in-16 (*2e m.*).	1 fr. 80

LA GUERRE

C. DE BOURCET.	**L'ART DE LA GUERRE ET LE COLONEL GROUARD.** Un vol. in-16.	3 francs
ALEXIS DELAIRE.	**AU LENDEMAIN DE LA VICTOIRE.** Un vol. in-16 (*3e mille*) .	4 —
LOUIS DIMIER.	**L'APPEL DES INTELLECTUELS ALLEMANDS.** Un vol. in-16 (*3e m.*)	2 fr. 40
—	**LES TRONÇONS DU SERPENT.** Un vol. in-16 (*3e mille*) . . .	3 fr. 60
LÉON MACCAS.	**LES CRUAUTÉS ALLEMANDES.** Un vol. in-16 (*5e mille*). . .	4 francs
CH. MAURRAS.	**LA FRANCE SE SAUVE ELLE-MÊME.** Un vol. in-16 (*5e mille*).	4 fr. 80
—	**LE PARLEMENT SE RÉUNIT.** Un vol. in-16 (*5e mille*)	4 francs
—	**MINISTÈRE ET PARLEMENT.** Un vol. in-16 (*5e mille*). . . .	4 —
—	**VERS UNE AUTORITÉ.** Un vol. in-16. *Paraîtra en décembre.*	
—	**LA PART DU COMBATTANT.** Un vol. in-16 (*10e mille*). . . .	1 fr. 80
—	**LE PAPE, LA GUERRE ET LA PAIX.** Un vol. in-16 (*8e mille*).	4 francs
GEORGES VALOIS.	**LA CONDUITE DE LA GUERRE.** *Paraîtra en novembre.*	
CAPITAINE Z.	**L'OFFICIER ET LE SOLDAT FRANÇAIS.** Un vol. in-16. *Paraîtra fin octobre.*	

LA GUERRE ET LES IDÉES

CAMILLE BELLAIGUE.	**PIE X ET ROME.** Un vol. in-16 (*8e mille*).	4 francs
ABBÉ DELFOUR.	**LA CULTURE LATINE.** Un vol. in-16 (*2e mille*)	4 —
G. SANTAYANA.	**L'ERREUR DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE.** Un vol. in-16.	4 —
HENRI VAUGEOIS.	**LA MORALE DE KANT.** Un vol. in-16 (*2e mille*)	4 —

L'APRÈS-GUERRE

MARIUS ANDRÉ.	**GUIDE PSYCHOLOGIQUE DU FRANÇAIS A L'ÉTRANGER.** Un vol. in-16.	4 francs
LÉON DAUDET.	**HORS DU JOUG ALLEMAND.** Un vol. in-16 (*13e mille*) . . .	4 —
A.-L. GALÉOT.	**L'AVENIR DE LA RACE.** Un vol. in-16.	4 —
HENRY CELLERIER.	**LA POLITIQUE FÉDÉRALISTE.** Un vol. in-16 (*2e mille*) . . .	3 fr. 60
MAURICE VALLET.	**RÉPERTOIRE DE L'AVANT-GUERRE.** Un vol. in-8° carré. . .	6 francs

La Librairie envoie son catalogue franco sur demande.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

Nouveautés : **BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE**
Dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

Louis LEGER
Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

Le Panslavisme et l'Intérêt Français

Un volume in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

Cet ouvrage s'adresse à tous ceux qui ont à cœur la défense de notre pays et l'équilibre de la nouvelle Europe.

René VIVIANI

La Mission Française en Amérique

(24 avril — 13 mai 1917)

Préface de M. HENRI BERGSON, de l'Académie Française

Un volume in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

C'est avec une poignante émotion et un captivant intérêt que l'on suivra, jour par jour, la Mission française dans son voyage à travers les États-Unis.

Mathilde ALANIC

L'ESSOR DES COLOMBES

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

Tout en évoluant dans une atmosphère vraie, ce roman — et ce n'est pas son moindre mérite — garde la scrupuleuse tenue, habituelle à l'écrivain, et, suivant la formule consacrée, peut être mis sans crainte, entre toutes les mains.

CUNISSET-CARNOT

La Vie aux Champs pendant la Guerre

Un volume in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume

Décision du Syndicat des Éditeurs (27 juin 1917). Augmentation provisoire : **50** centimes

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **60** centimes
avec couverture illustrée en couleurs

GYP

L'AMOUREUX DE LINE

ROMAN

Couverture illustrée en couleurs de Edmond CRÉMIEUX
— Un volume —

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

MÉMOIRES ET RÉCITS DE GUERRE

COMMANDANT BRÉANT

DE L'ALSACE A LA SOMME

SOUVENIRS DU FRONT

(Août 1914-Janvier 1917)

Partir en guerre, à cheval, à la manière d'autrefois, *avoir la joie d'entrer en Alsace en abattant le poteau-frontière, prendre part aux luttes de la cavalerie en Lorraine et sur la Marne, aller à Verdun, comme fantassin, commander un bataillon sur la Somme — tel est le destin de l'officier de dragons, puis de hussards, qui a rédigé ces notes simples, mais fières, et d'un si bel accent de sincérité.*

On y trouvera — à côté d'impressions émues et sobrement fixées au gré des événements, — tout un ensemble de documents de première main. Le public goûtera ces notes alertes et sincères d'un soldat qu'Alfred de Vigny eût aimé pour son noble sentiment de l'honneur, et dont les souvenirs resteront parmi les plus dignes d'intérêt et de crédit que la guerre ait inspirés.

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

EN VENTE DANS CETTE COLLECTION :

GASTON RIOU. *Journal d'un simple soldat.* (Guerre-Captivité)

MAURICE GENEVOIX *Sous Verdun.* (Août-Octobre 1914)

JEAN LÉRY. *La Bataille dans la Forêt.* (Argonne 1915)

VICTOR BOUDON. *Avec Ch. Péguy, de la Lorraine à la Marne.*

LOUIS-L. THOMSON. *La Retraite de Serbie.* (Octobre-Décembre 1915)

JOHN MORSE. *Un Anglais dans l'armée russe.*

MARCEL NADAUD. *En plein vol.* (Souvenirs de guerre aérienne)

JACQUES DIETERLEN. *Le Bois Le Prêtre.* (Octobre 1914-Avril 1915)

JEAN RENAUD. *La Tranchée rouge.* (Feuilles de route)

P.-MAURICE MASSON. *Lettres de Guerre.* (Août 1914-Avril 1916)

PIERRE DE KADORÉ. *Mon groupe d'autos-canons.* (Septembre 1914-Avril 1916)

CAPITAINE CANUDO. *Combats d'Orient.* Dardanelles-Salonique, 1915-1916)

Chaque volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

En vente la 6e Édition de :

RENÉ BOYLESVE

LE BONHEUR A CINQ SOUS

Un volume in-18 — Prix . . . . . 3 fr. 50

Majoration provisoire, 0 fr. 50

En vente la 3e édition de :

MAX DEAUVILLE
(Docteur M. DUWEZ)

JUSQU'A L'YSER

Un volume in-18 — Prix . . . . . 3 fr. 50

Majoration provisoire, 0 fr. 50

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS — 974-17.

LIVRES NOUVEAUX

BIENS ET INTÉRÊTS FRANÇAIS EN ALLEMAGNE ET EN ALSACE-LORRAINE PENDANT LA GUERRE,
par **F. Eccard.**

C'est un livre indispensable pour quiconque a des biens en Allemagne et en Alsace-Lorraine, ainsi que pour les avocats qui pourraient avoir des conseils à donner sur ce sujet. On y trouvera les indications les plus précises sur les mesures prises par l'Allemagne à l'égard des biens étrangers, et la comparaison avec le traitement des biens allemands en France. On verra aussi comme les autorités et les tribunaux allemands exercent l'art de dissimuler leur réalisme brutal et leur volonté spoliatrice sous le respect apparent des grands principes.

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE,
par **L. Clédat.**

Des additions et de nombreux remaniements font de ce dictionnaire un ouvrage véritablement nouveau. Les mots s'y trouvent rassemblés en familles, et au besoin rapprochés de termes appartenant à des familles différentes, mais de sens analogue. Des notions d'étymologie grecque et latine y complètent l'historique de la formation du vocabulaire national. On consultera utilement ce travail savant et instructif, qui résume de nombreuses recherches philologiques.

LES NOSTALGIES,
par **André Mercier.**

Nostalgie de la vie heureuse, des biens d'ici-bas, de la force, de l'amour. Dans cet état d'âme et pendant dix mois de séjour dans quatre hôpitaux. M. A. Mercier, réformé n° 1 de la guerre, a écrit un beau volume de vers, très émouvant.

ORGANISONS-NOUS,
par **Lucien Deslinières et A. Fastout.**

C'est dans une organisation systématique de la production que les auteurs voient la solution des difficultés financières et sociales qui attendent la France à la fin de la guerre. Au lieu d'exporter le plus possible, il faut développer les ressources du sol français, mais la mise en valeur de nos richesses n'est pas possible dans le régime économique actuel : c'est l'État qui, renouvelant ses méthodes d'action, doit entreprendre cette tâche. Une société nationale, dont chaque citoyen serait actionnaire, l'accomplirait dans l'intérêt général. Ce collectivisme nouveau mérite de retenir l'attention : la hardiesse de la solution y répond à l'ampleur du problème.

LES DESSOUS DU CONGRÈS DE VIENNE,
par **le Commandant M.-H. Weil.**

Nos lecteurs trouveront ici, patiemment choisis et mis en ordre, les documents de la *Polizei Hofstelle* d'où le commandant Weil a tiré pour la *Revue de Paris* la matière de curieux articles. Par de savantes recherches, l'auteur s'est efforcé d'identifier les innombrables personnages mentionnés dans ces bulletins ; un index très complet permet de les retrouver aisément. Ces deux beaux volumes seront pour l'historien un instrument de travail indispensable et d'un maniement commode.

L'ŒUVRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE SECOURS AUX BLESSÉS MILITAIRES.

Au cours de trois années de guerre, les groupements organisés pour soigner les blessés ont multiplié leurs efforts. La *Société de Secours aux blessés militaires*, appelée souvent *Croix-Rouge française*, a réalisé une tâche des plus considérables : le luxueux volume qu'elle édite aujourd'hui dresse le bilan de sa bienfaisante activité. Des notices illustrées fixent les caractères de l'œuvre accomplie dans les hôpitaux dont elle assure le service, établissements créés dès le temps de paix, ou hôpitaux auxiliaires fondés par des initiatives privées. Ce résumé donnera une idée des innombrables dévouements dont tant de blessés de la grande guerreco nservent le souvenir reconnaissant.

LES RAFALES,
par **Maurice Gauchez.**

M. Maurice Gauchez a fait passer dans ses vers le grand souffle d'horreur et de gloire qui traverse en rafales les plaines de la Flandre. Sa poésie ne manque ni de vigueur ni de sonorité, et l'on y trouve un sens du rythme qui aurait plu à Verhaeren, le grand Flamand.

COSMOGONIE HUMAINE,
par **Élie Alta.**

Suivant l'auteur de cet « Essai de synthèse des sciences divinatoires », l'homme, émané de l'Univers, porte la marque de cet Univers sur sa face, son corps et dans tous ses mouvements. Ces rapports entre l'Univers et l'homme s'expriment par le schéma du Zodiaque : les signes du Zodiaque sont la clef des sciences occultes, en particulier de la chiromancie, exposée ici dans tous ses détails et avec un grand luxe de figures. L'objet du livre ne peut que piquer la curiosité d'un lecteur du xxe siècle. Du reste, au milieu d'un amalgame de traditions hébraïques, chrétiennes et mythologiques, de déductions, de rapprochements et d'interprétations symboliques, on trouve, sur des sujets que la science moderne n'explique pas, un nombre considérable d'observations fines et bien classées.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première **Table Décennale** (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.